



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

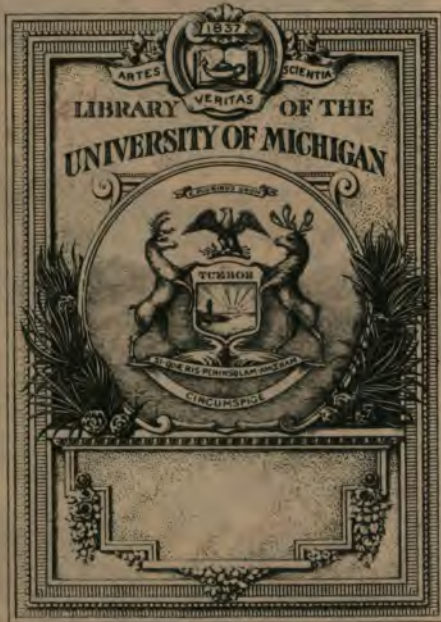
À propos du service Google Recherche de Livres

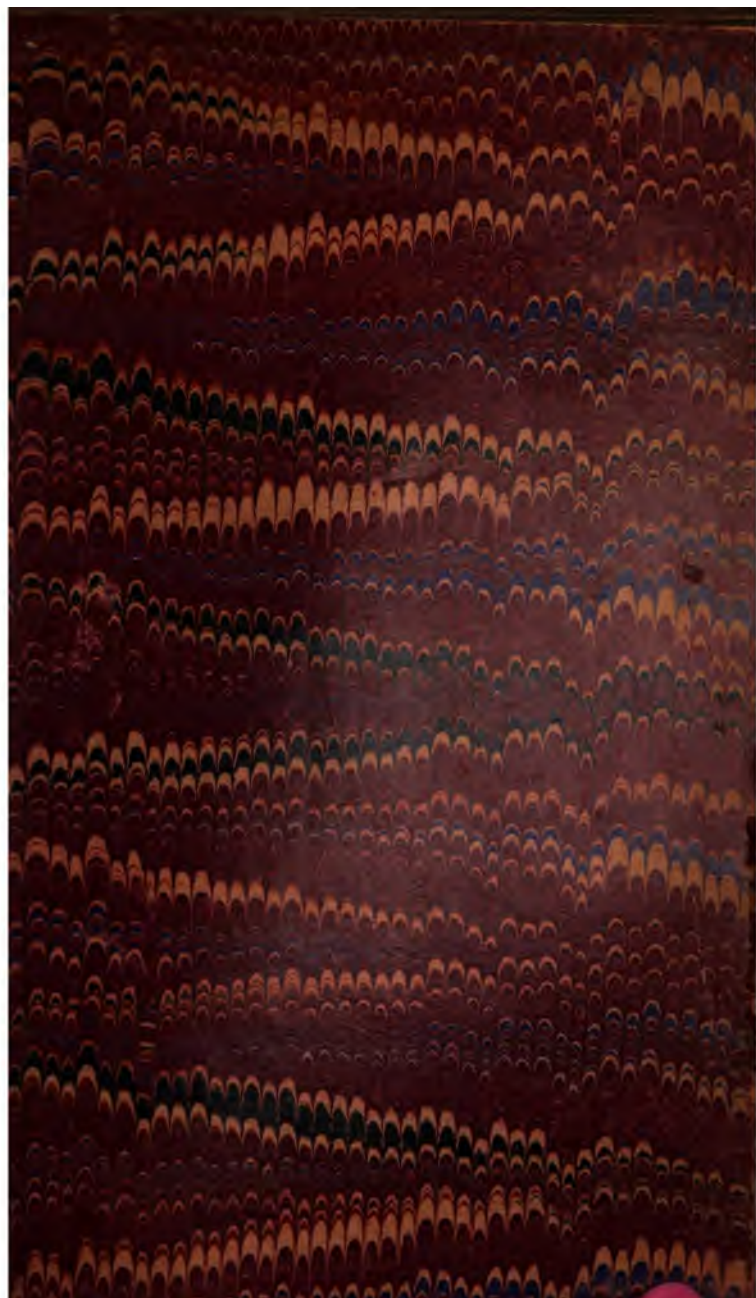
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BUHR A



a39015 01808410 6b

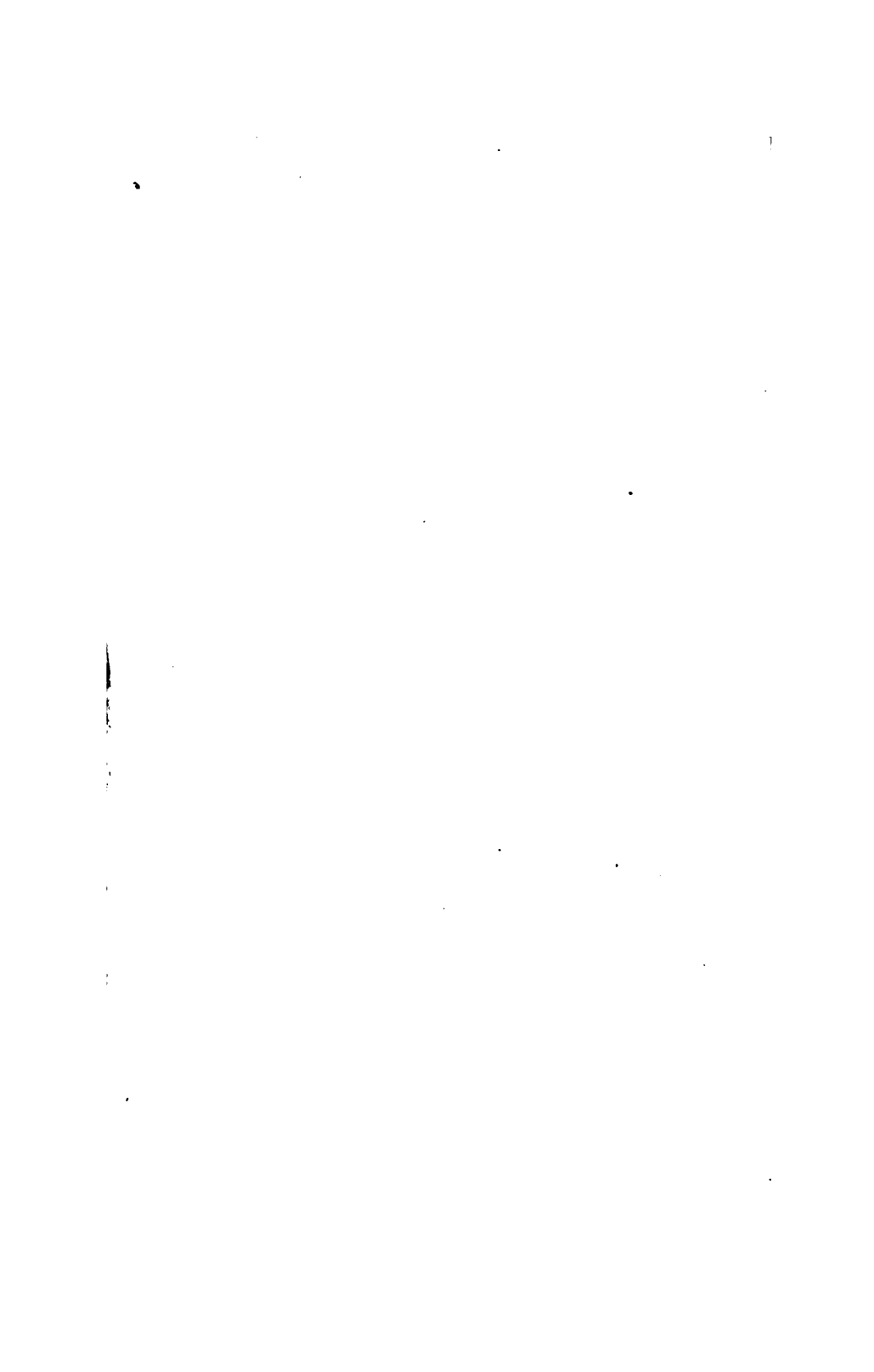




3/6
820

2/4

DC
255
B83
A323
1896



LETTRES
DE LA
DUCHESSÉ DE BROGLIE

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES DU DUC DE BROGLIE

Format in-8.

L'ALLIANCE AUTRICHIENNE	1 vol.
FRÉDÉRIC II ET LOUIS XV	2 —
FRÉDÉRIC ET MARIE-THÉRÈSE.	2 —
HISTOIRE ET DIPLOMATIE	1 —
MARIE-THÉRÈSE IMPÉRATRICE.	2 —
MAURICE DE SAXE ET LE MARQUIS D'ARGENSON	2 —
LA PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE	1 —
QUESTIONS DE RELIGION ET D'HISTOIRE.	2 —
LE SECRET DU ROI, correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques.	2 —

Format in-18.

LA DIPOMATIE ET LE DROIT NOUVEAU	1 —
FRÉDÉRIC II ET LOUIS XV	2 —
FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE.	2 —
MARIE-THÉRÈSE IMPÉRATRICE.	2 —
MAURICE DE SAXE ET LE MARQUIS D'ARGENSON	2 —
QUESTIONS DE RELIGION ET D'HISTOIRE.	2 —
LE SECRET DU ROI.	2 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.



1970



Albertine de Staël
Duchesse de Broglie
1797-1838

LETRES
DE LA
DUCHESSÉ DE BROGLIE

— 1814-1838 —

PUBLIÉES PAR SON FILS

LE DUC DE BROGLIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1896

20

13360
6.28.26

AVANT-PROPOS

Les lettres de ma mère, insérées dans les *Souvenirs de M. le baron de Barante*, ont été appréciées par beaucoup de lecteurs qui m'ont exprimé le regret que le nombre n'en fût pas plus grand. La publication que je fais aujourd'hui me paraît donc répondre à un désir assez général. On suivra, je crois, avec intérêt, dans ces extraits de correspondances intimes, depuis les premières années de jeunesse jusqu'à la veille d'une fin prématurée, le développement moral d'une noble nature, chez qui la sévérité et la ferveur croissante de convictions religieuses n'ont jamais rien enlevé ni à la largeur ni au charme de l'esprit.

DUC DE BROGLIE.

LETTRES
DE LA
DUCHESSÉ DE BROGLIE

I¹.

Mademoiselle de Staël à Mademoiselle de Barante.

Le 13 juillet 1814.

Nous partons après-demain, chère Sophie. Je suis très émue de l'idée de revoir Coppet ; après deux ans d'absence, retrouver les lieux et les amis d'enfance, c'est un sentiment très vif. Paris n'est pas brillant comme société, mais je m'y amuse assez. Je suis obligée de te confesser que je perds beaucoup mon temps ;

1. Mademoiselle de Staël, qui devait épouser le duc de Broglie en 1816, avait partagé l'exil de sa mère pendant l'Empire ; elle revint d'Angleterre en France avec elle à la Restauration. La lettre suivante est adressée à mademoiselle de Barante, devenue depuis par son mariage, madame Anisson du Perron.

à Coppet, je l'emploierai mieux. Nous reviendrons dans deux mois, je te verrai, et alors j'espère jouir d'une affection avec une personne de mon âge. Les jeunes filles d'ici sont élevées avec une gêne qui les empêche de sentir et de penser ; on leur défend de songer à autre chose qu'à une contredanse et à leurs leçons de musique. On les prépare à se marier à un homme dont elles ne se soucieront point, et c'est ce qu'elles font toutes. Tu es la seule jeune personne avec laquelle je m'entende parfaitement ; en même temps, je sais que tu vauds beaucoup mieux que moi. Je souffre de te sentir dans cette solitude.

J'ai entendu l'autre jour une nouvelle de M. de Chateaubriand : les Abencérages. C'est la perfection de la grâce sans être profondément sensible comme ses autres ouvrages. Il part pour la Suède ¹. Madame Récamier est jolie et bonne, mais une vie de petites coquetteries n'élève pas l'âme ; elle vaudrait beaucoup mieux si elle n'avait pas dépensé son temps et

1. M. de Chateaubriand avait été nommé ministre en Suède par le premier ministère de Louis XVIII.

son cœur de tous les côtés, mais elle est généreuse et séduisante. Adieu, chère, aime-moi un peu. Nous aurons bien des choses à nous dire, les lettres ne disent jamais la moitié de ce qu'on pense. Je t'embrasse de tout mon cœur.

On ne parle et ne pense ici que de la liberté de la presse.

II 1.

A mademoiselle de Barante.

Coppet, 1815.

Il est bien aimable à toi, chère Sophie, de penser à m'écrire dans un pareil moment. Il me semble que Prosper ² montre un grand talent ; de tous les côtés on le répète. Je par-

1. Éloignée de Paris pendant les Cent-Jours, mademoiselle de Staël n'y rentra pas immédiatement, mais se rendit en Italie ou devait se faire son mariage avec le duc de Broglie.

2. M. de Barante, secrétaire général du Ministère de l'intérieur, dans le Ministère qui suivit les Cent-Jours.

tage tous ses sentiments sur la France, je ne peux pas supporter tranquillement tout le mal que j'en entends dire, et je suis forcée de regretter ses anciennes victoires qui me faisaient tant de peine alors. C'est une triste destinée que d'avoir fui son pays quand il était au comble de la gloire parce qu'on haïssait le gouvernement et de s'y rattacher dans le malheur, d'être affligée de son humiliation sans avoir pu jouir de sa splendeur. Tu me demandes notre vie depuis six mois. Nous avons d'abord passé assez longtemps dans la solitude à nous lamenter sur l'événement qui a troublé toutes nos existences. La communication a été fermée; nous avons peur des Autrichiens d'un côté et des Français de l'autre; et s'il y avait eu encore autre chose, nous en aurions eu peur. Nous nous sommes sauvés à Lausanne pendant un mois. Enfin nous voici de retour. On commence à savoir ce qui se passe dans le monde, mais c'est pour s'attrister encore d'avantage. Nous partons pour l'Italie dans quinze jours. Le cœur me bat de plaisir à l'idée d'entendre le *Miserere* dans la chapelle Sixtine, de voir les stances de Raphaël, de me promener dans

le Colisée, enfin de toutes les belles choses que je ferai, que je verrai et que j'entendrai. C'est comme si l'on faisait une course dans une autre sphère que d'aller en Italie dans ce moment-ci, et quoique l'on y rencontre beaucoup de moustaches autrichiennes qui rappellent à la vie réelle, j'espère pourtant oublier toutes ces sortes de gens. Si Paris n'était pas si triste, la position serait agréable. Je suppose que vous voyez beaucoup de monde. Raconte-moi un peu tout cela, et dis-moi si tu es contente.

Je crois que Victor de Broglie désire nous rejoindre en Italie, et peut-être me marierai-je à Rome. J'ai la même impression que toi sur ce pauvre *Zamore*¹ ; j'ai aussi une profonde pitié pour sa femme. Ce que c'est que d'entendre refuser la grâce du premier objet de ses affections, de se dire qu'il existe une personne qui peut, par un seul mot, vous ôter la douleur ! et certainement les torts très graves de son mari ne sont pourtant pas de nature à détruire le sentiment qu'elle avait pour lui.

1. *Zamore*. M. de Labédoyère condamné à mort après les Cent-Jours, avait joué la comédie à Coppet, et rempli le personnage de *Zamore* dans la tragédie d'*Alzire*.

Qui sait si, pendant sa prison, il n'a pas mérité le pardon de la Divinité, si les motifs qui l'ont égaré ne sont pas plus dignes d'indulgence que ceux qui animent des gens que personne ne blâme? Enfin, je ne veux pas me joindre à tous ceux qui l'accablent? Comment approcher d'un pareil sujet sans trembler!

Écris-moi, je t'en prie, car je t'aime beaucoup à travers tout le boulevard de l'existence actuelle.

III

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 22 mai 1818.

Je t'aurais déjà écrit, ma chère Sophie, si un peu de fatigue du voyage, et beaucoup de tristesse de ce retour ne m'en avaient empêché. D'ailleurs, j'ai un peu honte de mes lettres; vivant dans une solitude complète, j'ai bien peu ou pour mieux dire rien à raconter.

C'est donc sur ta générosité uniquement que je compte pour accomplir nos conventions. Nous ne sommes pas à deux de jeu, car outre le charme qu'aurait dans tous les temps une correspondance avec toi, ce moment-ci est d'un intérêt si vif pour moi que tous les détails m'intéressent au dernier point. L'ouvrage de ma mère est arrivé à Genève, et il a produit le sensation la plus vive et excité une grande admiration, mais ce sont des gens sans passion sur ces sujets-là, et je ne puis nullement juger de ce qui se passe à Paris où tous les intérêts divers sont en mouvement ¹. Genève, à qui tu t'intéresses peut-être toujours par souvenir, offre un spectacle bien touchant de bonheur et de vertu. J'y ai été reçue avec une bienveillance bien aimable.

Ne laisse pas, je t'en prie, Prosper m'oublier, et rappelle-lui sa promesse de m'écrire. On a fait de votre maison de la préfecture à Genève, un établissement de lecture où tous les savants se réunissent, et dans l'autre étage,

1. Madame de Staël était morte le 14 juillet 1817. Son ouvrage intitulé : *Considérations sur la Révolution française* venait d'être publié par M. Auguste de Staël, son fils.

des salles pour faire sauter les demoiselles et les messieurs. Je ne puis cesser de te dire combien il m'est doux d'entretenir une correspondance régulière avec toi, il me semble que je vois ainsi tous nos rapports d'enfance se renouveler.

Ce ne sera pas moi qui serai inexacte, tu auras une lettre tous les quinze jours, et ennuyeuse ou non, il faudra que tu la lises. Adieu, ma chère Sophie, aime moi un peu ; je voudrais que tu fusses convaincue du prix que j'attache à cette relation qui peut être interrompue, mais, je l'espère, jamais détruite.

IV

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 20 juin 1818.

Ma chère Sophie, je suis bien excusable d'avoir manqué à nos traités puisque je suis accouchée d'une fille, ce qui n'est pas une

petite affaire, mais toi, tu ne l'es pas de ne m'avoir rien écrit depuis mes couches ; je te pardonne pourtant en faveur de l'aimable et spirituelle lettre que tu m'as écrite auparavant. Ton impression sur l'ouvrage de ma mère m'a fait un vif plaisir. En effet, si quelque chose pouvait ajouter à la fierté que j'éprouve en songeant que je suis sa fille, ce serait l'impression de respect que ce livre, sans partialité, a produit sur tous ceux qui l'ont lu. Mais aussi, quelle douleur de penser qu'elle ne jouit pas de ce triomphe si pur et si beau, qu'elle ne jouit pas de ce qu'elle a ajouté à la gloire de son père ! C'eût été là son plus grand bonheur.

Bien souvent je me dis qu'elle le sait, qu'un sentiment si religieux pénètre jusque dans un autre monde. Que d'efforts cruels et inutiles on fait pour pénétrer cet avenir de ceux qu'on aime ! Chère amie, j'ai été si malheureuse cet hiver, il y avait tant de désaccord dans tout mon être que je craignais plutôt les autres que je ne les recherchais. Je souffre beaucoup moins depuis mon arrivée ici ; une vie calme et des occupations suivies me font

un grand bien. Je voudrais donc que tu fusses ici, je me sentirais plus en état de causer intimement et de te plaire. Mais j'ai été tellement bouleversée depuis une année que je n'ose me fier au premier instant paisible. Puisque j'ai commencé à te parler de moi, il faut bien que je te parle de Pauline¹; elle est belle comme le jour. Je lui trouve un caractère très original, mais j'ai peur que toutes les mères ne soient comme cela. Désires-tu une fille?

Sais-tu que nous voilà bien respectables, mères de deux enfants. C'est tout autre chose d'en avoir deux ou un. On n'entre dans la vraie maternité que quand on en a deux; le premier, c'est un accident.

Adieu, ma chère Sophie, écris-moi exactement, parle-moi encore de l'ouvrage de ma mère, si tu en sais quelque chose. Je ne dédaigne pas non plus les commérages, mais parle-moi de toi, de ton bonheur qui m'intéresse profondément. Mille choses à M. Anisson. Tâche d'engager Prosper à m'écrire.

1. Sa fille aînée, morte à quinze ans, en 1831.

V

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 18 juillet 1818.

Je te suppose dans mon état passé, ma chère amie, et j'ai une grande impatience d'en avoir des nouvelles. Tu es bien bonne de penser tant de choses aimables pour moi, mais je crois que ce sont mes amis qui se trompent sur mon compte; on s' imagine que je dois être une personne d'esprit à cause de tout ce à quoi je tiens, mais on verra bientôt que je suis fort ordinaire, et cela n'en sera que plus triste. Dans mon enfance, j'annonçais une certaine distinction, mais une fée Carabosse a tout gâté, et je ne sens plus à présent rien de supérieur en moi. A la garde de Dieu, cela reviendra peut-être. D'ailleurs, je sens que le monde m'est beaucoup moins nécessaire, je m'accommode de la solitude. Il résulte de cette

vie monotone au milieu d'un beau pays une certaine harmonie intérieure que je ne puis définir, mais qui a beaucoup de charmes. Je me sens en sympathie avec tous les êtres que je rencontre hors du cercle de la société. Je m'occupe beaucoup d'idées religieuses ; elles font mon tourment et ma consolation ; elles m'agitent en différents sens. C'est inouï tout ce que les Anglais impriment d'ouvrages de ce genre, tout ce qu'ils distribuent de Bibles, tout ce qu'ils envoient de missionnaires ; il y a dans ce moment chez eux une réaction religieuse bien curieuse à observer, quelque opinion qu'on professe. Après t'avoir tant parlé de mes impressions intérieures, ne me crois pas pourtant assez détachée du monde pour ne pas te demander impérieusement de m'écrire tout ce que tu sais sur cette conspiration, arrestations, etc., etc., dont on nous trouble la tête ici. Qu'y a-t-il de vrai ? Quelles menées font les *ultras*¹ ? Que croit-on du départ des étrangers ? Tu dois me dire tout cela. Je

1. Ultraroyalistes : c'était le nom donné par les libéraux aux membres de l'extrême-droite.

te le rendrais quand tu *seras vieille*, comme dit le proverbe, c'est-à-dire quand tu seras hors de Paris, éloignée de toute nouvelle. Madame de Menou vient d'arriver à Genève, je ne l'ai pas encore vue, elle doit venir à Coppet. Le canton est plein de Russes, d'Anglais, de princes allemands que nous devons au républicanisme et qui s'en trouvent fort bien. La duchesse de Devonshire qui a passé ici venant de Rome nous a dit qu'on ne pouvait se figurer l'étonnement du Pape et du cardinal Gonzalvi pour l'affaire du Concordat ¹. Après avoir lutté un an pour conserver celui de Bonaparte, le Pape croyait au moins que M. de Blacas était sûr de son affaire en exigeant un autre. A présent, il tient à ce qu'on lui a fait faire, et il n'a pas au fait si tort, car c'est trop d'exiger d'un infailible de changer si souvent ².

1. Le ministère de la Restauration avait demandé au Pape un Concordat différent de celui qui avait été conclu en 1801 avec Bonaparte, premier Consul.

2. L'adoption de ce nouveau Concordat par les Chambres ayant paru douteuse au dernier moment, on crut devoir revenir à l'ancien.

VI.

A Madame Anisson du Perron.

17 juillet 1818.

Je suis ennuyée à mourir, de ma santé, de mon caractère, de mon imagination, de toute ma personne, dont je me débarrasserais si je pouvais. Le meilleur est encore de n'en plus parler. Il me serait bien doux de passer un hiver en Italie avec toi ; quelquefois l'idée m'en vient. C'est une impression si bienfaisante que celle de ce pays, le bonheur y entre dans le sang. Nous nous intéressons trop à nous-mêmes, nous autres jeunes ; nous nous tourmentons sur l'avenir ; nous avons un égoïsme, un besoin que rien ne nous manque, que rien ne nous inquiète qui est insupportable. Tandis que si nous prenions chaque instant pour ce qu'il vaut, si nous savions dire : *à chaque jour suffit son mal*, nous nous trouverions encore bien heureux. L'exer-

cice de la pensée, la vue des objets extérieurs sont des jouissances continuelles pour une âme tranquille. Mais avoir l'âme tranquille, voilà la difficulté. Il y a des gens qui oublient trop les chances cruelles et effrayantes de l'existence, il y en a d'autres qui en sont poursuivis ; il faudrait faire des sermons à rebours pour ceux-là, leur prêcher l'oubli de la mort, de la vieillesse.

VII

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 3 août 1818.

Te voilà donc heureusement accouchée d'un garçon, chère Sophie, Dieu merci. Ta santé délicate me donnait parfois quelques inquiétudes, mais tout est allé pour le mieux ; cela fait toujours honneur à une femme d'avoir un garçon, ainsi on en prend son parti. Ce second fera la cour à Louise comme le premier à Pauline. Tu dois t'ennuyer un peu en couches,

mais heureusement qu'il se fait des conspirations pour te divertir et des procès pour te faire passer le temps. Je voudrais bien te raconter quelque chose aussi, mais il ne se passe rien que des Anglais qui donnent six bals par semaine, auxquels je ne vais pas comme bien tu penses. J'ai pourtant vu ce matin un certain M. Owen, un riche manufacturier qui court le monde pour prêcher la réforme de la société; il veut qu'on donne à chaque homme un acre de terre et qu'on abolisse le mariage, qu'il trouve *a most immoral institution*. Il est à la tête de cinq cents ouvriers sur lesquels il fait l'essai de ses théories, et qui réussissent fort bien, ce qui ne prouve pas qu'elles réussiraient ailleurs ni surtout que je les approuve, car je ne voudrais pas que M. de Mézy ¹, en lisant ma lettre, crût que je professe de semblables doctrines. Ce philosophe extraordinaire a succédé aux méthodistes qui tonnaient contre le clergé genevois. Tu vois que l'Angleterre offre toute espèce de gens. Nous avons encore à Lausanne, comme curiosité,

1. Le comte Dupleix de Mézy, directeur des Postes.

la fille de madame de Krüdener, mais elle y vit incognito, sans prophéties ni miracles. Ce qui est plus triste, ce sont les horribles désastres du Valais, dont les journaux t'ont instruite, mais ce qu'ils n'ont pas dit, c'est que si l'on n'y met ordre, cela recommencera l'année prochaine, car le lac se reforme déjà. Mais je suis bien bête de te dire cela, car vous autres Parisiens, au milieu de vos affaires, les montagnes tomberaient sur notre dos sans que vous y prissiez garde. J'ai encore vu ici M. et madame de Bubna¹, faits bourgeois de Genève en récompense de l'avoir délivrée de M. Capelle, le conseiller d'État. M. de Bubna est un gros homme rusé, mais d'assez bon sens, et la meilleure preuve à mes yeux, c'est sa conviction intime que les alliés doivent quitter et quitteront la France. Je voudrais bien savoir quelque chose de précis là-dessus, et je te saurai bien bon gré de m'écrire ce que tu sais. Cette pauvre madame de Menou a passé dix jours à *l'Écu de Genève* avec la

1. Le comte de Bubna, général autrichien, qui avait pris part à la guerre contre la France en 1814 et en 1815.

rougeole; j'ai eu la lâcheté de n'y pas mettre le pied jusqu'à la fin, je la craignais pour mes deux filles et aussi pour Alphonse, mon petit frère, qui est maintenant avec moi. Elle est allée à Saint-Gervais et viendra à Coppet après. Je compte faire une course de quelques jours en Suisse et revenir à la fin d'août, où j'attends la visite du grand Beugnot et de sa compagne.

Adieu, ma chère amie, ma lettre est, je trouve, bien insignifiante, et mes récits sont assez niais, mais en couches on est assez bête, et tout paraît bon; du moins j'étais ainsi, et j'espère que tu seras de même. En tout cas, écris-moi dès que tu le pourras, et aime-moi un peu, que je t'ennuie ou non. Embrasse le nouveau-né pour moi, M. Henri est trop grand garçon. Mille tendres souvenirs à Prosper, si tu ne peux m'écrire, prie-le de te remplacer.

VIII

A Madame Anisson du Perron.

8 juin 1819.

Ma chère Sophie, je te remercie de m'avoir répondu si exactement, c'est fort gentil à toi. Comme je suis presque aussi méthodique que madame de la Briche¹, je t'écrirai à présent tous les quinze jours. Je suis *méthodique* par excès de *décousu*, car si je ne me fais pas de règles fixes, je ne sais plus où j'en suis. Je n'irai pas à Aix, je passerai l'été à Coppet. Je n'en suis pas fâchée, car je me suis arrangé une petite vie d'étude qui me convient beaucoup. Je viens de lire (à ma honte, pour la première fois), Vauvenargues, et j'en suis ravie. Je crois que la vie de Paris développe l'esprit pour la lecture; quand on a beaucoup causé et entendu causer, on retrouve avec plus de plaisir dans les livres les

1. Madame de la Briche, belle-mère du comte Molé.

pensées dont on s'est occupé en conversation. Tu me parais un peu triste dans ta lettre ; je crois que tu sens un peu de vide, c'est là l'écueil de toutes les femmes supérieures ; je voudrais te voir un but de travail qui t'animât.

Je te dirai ce que j'ai remarqué depuis que je suis ici. Alphonse, mon petit frère ¹, est avec nous, et comme il est retardé pour l'instruction, je voudrais le développer par les objets extérieurs, en lui expliquant ce qu'il voit dans ses promenades ou ailleurs, et à chaque instant je suis arrêtée par l'ignorance des choses ; à chaque instant je me sens dans l'impossibilité de répondre à ses questions, et je dis : si je savais un peu d'histoire naturelle, de physique, etc., quel bien je pourrais lui faire ! Ne serais-tu pas vivement animée par l'idée de faire de ton fils un homme distingué ? Tu me parais disposée à la sévérité pour M. de Serre ² ; il est vrai qu'il a de l'inconséquence, mais je crois que cette inconséquence tient à un

1. M. Alphonse Rocca, fils du second mariage de madame de Staël.

2. M. de Serre était garde des sceaux dans le ministère libéral formé par M. Decazes en 1819, après la sortie du duc de Richelieu.

caractère remuable, défaut presque inévitablement attaché au talent. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit à la fois ami sincère de la liberté, sujet fidèle et dévoué de la Maison de Bourbon, honnête homme et grand orateur. C'est beaucoup, et qu'on me nomme depuis vingt ans un ministre qui eût tout cela. Adieu.

IX

A Madame Anisson du Perron.

5 juillet 1819.

Ma chère Sophie, je suppose qu'il y a quelque erreur, tu ne serais pas si longtemps sans m'écrire. Une quantité de lettres me manquent parce qu'elles ne sont pas affranchies ; la tienne sera, je suppose, de ce nombre, et dans cette croyance, je t'écris tout de même. Adresse, je t'en prie, tes lettres à Fernex, département de l'Ain, si tu veux qu'elles m'arrivent. Je m'ennuie beaucoup de ne pas avoir de lettres et de ne pas savoir ce

qui se passe. Ton frère m'a écrit une lettre si mélancolique que cela m'a tout à fait déroutée ; Il me parle des beautés de la Suisse avec un amour qui me fait craindre que les affaires politiques n'aillent mal. J'en serais bien fâchée pourtant, et si ces ministres imaginent de tomber quand ils sont soutenus par une personne d'un aussi grand mérite que moi, ils sont par trop bêtes. On a fait des fêtes à Genève pour M. de Richelieu comme pour un prince, mais il a été très réservé sur les affaires de France, il n'a parlé que d'Odessa et ne s'est point occupé de *ces chiens de peuples civilisés* comme il les appelle. Il a seulement dit à Alexis de Noailles que lui et M. Lainé avaient été de bien mauvais ministres, chose que je ne lui contesterai pas, pour peu qu'il insiste. Du reste, il a les ultras en horreur. En fait de grandeur, nous avons aussi la reine de Suède qui, comme tu sais, est, à ce qu'on croit, amoureuse de lui. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne peut supporter que le climat de Marseille, son teint ne lui permet pas d'aller en Suède; c'est un grand argument en faveur de la légitimité, car le teint des princesses

légitimes s'accommode du pays où elles doivent régner. Elle est au désespoir parce que l'on a refusé à la soi-disant reine d'Espagne, sa sœur, de venir en Suisse.

Je continue à ne pas sortir. J'ai eu de grands moments de tristesse, des moments où la solitude faisait beaucoup de mal à mon imagination, cela commence à se passer. En avançant dans la vie, je prends de l'empire sur moi-même; quand une fois je me serai bien prise au collet, alors je serai contente, mais je ne suis pas encore bien sûre de mon affaire.

Ton amie Clémentine soupire après le mariage de la façon la plus lamentable; j'ai assisté l'autre jour à une discussion avec sa mère, où Clémentine déclarait sa vocation pour cet état, et où sa mère cherchait à la calmer. Chère amie, tout ceci n'est pas trop amusant, prends-le pour ce que cela vaut, je n'ai rien de mieux à t'offrir. Ma petite Pauline se forme beaucoup; elle a pris une vraie passion pour moi; c'est un sentiment indéfinissable que celui que font éprouver les caresses d'un enfant; c'est de l'amour sans trouble, mais aussi sans cette vive émotion qui est une si

grande jouissance. Je ne sais pas trop ce que je dis, à ce qu'il me semble; raconte-moi ton existence un peu mieux que je ne le fais. Rêves-tu, crains-tu, t'inquiètes-tu, as-tu des scrupules ou des regrets? Crois-moi, il ne faut pas s'affliger dans une position calme et douce, on s'en arrache les cheveux après. Si quelque malheur survient, on se rappelle le temps qui paraissait insipide comme un temps de bonheur extrême. Adieu, chère, je t'embrasse.

X

A Madame Anisson du Perron.

12 novembre 1819.

Depuis ton départ, on a recommencé à s'inquiéter beaucoup dans le public; on a repris toutes les agitations de l'année dernière au point où on les avait laissées. Je ne conçois rien de si fatigant que cette monotonie dans le trouble et ce rabâchage dans l'inquiétude; l'avantage de l'uniformité devrait être le calme.

On parle d'un ministère *ultra* ou *demi-ultra*. Le public croit que M. Decazes traite avec les ultras ; cela n'est pas du tout mon opinion, je le crois plus décidé que jamais à une marche franche et libérale ; du moins, c'est là ce qu'il fait croire à tous ses amis ; s'il les attrape, il les attrape bien. Ton mari doit t'écrire tout cela. De nouvelles de société, je n'en sais point, on revient par degrés de la campagne, mais mes petites dames ne sont pas encore revenues. J'ai vu deux ou trois fois M. Molé, mais la dernière fois, il avait l'air fort soucieux, et, par extraordinaire, il n'a pas été aimable du tout. On parle beaucoup de ses liaisons avec les ultras, mais tu sais comme on l'accuse toujours de tout. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a beaucoup de mouvement dans ce parti-là. Ils vont, ils viennent en Bretagne, ils se croient sûrs de leur fait. Les libéraux, au contraire, ont *una magnifica paoura*. On espère trouver un moyen constitutionnel d'éliminer Grégoire ¹ parce qu'il n'a pas de domicile

1. L'élection de l'abbé Grégoire dont le vote avait été si violemment révolutionnaire à la Convention, causait en ce moment une grande émotion, et servait aux membres de la droite pour attaquer auprès du roi le ministère de M. Decazes.

dans l'Isère ; mais les ultras ne se contenteront pas de cette douceur-là ; ils veulent le jeter par les fenêtres qu'on vient de faire à la Chambre des députés.

La notice ¹ ne paraîtra pas avant huit jours, cela m'ennuie beaucoup. Parmi les personnes qui parlent de toi avec grand intérêt, j'ai oublié M. de Mézy. Je le vois souvent, c'est un excellent homme, mais il est colère comme un coq, et il se fâche toujours quand même on est de son avis par l'idée qu'il serait possible qu'on ne le fût pas.

Adieu, chère amie, j'espère d'ici à quelque temps avoir des choses plus intéressantes à te dire, mais tu n'as qu'à te rappeler l'année dernière, et tu sauras notre situation, excepté que les craintes de l'année dernière étaient, je crois, mieux fondées. M. de Talleyrand est arrivé, M. de Richelieu arrive, et alors on nous menace de temps en temps de l'un ou de l'autre, mais je crois que l'incapacité de l'un et l'immoralité de l'autre ont été assez usées à l'œuvre pour qu'on n'en recommence pas.

1. La notice de madame Necker de Saussure sur madame de Staël.

XI

A Madame Anisson du Perron.

10 décembre 1819.

Chère amie, ta lettre m'a fait grand plaisir, je suis bien aise de te sentir un peu moins tristement établie que je ne le craignais. J'ai tort d'avoir été si longtemps sans t'écrire, mais, en vérité, ici l'on ne fait rien. Il y a eu, en effet, bien du grabuge depuis toi ; on t'en aura beaucoup écrit. Mon mari a refusé le ministère parce qu'il a cru que cela nuirait à la mesure que l'on veut proposer ¹, mesure qu'il approuve, et qui, comme tu sais sûrement, consiste à doubler la Chambre, changer l'âge et faire quelques modifications à la loi

1. Le changement de la loi d'élection de 1817, que M. Decazes comptait proposer et qui fut en effet voté l'année suivante quand M. Decazes fut renversé et que le duc de Richelieu rentra au pouvoir.

des élections. Il a jugé que cette mesure ne pouvait passer que par le centre et une partie des ultras, et qu'ainsi son nom dans le ministère serait un inconvénient. Il peut s'être trompé, mais il a agi en conscience, et non pour ménager sa popularité, car il la perd bien davantage par la manière dont il se met en avant, que s'il était ministre. Dans le pouvoir, on conserve toujours bien des amis. Je me trouve dans une singulière position, non pas rapprochée des ultras, Dieu m'en préserve ! mais brouillée avec les libéraux. Cependant nous n'avons pas changé, mais quand on reste à la même place, les objets tournent tout autour de soi, la force passe d'un côté, et avec elle entraîne bien du monde. Il y a une quantité de personnes qui paraissent libérales à présent, qui ne l'étaient pas dans les temps critiques. C'est très comique d'entendre les sophismes des ministériels dans la bouche des libéraux. Ils disent tous à présent : Ah ! mon Dieu, ne changeons rien, n'innovons pas, il nous faut de la stabilité, nous sommes trop jeunes en liberté pour de pareils changements, etc. Les ultras dans ce moment-ci se

croient très forts, ils ont emporté l'exclusion de Grégoire aux cris de : *Vive le Roi!* comme en 1815. Ils sont aussi insolents que cela convient à des gens qui espèrent, et mon aversion pour eux augmente à mesure que je m'éloigne des autres. Jamais confusion n'a été pareille à celle-ci, toutes les opinions sont divisées ; les doctrinaires ¹ eux-mêmes, tout petits qu'ils sont, ne sont pas d'accord.

Royer-Collard a perdu la tête à force de douter et d'affirmer ; toutes les difficultés qu'il aperçoit lui donnent le vertige, il n'a pas voulu être ministre par peur, il ne veut plus rien faire ni rien dire par peur aussi des clameurs générales. M. de Serre, par-dessus le marché est malade ; on a offert le ministère à M. de Richelieu ; il a déclaré que si on lui faisait une pareille proposition, il s'irait cacher bien loin. Le pouvoir en est venu à ce point que c'est insulter quelqu'un que de le lui offrir.

Nous aurons, je crois, un ministère ultra

1. C'était le nom du petit groupe d'hommes politiques dont faisaient partie M. Royer-Collard, M. Camille Jordan, M. Guizot et le duc de Broglie.

qui ne durera pas longtemps, et puis après Dieu sait quoi ! Je voudrais bien être à Nice près de toi tranquille. Victor va mieux, mais les médecins lui conseillent l'Italie ; il ne peut pas quitter son poste malheureusement. Il est fort triste et moi aussi sur l'état de cette pauvre France. Il me semble que la société est encore nulle ; la politique envahit tout, on n'a plus le temps de lire, de se plaire, de s'aimer, et s'il y a quelque chose de bon à cet état-là, c'est que les inquiétudes personnelles sont étouffées dans le trouble général. J'ai été l'autre jour au grand bal de l'ambassade d'Espagne, les ultras y dominaient, M. Marcellus y était et M. Cornet d'Incourt y dansait ; c'était le jour de l'exclusion de Grégoire, et on les entendait se féliciter de tous les côtés. Il n'y a rien de si comique que de voir toutes les jeunes femmes faire leurs grâces à ces députés du côté droit en lunettes. Madame de Castellane¹ arrive dimanche ou lundi, j'ai une grande impatience de la revoir ; elle me plaît toujours.

1. Cordelia Greffulhe, comtesse de Castellanne dont le mari a été maréchal de France sous le second Empire.

Écris-moi ton impression sur la notice, on l'a aimée beaucoup ici, mais la brochure politique l'étouffe.

Adieu, chère amie, pense à moi en te promenant sous les beaux orangers; je voudrais y être avec toi et jouir du climat et de ton amitié.

Je te serre contre mon cœur. Parle-moi bien de ta santé.

XII

A Madame Anisson du Perron.

12 janvier 1820.

Je suis encore bien plus coupable que je n'étais, chère amie, il y a un mois que je ne t'ai écrit, mais c'est qu'on ne peut rien faire ici; la vie est prise d'une façon inouïe. Nous sommes dans le fort de l'hiver, il y a beaucoup de bals, de fêtes. Je danse un peu, et cela m'amuse beaucoup, mais ma santé m'oblige à une grande modération. Je n'ai pas pu aller, par exemple, à un beau bal du duc de Berry,

avant-hier. Madame de Castellane y était, et elle a eu un grand succès; elle est un peu maigrie, mais fort jolie et fort aimable cette année-ci. Je trouve qu'elle gagne en naturel et en grâce; elle me plaît beaucoup toujours. Nous parlons souvent de toi, comme tu penses; on te regrette beaucoup; on s'informe de tes nouvelles constamment. Je rencontre beaucoup ton mari, je crois qu'il a un peu d'amitié pour moi, ce qui me fait grand plaisir. La politique de la société est moins âpre cette année, mais celle des journaux l'est en revanche terriblement. Il y a un mouvement de l'opinion publique terrible contre ce ministère. Je vois bien des gens raisonnables et ne tenant pas à la gauche qui trouvent que nous avons tort. Cela me fait de la peine, mais je suis bien convaincue que nous avons raison. Je parle peu politique, parce que c'est un rabâchage pénible et continu. Madame de Castellane et moi, nous allons apprendre l'*Histoire de France* de M. de Montlosier ¹; il nous

1. Le comte de Montlosier, membre de l'Assemblée constituante en 1789 et de la Chambre des pairs sous le gouvernement de 1830; auteur d'un ouvrage intitulé: *la Monarchie française*.

donne une première leçon demain. Je vais beaucoup au spectacle : j'ai vu la nouvelle pièce de M. Casimir Delavigne ; elle est un peu froide et l'ordre d'idée en est commun, mais sauf ces deux inconvénients assez graves, il y a de l'esprit et de la verve. Il y a vraiment des jeunes gens de talent à présent, et si ce pays pouvait jouir d'une liberté animée et tranquille, il grandirait à vue d'œil. Je ne te parle pas de la maladie de M. de Serre, qui est à présent le grand accroc de toute chose ; il va mieux, mais je n'espère pas qu'il puisse parler dans cette session. M. Decazes est aussi malade, c'est une vraie épidémie. Tu me demanderas alors ce qu'on fera, je n'en sais rien. On cherchera quelque méchant petit expédient, quelque changement à la loi des élections, et l'on ira cahin-caha jusqu'à l'année prochaine. Voilà le plus probable et aussi le plus mauvais. La maladie de M. de Serre a tout gâté. M. de Custines est, à présent, fort à la mode ; il a beaucoup d'esprit, mais un esprit qui manque de simplicité et de vigueur. Alexis de Noailles s'est marié, et jamais l'on n'a rien vu de si tendre que cette union. Voilà toutes les petites

bêtises de salon ; du reste, on est triste et agité. Excepté madame de Castellane, je suis plus que jamais ennuyée de toutes les femmes de ma société, et je te regrette constamment. Mon mari est bien, mais le froid est horrible ; t'en ressens-tu, là-bas ? Je voudrais que tes progrès fussent plus prompts, mais il faut de la patience. N'en faut-il pas toujours pour vivre ? Qui est-ce qui n'a pas un tourment d'un genre ou d'un autre ? Tu dis que j'ai des succès dans le monde, je le crois, cependant je ne me sens pas bien disposée. Je vois bien des choses en moi et je suis dans mes mauvais moments. Le monde offre bien peu de chose à l'âme ; je le pense toujours plus, et toujours plus cela m'attache à ce que j'aime. Écris-moi avec détail ; pardonne ma paresse, car je t'aime beaucoup. Je t'embrasse de tout mon cœur.

XIII

A Madame Anisson du Perron.

22 février 1820.

Chère amie, ton mari te racontera mieux que moi tout ce qui vient de se passer d'horrible ¹. Cet assassinat que tu connais déjà te sera raconté par lui dans toutes ses affreuses circonstances et ses suites désastreuses. Mon imagination en est poursuivie, j'en rêve la nuit. Jamais contraste n'a été plus affreux; c'est au milieu des masques, des fêtes, des joies que cela est arrivé. Jamais la pompe, la légèreté de la vie n'a été si près de l'horreur de la mort. Bossuet ne se serait jamais figuré un pareil rapprochement. Toutes les haines

1. L'assassinat du duc de Berry, qui amena la chute de M. Decazes et la rentrée du duc de Richelieu au ministère, avec l'appui de la droite.

renaissent plus violentes que jamais sur ce tombeau : les fureurs politiques ont pris la place de la douleur : on ne nous laisse pas le temps de pleurer en paix, il faut tout de suite se mettre en guerre. Les ultras se sont montrés féroces dans ces huit jours, les femmes surtout ; ils se sont acharnés sur M. Decazes comme sur leur proie, enfin, ils l'ont fait tomber ; c'est heureux pour lui, car sa vie était menacée. Je ne sais si c'est heureux pour nous, car je crains que ce ministère ne soit entraîné par le côté qui le pousse, et, d'ailleurs, excepté l'honnêteté de M. de Richelieu, je ne vois aucune garantie. Enfin, c'est égal, arrivera ce qui pourra, il aura toujours de fières difficultés à vaincre. Ton mari te dira tout cela mieux que moi.

Je vois assez souvent M. Molé, quoiqu'il ait été bien occupé de politique. Cependant il m'a donné sa parole qu'il ne serait pas ministre et je le crois. Ton frère est fort triste de ce changement. Guizot vient de donner sa démission¹ ; il était difficile qu'il restât à cause de la

1. M. Guizot était conseiller d'état et donna sa démission à la suite de la chute de M. Decazes.

violence des haines contre lui. Prosper n'est point du tout dans la même position. Je vais profiter de ces funestes circonstances pour vivre plus retirée, car je crois que la société ne sera bientôt plus tenable; il y a des maisons où, quand on défend M. Decazes, on vous dit qu'il a été votre amant. Quel pays mal arrangé, mon Dieu! Je suis attristée de ce que tu me dis sur ton découragement; heureusement que ce triste séjour va finir. Mais ce qui me désole, c'est que je ne serai pas en Suisse quand tu y passeras. Je n'irai qu'au mois d'août, après les eaux. Nous aurions passé un temps bien doux ensemble sur les bords du lac. Tu rencontreras peut-être madame Necker en Italie, car elle y va à présent avec madame de Rumford¹. Je t'assure que tu ne dois pas regretter cet hiver, car il est bien triste, Paris est consterné. Cette pauvre madame Greffulhe est dans des transes affreuses. Elle avait donné un bal superbe deux jours avant la mort du duc de Berry et la maladie de son mari. J'y avais un costume égyptien qui m'allait fort

1. Mademoiselle Paulge d'Yvoi veuve, femme en premières noces du célèbre Lavoisier et en seconde du comte de Rumford.

bien. Tout le monde était doux et bienveillant; nous voilà bien reculés. Adieu, chère amie, ma lettre ne t'amusera pas beaucoup, et tu auras ton mari qui t'amusera davantage; je me réjouis de cela, mais je ne puis me consoler de ne pas te voir en Suisse. Je t'embrasse de toute mon âme.

XIV

A Madame la Comtesse de Castellane.

Février 1820.

Chère amie, je me tourmente de l'idée que vous enverrez votre fils voir ce malheureux corps ¹. Savez-vous que cela est très dangereux? il pourrait en prendre des attaques de nerfs qui dureraient toute la vie, surtout s'il tient de vous une disposition nerveuse. Ne lui raconterez-vous pas assez cette déplorable histoire, et voulez-vous qu'il apprenne à haïr son pays? D'ailleurs, il s'agit de sa santé; je n'y ai pas

1. Le corps du duc de Berry, exposé après l'assassinat.

pensé dans le moment, mais mademoiselle Randall ¹ m'a dit que cela pouvait avoir de grands inconvénients. Ne vous laissez pas entraîner par tous ces cris qui vous entourent ; c'est sa raison qu'il faut frapper d'horreur pour tous les crimes qui ensanglantent notre malheureuse patrie, mais ce n'est pas son imagination, qui ferait peut-être des associations d'idées bien fausses. Je sortirai à trois heures ; si je savais vous trouver, je passerais chez vous car je vous aime bien.

XV

A Madame Anisson du Perron.

11 avril 1820.

Chère amie, j'ai tous les torts du monde envers toi, je me laisse gagner par tous les défauts de Paris, et entre autres par celui de ne pas écrire aux gens qu'on aime. Je pense

1. Mademoiselle Randall était une Anglaise, vieille amie de madame de Staël, qui vivait dans l'intérieur de la duchesse de Broglie.

et je parle souvent de toi néanmoins; j'ai vu ton petit garçon qui est bien gentil et bien portant. J'ai été dîner chez Eugène¹, c'est-à-dire chez toi, mais j'ai été attristée par le souvenir de toi et de ta maison, et cela m'a empêché d'être gaie. Paris est toujours bien triste; le ministère ne va pas aussi bien que tu crois; il a bien une majorité, mais d'abord elle est fondée sur le côté droit, ce qui est mauvais par la raison que cela effraye le pays. Les ultras sont d'une tranquillité *effrayante*, mais tout éclatera sur la loi des élections, c'est là que la question se tranchera. Alors, voici le dilemme : s'ils ne font que quelques changements à la loi actuelle, ils auront un cinquième bien vif, qui, au moins, changera le ministère; si, au contraire, ils présentent une loi d'élection telle qu'il en est question, toute favorable au côté droit, et destructive de tout gouvernement représentatif, ils auront contre eux tout ce qui a l'ombre d'amour pour la liberté, et l'ancienne loi des élections sera un étendard que l'on redemandera dans peu de temps. Du

1. M. Eugène Anisson, frère de M. Hippolyte Anisson, mar de madame de Barante.

reste, tout le monde convient que ce temps-ci ressemble beaucoup au temps qui précédait le 29 mars; je n'ai jamais ouï parler si ouvertement de révolution, de changement qu'on le fait à présent. L'Espagne a été d'un grand effet sous ce rapport. Quand je dis qu'on parle de révolution, ce ne sont pas les gens qui la désirent, mais les gens qui s'en affligent, qui en parlent toute la journée; les honnêtes gens ne peuvent que se tenir coi. On ne peut se lier avec personne, pas avec les gens qui détruisent, cela va sans dire, et pas non plus avec les gens qui veulent conserver parce qu'ils emploient des moyens bêtes et mauvais, et qu'on ne peut défendre un gouvernement comme un individu que par des moyens légitimes et consciencieux. *Fais ce que dois, advienne que pourra*, cela devrait être la devise de tous : gouvernement, peuple et individus, et cela serait le plus habile. Voilà bien de la politique. Il n'y a guère d'autres événements, excepté *Marie Stuart*,¹ dont le succès a été prodigieux. Prosper en a joui en sa qualité de parrain. Il

1. Tragédie de Schiller traduite en vers par M. Lebrun.

y a eu aussi des poésies d'un jeune M. de Lamartine, qui ont fait fureur. Tu le verras peut-être, il est parti pour Naples. Il a la plus belle figure du monde, c'est un vrai héros de roman, prends garde à ton cœur. Adieu, chère amie, j'ai un peu causé avec toi, mais trop peu, je te regrette bien constamment. Il y a des choses en toi qu'on ne peut retrouver chez personne. Donne-moi bien des nouvelles de ta santé. Mille amitiés à ton mari. Clémentine est ici, je l'ai vue quelquefois, nous avons été ensemble voir ta maison. Elle est très mélancolique.

XVI

A Madame la comtesse de Rémusat, à Lille¹.

Paris le 13 juin 1820.

J'ose à peine profiter de la permission que

1. Mademoiselle de Vergenne, comtesse de Rémusat, mère de M. Charles de Rémusat, député, ministre et membre de l'Académie française. Son mari, le comte de Rémusat, était préfet à Lille.

vous m'avez donnée, madame, d'autant plus que tout ce que nous avons à nous dire est si douloureux, que cela ôte la force de l'écrire aux personnes qu'on aime. Je crains que vous n'ayez été inquiète ; cependant il n'y a pas lieu aux craintes individuelles, et surtout les doctrinaires qui, comme vous le savez, sont insupportables à tout le monde, ne sont pourtant pas en butte à la haine des partis ; leur obscurité les met à l'abri ; autant vaudrait se fâcher contre les axiomes philosophiques : mais si je puis vous rassurer pour toute inquiétude pour les objets de votre affection, je ne puis que vous affliger sur tout le reste ¹. Tous ces événements vous auront été racontés mieux que je ne peux le faire, et sans doute monsieur votre fils qui sent cela si bien, vous aura peint le désolant tableau de cette Chambre où l'on n'entend plus la vérité nulle part, où l'injure et le mensonge ont pris la place de toute discussion. La haine entre les partis est montée plus haut que vous ne l'avez jamais

1. Le changement de la loi d'élection venait d'être voté après des scènes de troubles populaires.

vue ; la manière insultante et dédaigneuse avec laquelle les membres du côté droit ont écouté les injures et les dangers de leurs collègues, a fait naître dans ceux-ci une rage bien difficile à détruire et qui n'attend que le moment de l'explosion, pour s'exhaler. Il est bien clair que le côté gauche ne compte plus que sur la force du nombre, et le côté droit sur la force des sabres et que chacun se rit des formes légales dans lesquelles on veut qu'ils se renferment encore.

Il y a tant de mensonges de tous les côtés, qu'au milieu de Paris, nous ne pouvons savoir ce qui se passe dans les rues. On nie les faits, on controuve les procès-verbaux ; chacun a une version contradictoire sur le même fait, que chacun prétend avoir vu ; enfin c'est un trop mauvais milieu que d'être honnête homme dans ce moment-ci. Je crois qu'il y a bien des gens qui s'en dégoûteront. L'amendement des deux collègues a paru un accommodement dans les Chambres, mais je crains bien qu'au dehors la différence ne soit pas sentie, et que les coups de sabre n'aient compensé le bienfait de l'élection directe. Le

Garde des sceaux ¹ s'est montré dans tout ceci bien partial ; tout en étant irrité contre lui, on est dominé par son grand talent et par une certaine énergie d'impressions bonnes ou mauvaises, qui est rare dans un pays où il y a tant de sottises en toute chose ; mais, en même temps, il est haï des classes inférieures ; toute sa manière irrite et choque, et sa popularité de l'année dernière s'est tournée en aversion. Du reste il ne faut pas s'attendre à la popularité pour personne qui veuille raisonner aujourd'hui. Ceux qui ont soutenu et qui soutiendront l'amendement, seront fort décriés dans la masse du public. Il y a ici un combat dont la victoire quelconque nous sera funeste ; aussi jamais n'y eut-il meilleure occasion de dire : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Celui qui regarde en arrière, comme dit l'Évangile, ne peut pas marcher dans ce temps-ci, car il est impossible de s'allier avec les passions avides ou factieuses, corrompues ou féroces, que l'on voit de tous les côtés. Les émeutes paraissent

1. M. de Serre qui avait conservé le ministère de la Justice dans le cabinet du duc de Richelieu.

se calmer. pour quelque temps du moins, mais il est bien difficile d'espérer que cela dure. Les ministres prétendent avoir entre leurs mains les fils de la conspiration, mais ils sont eux-mêmes fort divisés, car M. de Serre veut reprendre une marche plus libérale, et M. de Richelieu ne le veut pas. M. Pasquier est rentré dans la nullité la plus complète. Paris est un triste spectacle. Le soir, on se croit dans une place de guerre; on ne rencontre partout que des soldats. Ces malheureux habitants des Tuileries ont, de leur côté, une horrible peur, de manière que la pitié et l'indignation errent d'un côté à l'autre, sans que l'âme puisse s'arrêter sur aucun sentiment. Votre départ nous a donc porté malheur: un autre malheur est celui de vous perdre, qui était déjà bien grand, car, au milieu de cette triste année, le souvenir des jours que vous avez passés ici me sera le seul précieux et le seul doux. Il me semble que vous donniez un nouveau mouvement à nos âmes, et que vous nous donneriez maintenant de la force pour supporter tout cela. Je crois bien souvent encore que je m'en vais causer avec vous, et puis pas du

tout, vous n'êtes plus là ! c'est bien triste.

Madame de Catellan ¹ est bien accablée par l'ennui et la fatigue de la maladie de sa fille; elle me fait une profonde pitié.

Adieu, madame, que je serai heureuse, si ma lettre me vaut quelques mots de vous !

XVII

A M. de Lascours ¹.

à Lascours, par Anduze, département du Gard.

Le 16 juin 1820.

J'ai bien des torts envers vous, *my dear Sir*, mais j'ai la confiance que vous me pardonnez et que vous ne doutez jamais de mon affection.

1. La marquise de Catellan, femme du marquis de Catellan, magistrat et pair de France.

1. Le baron de Lascours, alors colonel en retraite, plus tard général et pair de France. Il épousa mademoiselle d'Argenson, sœur de mère du duc de Broglie.

Si vous saviez dans quel *boulevard* nous vivons ! J'ai été à la Chambre pendant ces derniers temps, et cela prend toute la matinée. C'est un triste spectacle que je me suis donné là ; jamais on n'y a entendu la vérité ; un homme que j'aimais beaucoup, M. de Serre, s'y est montré partial et violent ; les hommes du côté gauche n'ont montré ni modération, ni sincérité ; ils avaient trop l'air de compter sur l'insurrection, et l'insurrection n'est pas si prête qu'ils le croient.

18 juin.

Je reçois à l'instant votre lettre du 8 juin. Oui, j'ai pensé à vous ce jour-là, je l'ai passé fort tristement, mon âme était mal disposée ; je me reproche de vous écrire si peu ; vous avez l'air triste. Mais les lettres ne compensent pas une heure de conversation, la vie que nous menons dessèche et hébète beaucoup ; je voudrais bien vous voir dans les Pyrénées.

Je me mettrai en route après la discussion de la Chambre des pairs, c'est-à-dire les pre-

miers jours de juillet. J'irai d'abord à Caunterets : si vous y venez, nous y passerions un temps bien agréable. Qu'on est heureux de s'arracher à tout ce qu'on voit ici ! Le Gouvernement a montré un mépris du peuple révoltant ; c'est toute l'arrogance du bonapartisme, avec toute la frivolité de l'ancienne cour ; je remercie le ciel que vous n'y ayez pas été ; au nom de Dieu, soyez sage dans ces temps-ci, croyez-moi, il y a de la perversité dans tous les partis, on ne peut se liguier avec personne aujourd'hui, sans courir le risque d'être entraîné au mal. Une exaspération profonde reste au fond des cœurs dans le peuple d'ici, mais on n'en voit plus de signes extérieurs.

Le ministère est, à ce qu'on dit, divisé ; M. de Serre, tout mauvais qu'il ait été, voudrait reprendre une marche plus raisonnable, et MM. de Richelieu, Latour-Maubourg, etc., s'y opposent. On parle beaucoup de nombreuses arrestations ; un jeune homme que vous connaissez peut-être, Fabreguettes, a été arrêté. J'ai vu un de vos amis de Perse, bien monté. Mais je vous le répète, ce qui est pur et honnête doit se tenir en arrière maintenant.

Vous êtes dans un pays bien vif; je vous en conjure, au nom de mon affection pour vous, au nom des droits que j'ose dire qu'elle me donne, soyez bien réservé, bien en arrière dans ces temps-ci. Nous ne voyons nulle part un point de ralliement pour les amis de l'ordre et de la liberté; leur rôle est de carguer les voiles, en se tenant prêt. On agite la question de la dissolution de la Chambre, dans le ministère. M. de Serre penche *pour*, mais les autres hésitent; ce serait encore une bonne chance; il pourrait sortir de cette loi des élections, amendée, une Chambre forte, nombreuse, énergique, et qui prendrait les rênes de nos affaires. Ce sont là les seules voies heureuses et légitimes de salut. On parle de mouvements à Brest, à Rennes, mais je m'inquiète surtout du Midi. Vous avez peut-être encore le temps de m'écrire un mot tout de suite, ou bien écrivez-le-moi *aux Ormes, département de la Vienne, près Poitiers*; j'ai bien besoin de savoir de vos nouvelles: je me fais des reproches aussi d'avoir négligé notre correspondance, dites-moi que vous ne m'en voulez pas, surtout que vous ne doutez pas de moi. Vous

êtes triste, pourquoi donc? ou plutôt pourquoi pas? Pauvre France, voilà encore une fois tes espérances qui s'éloignent! On a traité le peuple d'une manière qui m'a indignée. J'ai vu les dragons charger de mes fenêtres! Peut-être l'hiver prochain aurons-nous une année 1815; cependant cela devient difficile avec une loi d'élection amendée comme celle-là, elle produira peu d'ultras et beaucoup de libéraux.

J'ai été comme vous indignée du discours de M. de Serre sur M. de La Fayette. Il a marié sa petite-fille comme vous savez. Il est toujours excellent et plein d'espérance. Je vois souvent madame Greffulhe; elle m'intéresse beaucoup par sa tristesse douce et simple, mais vous me manquez dans cette société-là; vous me manquez bien plus encore dans ma société intime à moi. Venez dans les Pyrénées, c'est mon refrain, nous y causerons bien.

XVIII

A Madame Anisson du Perron.

Eaux-Bonnes, 21 juillet 1820.

Chère amie, me voici établie à Bonne, et c'est loin d'être gai, je t'assure. J'ai été enchantée de plusieurs choses dans la route; de Bordeaux d'abord, dont la vue est ravissante : je m'enchantais déjà du Midi, des figures prononcées, de la vivacité des habitants, je me représentais le Midi et le voisinage de l'Espagne; j'ai été aussi charmée de Pau et de la route jusqu'ici, qui est la plus pittoresque du monde, à la fois sauvage et cultivée, mais arrivée ici, je me suis trouvée prise entre quatre noires montagnes sans possibilité de voir plus loin. Le climat y varie avec une rapidité inouïe; en une demi-heure, vous avez chaud, froid, du soleil, de l'ouragan; la moitié de la journée, ces montagnes sont en partie

cachées par les nuages, et alors on est en-fermé de tous les côtés par le ciel et par la terre.

La société réunie ici n'est pas très amusante ; madame de La Grange, madame de Beauvau qui sont assez en train et un M. Gallois, capitaine, parent de notre ami M. Gallois, l'un des fameux *cing*¹, qui est assez gai et bon enfant, voilà toute notre ressource. Notre vie se passe à boire de l'eau tiède, c'est le plus divertissant, et puis à nous rencontrer à la promenade, à nous réunir le soir dans un salon sale. Cependant nous avons le temps de nous occuper, aussi je lis les *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre où je trouve un grand charme, quoique le système d'idées soit bien souvent pris dans le faux : cependant l'auteur y est toujours sincère, ce qui fait que cela ne choque pas : il y a bien plus de vérité que dans M. de Chateaubriand ; mais c'est une façon trop anodine de voir le monde, et les voies de la Providence sont

1. M. Gallois était l'un des cinq membres du Corps Législatif qui rédigèrent après la campagne de Russie l'adresse dont Napoléon fut vivement blessé.

plus mystérieuses et plus graves que cela. La nature que je vois ici ne me séduit pas, elle me paraît plus triste et moins sublime que celle des Alpes, mais il ne faut pas juger par ceci qui est l'endroit le plus laid de la contrée. Victor se porte bien ; s'il était malade ici, je crois que j'y perdrais la tête, car rien n'est plus attristant que la vue et la vie qu'on mène. Écris-moi donc, ce sera une charité ; dis aussi à ton frère qu'il m'écrive ; ce serait bien honteux pour sa galanterie si je lui écrivais la première ; cela ne tardera pas s'il reste encore quelque temps sans m'écrire, car tu sais que je l'aime beaucoup. Cela m'est très doux de vous aimer tous les deux et de voir là une liaison que je prolongerai toute ma vie, si Dieu le permet. Je suis inquiète de madame de Castellane ; parle-moi d'elle si tu la vois ; parle-moi aussi de sa santé. Je ne t'ai pas assez vue à mon gré à ton dernier séjour à Paris. Gardons cela pour l'hiver prochain. Tâchons de nous aimer chaque année davantage, car tu sais, les amitiés qui n'augmentent pas, finissent. Je serais bien fâchée que la nôtre finit jamais, chère amie, et j'espère qu'elle

sera aussi longue que ma vie. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Adresse toujours tes lettres à Bonne, Basses-Pyrénées, par Pau.

Dis à Prosper que nous avons été ravis de voir dans le discours de M. François que les feuilles de tabac suivaient de près le laurier, et que je lui demanderai la première fois que je le verrai, un peu de *méditation* et de *laco-*
*nisme*¹. Se peut-il que ce soit dans un pays où l'on se prétend moqueur, et susceptible de saisir le ridicule, qu'on puisse faire un tel discours? Il nous a fait rire pour la première fois à Bonne.

XIX

A Madame la comtesse de Castellane.

Bonne, 21 juillet 1820.

Chère amie, je vous fais réparation, je me suis fâchée trop tôt; j'ai reçu avant-hier votre

1. M. François de Neufchâteau, membre de l'Académie, venait de faire un discours dont on s'était moqué.

bonne lettre, mais qui me tourmente bien. Ces maudits médecins qui ne s'accordent pas ! Comme je vous regrette ici, comme nous aurions le temps de nous voir, de causer ! c'est le plus triste séjour que je connaisse ; je ne veux pas vous le répéter comme je le sens, de peur de vous en éloigner ; au reste, on y trouve les traces de votre beau-père partout, et on n'entend parler que de M. de Castellane¹. Il faut que j'aime bien ce nom-là pour ne pas le prendre en grippe ainsi que celui des eaux chaudes, de Gabar, de Laruns que j'entends répéter tout le jour et qui me portent sur les nerfs. Et puis les verres d'eau ! Ah ! les malheureux verres d'eau tiède, pas si tiède que la conversation qui s'en suit. Combien en prenez-vous ? Cinq, six. Je me porte bien, mais j'en prends par *compagnie*. Et moi, par *reconnaissance*.

Voilà l'uniforme dialogue que vous connaissez, au reste, mieux que moi. Il y a comme ressource madame de Beauvau et madame de La Grange qui sont aimables et bonnes personnes,

1. Le comte de Castellane, père du maréchal, avait été préfet des Basses-Pyrénées.

mais il faudrait du génie pour fournir à la conversation entre quatre montagnes si tristes et si sombres.

Je m'occupe, mais je ne suis guère bien disposée ; je suis si hébétée que je n'ai pas même la force d'être triste et que je regrette presque les moments où je suis triste. Ce qu'il y a de plus fâcheux au monde, c'est l'affadissement de la vie, c'est pourquoi il faut entretenir en soi une source toujours vive d'enthousiasme. La religion et le devoir sont les seules continues, car tout le reste a des intermittences ; encore dans la religion, il y a des moments de sécheresse, mais qu'on traverse par le sentiment du devoir.

J'ai besoin qu'on me remonte comme une montre, et alors je me monte par mes paroles. et c'est ce qui fait que j'ai une apparence si morale, c'est qu'à mesure que la pratique est en défaut, je renchéris sur les beaux discours.

Vous m'êtes une occasion de prêcher : j'arrive chez vous toute découragée, toute mécontente de moi : j'arrive chez vous, je vous gronde, et j'en sors convaincue de mon mérite par toutes les belles choses que je vous ai dites ; mais si

vous vouliez me prêcher à votre tour, vous auriez bien de quoi, car je ne vauX pas quatre sous pour l'heure actuelle. Cette nature-ci me paraît d'une beauté triste, je ne m'y accoutume pas encore, et il faut que je connaisse une nature pour l'aimer. Il faut que j'établisse un langage avec elle, et c'est ce que je n'ai pas encore fait avec celle-ci. J'ai pourtant été ravie de Pau et de la vue du château ; mais arriver ici après cela, c'est bien cruel ; du reste, ce lieu-ci a de bonnes choses. Je bavarde ici peut-être en pure perte, car vous ne recevrez pas ma lettre si vous avez quitté Paris ; M. de Mézy seul aura le bonheur de la lire. Je vis, et je suis triste à pendre, triste d'être loin de vous, triste de vos crachements de sang. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que la vie et puis nous-mêmes et puis tout ! Chère amie, j'aime vos lettres à la folie, écrivez-m'en souvent, je me sens prête à pleurer d'être si loin de vous et de ne pouvoir vous embrasser, chère, bien chère.

Si je ne vous dis rien de Victor, c'est qu'il est très bien ; les eaux ne lui font point de mal. Il vous aime beaucoup, je vous assure, beaucoup, pour lui.

XX

A Madame Anisson Du Peron.

Cauterets, 10 août 1820.

Chère Sophie, je suis bien triste de n'avoir aucune nouvelle ni de toi ni de ton frère. Cependant, sans avoir de réponse, je continue à écrire. Et d'abord, je me justifie d'avoir écrit à d'autres personnes de ma route, en disant que c'était des réponses à des lettres écrites aux Ormes, et tu ne m'as point écrit aux Ormes. Je vois par les journaux que ton frère pense à partir ¹, je pense que tu en seras bien malheureuse ; pour ma part, j'en serais désolée. Désolée de le perdre, et puis désolée de lui voir faire, à mon gré, la plus haute folie qui se puisse (ceci entre nous). S'il est décidé, c'est

1. M. de Barante avait été nommé ministre à Copenhague en même temps qu'on le révoquait comme conseiller d'État ainsi que MM. Royer Collard, et Camille Serdan, et Guizot. Il n'accepta pas cette situation.

inutile; mais il me semble, et il semble à Victor qu'il aurait le plus grand tort sous le rapport de position politique et sous le rapport de fortune. Sous le rapport politique : il servirait un ministère qui renvoie tous ses amis, un ministère que toutes les personnes de notre opinion ne peuvent plus servir, il accepte comme faveur ce qui est une disgrâce. Il perdrait donc sa position politique qui était simple, noble et excellente, restant à la Chambre des pairs. Sous le rapport de fortune; il ferait un voyage très cher, dépenserait là-bas beaucoup d'argent pour être obligé de revenir dans six ou huit mois quand les ministres seront encore un peu plus *ultras*. Tous les changements lui seraient funestes, et je défie qu'il n'y ait pas quelque chose de changé d'ici à six mois. Ne lui parle pas de cette lettre pourtant s'il part, car je serais au désespoir qu'il partit avec un mouvement d'humeur contre moi. Les choses se tranchent bien. M. de Serre s'est brouillé avec tous ses anciens amis; c'est, pour ma part, le sentiment le plus pénible, car j'ai contre lui, contre sa conduite, un degré d'irritation douloureux. Mais, du reste, je ne suis pas

fâchée que la position soit claire, et que nous n'ayons plus de ménagements à garder avec le ministère. L'hiver prochain, nous reprendrons notre position de 1815, en ayant soin cependant de ne nous engager avec aucun parti. Et quant à moi, je compte me renfermer dans le cercle de mes amis, et tâcher de réunir autour de Victor tout ce qui est sagement ami de la liberté; et, quant à la belle compagnie, en user très modérément, car ce n'est pas le cas de faire des avances aux salons, c'est-à-dire aux *ultras*. Nous sommes maintenant dans une situation où, à proprement dire, il faut marcher seul, mais si cela a quelques inconvénients, cela est compensé par la certitude intime que j'éprouve que notre cause est la seule bonne, la seule noble et la seule vraie, et je ne me sens bien plus fière et la tête bien plus haute que quand j'avais bien des gens derrière moi. Mais quelle douleur que Prosper, si bien d'accord d'âme et d'esprit avec nous, se sépare de notre petit noyau! Je ne puis me résigner à cela. Nous avons ici toute l'ancienne cour de Bonaparte d'un côté, et puis des dames de Bordeaux très *ultras* de l'autre. Ni l'un ni

l'autre n'est guère de mon goût; cependant dans le choix, je vis avec les *ex-bonapartistes* que je connais et qui, pour le moment, ont le dessous. C'est madame Gazzani, madame de Saint-Aignan et une madame de Montesquiou qui est fort bien. Madame Joly de Fleury est ici; elle fait beaucoup de courses extraordinaires et je ne l'y suis point. Le pays est original plutôt que beau; c'est très sauvage, très enfermé, il y a des vues pittoresques et surtout bizarres; mais la vue du lac de Genève me paraît bien supérieure à tout cela. Et je suis même impatiente de sortir de ces gorges étroites pour retrouver un large horizon, pour revoir le coucher du soleil qui n'existe point ici. La vie y est très décousue, on ne fait rien, et cependant on ne s'amuse guère. Mais, à ma grande joie, M. de Lascours est arrivé hier. Il a fait des progrès en raison et en esprit dans la solitude, c'est un tout autre homme que celui que nous voyons chez madame de Girardin. Il s'occupe de son département; il y a beaucoup d'influence. Les haines y sont bien vives et chaque parti est en armes. S'il est vrai comme on le dit, que l'on envoie M. Trinquelagux

présider le collège électoral, cela mettra le feu. Mais quoi que je voie, je ne puis croire à une semblable infamie. Ah! M. de Serre! M. de Serre! De quoi n'est-il pas capable à présent! J'ai un chagrin indicible sur lui. Chère Sophie, je partage bien toutes tes peines, tous tes chagrins; je voudrais être près de toi, et je me dis que peut-être je te ferais du bien car une aussi tendre affection que la mienne est pourtant une douceur. Victor se trouve très bien. Donne-moi des nouvelles de madame de Castellane, je n'en ai plus.

Adieu, chère, bien chère amie, que ne puis-je t'embrasser de tout mon cœur.

XXI

A Madame la comtesse de Castellane.

Cauterets, 29 août 1820.
commencée le 26.

Chère amie, j'ai été bien heureuse d'avoir une lettre de vous à la fin; il est vrai qu'elle était si bonne qu'elle compensait votre silence.

Ce matin, vous m'apprenez la conspiration ¹. qu'une estafette nous annonçait hier soir. Je suis bouleversée et jugez ce que c'est que d'être si loin, d'attendre encore quatre jours pour le courrier ; on nous annonce aussi la mort du Roi, quel événement ce serait dans ce moment ! Je conçois vos inquiétudes, j'espère que M. de Castellane n'aura pas de difficultés dans son régiment. Recommandez-lui bien la prudence et la modération ; sans doute, qu'il fasse son devoir avec fermeté, mais qu'il n'outrepasse rien dans ces malheureux temps ; quand on est peut-être dans le cas de frapper sur ses compatriotes, il faut faire ce qu'on doit et pas plus, car ensuite dans les temps calmes on se prépare de douloureux souvenirs par une vivacité même honnête. Faites-lui comprendre cela, chère amie, car, venant de moi, il se méfierait de mes conseils. Mais c'est à vous de le rendre sage et prudent ; en général, c'est à nous autres femmes à tout adoucir, car nous serons témoins, je crains, de grandes violences de part ou d'autre.

1. La conspiration contre le gouvernement de la Restauration, découverte en 1820 et jugée par la Chambre des pairs l'année suivante.

29 août.

Je reçois une lettre de votre beau-père ; je le remercie du fond de mon cœur des meilleures nouvelles qu'il me donne de vous, mais vraiment il est inouï de ne pas m'en donner d'autres dans de pareils moments, quand nous sommes ici dans d'affreuses transes. Enfin, il me dit qu'il bâille, et cela me rassure : on ne bâille pas dans les grandes crises.

J'espère que l'instruction du procès durera assez longtemps pour me permettre d'emmener Victor en Suisse ; je suis un peu rassurée aujourd'hui. Ainsi donc, je peux vous répondre avec calme à votre bonne et longue lettre. D'abord, chère amie, je vous demande en grâce de lutter contre ce découragement qui est la plus funeste maladie de l'âme, car elle ouvre la porte à toutes. Il faut le repousser comme une tentation ou le supporter comme un malheur, mais ne jamais s'y livrer. Il vaudrait mieux regarder son existence sous un point de vue triste, et prendre la vie comme une croix, que de se laisser *affadir*, c'est le pire, car c'est la mort morale.

d'avoir des
 aux! J'ai su
 e amie, avec
 oi; ce qu'elle
 . Oh! chère
 eu n'unisse
 e si vous le
 e pour cette
 e une prière
 ster à vous
 tat de lire,
 e de l'Évan-
 ce livre, et
 essagement
 rs, pourvu
 e se révéler
 rez pas cela
 demandais,
 moi, de lire
 e, vous me
 bien pour
 z. Cela ne
 vérité, soit
 amie, quel
 ensemble;

Ainsi donc, dites-vous plutôt : je suis malheureuse, ce vide est une souffrance, et il faut m'armer de courage contre elle, que de dire : je m'ennuie, et de vous laisser aller. Quant à vos petites difficultés de famille, elles m'inquiètent aussi, car un petit point laissé dans ce genre-là grossit avec le temps. Mais il vous est bien aisé de mettre tout cela sur le compte de la maladie, et de revenir comme vous étiez. C'est un de vos avantages et de vos charmes que l'amour dont toute votre famille vous entoure et la *pureté d'un esprit doux et paisible*, comme dit Saint-Pierre, avec laquelle vous supportez ce qui ne vous plait pas. Ne perdez pas cette grâce devant Dieu et devant les hommes.

Pour moi qui prêche, je n'en serais pas capable, et je me tirerais de là beaucoup moins bien que vous. Mais avec les indifférents, ce qu'il y a de mieux, c'est de les rendre heureux, on finit par aimer le bonheur qu'on leur a donné et cela rejaillit sur leurs personnes.

Vous voyagez pour votre santé ; tout ce qui vous inquiète se fera pendant votre absence ; vous n'y pouvez plus rien, et comme disait

M. Dubucque, *la nécessité rafraîchit*, non pas, comme dit le vulgaire, parce qu'il faut souffrir ce qui est *inévitabile*, car, c'est une des meilleures raisons pour se désoler, mais parce que ce qui est *inévitabile* est la volonté de Dieu, donc, une volonté bienfaisante ; vous savez que *tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu.*

Qui sait si ce procès qui vous tourmente n'aura pas des avantages inconnus pour vous ? Enfin, vous avez fait votre devoir. Celui qui vous reste à accomplir, c'est de vous soigner et de laisser tomber votre inquiétude. Je me sers d'une expression mystique, mais c'est qu'elle a un grand sens ; il ne dépend nullement de nous de ne pas penser, mais il dépend de nous de séparer notre *volonté* de nos pensées, et de ne pas nous y livrer ; alors elles font du train à la porte de notre cœur, mais sans y entrer ; et c'est ce qu'il faut nous essayer à faire souvent, surtout nous autres femmes. A quoi se passerait la vie, si ce n'était à se gouverner soi-même ?

Pour moi, j'ai toujours l'âme bien agitée ; doutes, terreurs, scrupules, inquiétudes sur l'avenir, tous mes diables sont après moi ; je

lutte, je triomphe, je retombe, et je ne sais comment tout cela finira ; mais, en vérité, l'inquiétude et le trouble est si fort mon élément que je ne sais ce qui m'arriverait si j'étais délivrée ; je ne suis pas bien sûre que je puisse supporter le calme.

Mon mari est très bien ; s'il me faut le quitter, cela me sera une grande douleur. Ma petite est très bien, son éducation m'occupe, et c'est la distraction la plus forte pour moi. Du reste, je m'ennuie ici à crever. Après avoir vu toutes les belles choses à voir, je suis retombée sur une vie déçue, fatigante et fade, sans occupation, sans devoir à remplir, ce qui me tue, je compte les heures et les jours pour partir.

Chère amie, ne passerez-vous pas par la Suisse, se pourrait-il que nous fussions un an sans nous revoir ? Cela, c'est un affreux chagrin pour moi. Votre lettre est toute aimable, toute tendre, et je dois vous dire qu'elle m'a frappée comme agrandissement de votre esprit ; vos idées sont d'une nature plus simple et plus haute ; en tout, vous *grandissez* certainement. Si c'est le chagrin qui en est la cause, au moins ce résultat est bon.

Chère, écris-moi à Ferney, département de l'Ain ; car tu sais comme *je t'aime*. Dites-moi aussi que mes conseils ne vous déplaisent pas.

XXII

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 1^{er} octobre 1820.

Chère amie, pardonne mon silence, j'ai tant couru le monde, je suis si campée qu'il m'est impossible de rien faire. Aller de Causerets à Coppet, puis ne rester à Coppet que trois semaines, cela bouleverse, cela étourdit toute pensée. Il faut d'abord que je te remercie de ce que madame Necker m'a dit que tu m'aimais beaucoup, cela m'a fait une bien grande joie. Comme tu es un peu réservée, on est souvent en inquiétude sur ton affection, mais ce témoignage indirect m'a été bien doux. Madame Necker, du reste, t'a trouvé de la grâce, de

l'esprit, et en tout une très agréable personne On parle aussi de toi ici avec les plus grands éloges ; on est très reconnaissant de la joie que tu as montrée en revoyant Genève, et l'on voudrait bien que tu vinses en Suisse l'année prochaine. Moi, je suis de ces gens qui le voudraient bien, et c'est la seule chose qui me donne de l'humeur contre ta maison de campagne. Si j'arrive à temps, j'irai pourtant la voir ; je crois partir d'ici dans dix ou douze jours.

J'ai prié Prosper d'écrire à Victor sur la réunion de la Chambre, mais nous ne recevons rien de lui, c'est-à-dire j'en ai reçu une très aimable lettre, mais qui ne me disait rien là-dessus. Dis-lui toutes mes excuses pour ne pas lui avoir répondu. Quant au petit portrait, chère amie, si j'ai un jour libre d'ici à mon départ, au milieu de toutes mes visites, etc., je le donnerai à cela, sinon je te promets que je ferai faire mon portrait à Paris pour toi, comme tu voudras et par qui tu voudras. On dit que pour les femmes, mademoiselle Romilly n'est pas très bonne. J'ai une grande joie, c'est d'emmenner à Paris mon petit frère, Alphonse,

avec moi ; ce pauvre enfant en a une joie qui me touche le cœur ; il devient très gentil ; j'espère que tu lui donneras un peu d'affection ; tes fils sont bien petits, mais je désire pourtant les rapprocher un peu. Il aura un précepteur avec lui, et nous lui donnerons de bons maîtres. Sa fortune, qui sera considérable, le met à même d'avoir une éducation très soignée, mais ici (soit dit entre nous), il était entre les mains de parents peu spirituels. Je te parle de mes plus grands intérêts avec confiance, chère amie, et cet enfant en est un bien vif.

Adieu, chère amie, cette lettre est assez bête, et je crois que je le suis devenue aussi à courir la poste ; mais cela ne m'empêche pas de t'aimer de tout mon cœur.

Nous avons eu ici M. de Forhin au vol, et j'ai bien regretté qu'il nous restât si peu, car il était plus aimable que jamais. A propos, j'oublie de te dire que j'ai écrit trois fois à madame de Castellane sans avoir de réponse. Cela me fait de la peine, mais comme voici la troisième fois, il me tente assez de ne pas renouer. Cependant je me connais, je me lais-

serai reprendre parce que je suis indignement faible. J'ai cru que sa lettre était perdue pour n'avoir pas été affranchie, je lui ai dit de m'écrire à Fernex, département de l'Ain, je n'ai rien reçu depuis. Ah! vive les gens simples, je déteste les bizarreries, si j'en ai, c'est bien malgré moi, et au moins, j'en évite la peine aux autres tant que je puis. Adieu encore.

Je serai très honorée, très flattée, très enchantée, etc., de recevoir M. Eugène Anisson, je crains qu'il ne s'ennuie; je le mènerai sur l'eau, et je ferai tous mes efforts pour le rendre assez romanesque pour qu'il se jette dedans; on le repêchera, et il sera alors un jeune homme accompli. Je n'ai pas les mêmes projets sur ton mari quoique, s'il me permet de le dire : *I like him very much.*

XXIII

A Madame la comtesse de Castellane.

Paris, 25 novembre 1820.

Que vous dirai-je de la politique? On est fort effrayé des élections, les ministres eux-mêmes le sont quoiqu'ils fassent bonne contenance. On répète beaucoup que le Roi a dit : « Nous sommes comme cet homme qui implorait Saint-Georges pour sauter à cheval, et Saint-Georges l'a si bien aidé qu'il a sauté de l'autre côté¹. » J'ai vu M. de Mézy qui a été bafoué, moqué par les ultras de Lille; il dit que le plus modéré des quatre est M. de Béthisy. La grande question est de savoir si M. de Villèle se déclarera avec le ministère contre l'extrême droite; s'il le fait, le minis-

1. Des élections partielles, qui venaient d'avoir lieu, avaient accru le nombre des membres de la droite.

tere tiendra quelque temps. Mathieu de Montmorency que j'ai vu hier, m'a paru fort doux. On prêche la modération de partout; on n'entend plus que cette phrase: *Nous serons modérés. Ils seront modérés.* On parle beaucoup d'indemnités pour les émigrés, mais on dit que M. Roy n'y veut pas consentir. Le bruit de sa sortie du ministère se répand beaucoup, il serait, dit-on, remplacé par M. de Villèle. Les nouvelles extérieures sont à la guerre. Le prince Castelcicala a diné l'autre jour chez M. Pasquier officiellement. La libéralité de la duchesse de Berry ne se confirme pas. Je sais par la maison d'Orléans qu'elle a fait de vifs reproches à sa tante de recevoir le prince Carini ¹, et elle a dit que s'il venait chez elle, elle le ferait sauter par la fenêtre. On a répandu le bruit de la grossesse de Madame ², mais c'est une bêtise. J'ai vu vos belles-sœurs, on les dit très montées, mais elles sont toujours très douces à l'extérieur. Madame de Laborde

1. Le prince Carini était envoyé par le gouvernement révolutionnaire de Naples.

2. La duchesse d'Angoulême qu'on appelait *Madame* (parce qu'elle était fille de roi), tant que son mari n'était pas dauphin.

et moi, nous avons turlupiné M. de Girardin sur son plat vote pour M. de Kergorlay ; les ultras se moquent de lui, et nous le lui avons dit.

En votre honneur, j'habite toujours mon grand salon à présent ; je ne sors presque pas le soir, je vois peu de monde ; mais j'en suis bien aise ; je me sens un peu irritable et je n'aimerais pas voir des personnes d'opinions différentes,

XXIV

A Madame la comtesse de Castellane, à Marseille.

Paris, le 30 décembre 1820.

Chère amie, j'apprends de votre mère, que vous passez l'hiver à Marseille ; cela me paraît bizarre. Je regrette pour vous le beau soleil de Nice, et je ne comprends pas pourquoi nous ne vous avons pas ici. Enfin, si vous êtes bien, si vous êtes calme, je trouverai tout pour le mieux. Notre hiver s'annonce, du

reste, comme très sombre, et ceux qui ne sont pas ici ne doivent pas le regretter. Vous aurez vu la nomination de nos nouveaux ministres¹. On s'attend à présent tous les jours au renvoi des trois *méprisés*, MM. Siméon, Portal et Roy.

Les nouveaux ministres n'ont pas encore voulu s'asseoir à côté de leurs collègues, ni quitter les bancs du côté droit. Le centre droit mène une vie bien dure, toujours traitant avec les ultras et toujours obligé de céder. Le pauvre M. de Mézy dit, tous les soirs : « *on était pourtant convenu de s'entendre !* » Il a une répugnance pour les ultras, qu'il n'ose pas avouer. Il dit : « Je n'ai pas voulu donner ma voix à M. de Bouville, mais ne me citez pas, » et il aime mieux être moqué par nous, que rudoyé par les autres.

Tout cela ne me donne pas grande envie d'essayer de la société, aussi je mets très peu mon nez dehors. J'ai été, hier, chez madame de Rumford entendre une superbe musique,

1. MM. de Villèle et de Corbière nommés ministres sans portefeuille dans le ministère du duc de Richelieu.

mais là je suis en force. Peut-être irai-je ce soir chez madame de Bruges voir les mines que l'on y fait, pour rentrer bien vite et me réjouir de n'y pas aller souvent. Victor est beaucoup mieux, le temps froid lui est meilleur que le temps humide; il ne tousse plus et n'a plus d'oppression; c'est un grand soulagement et une grande grâce de Dieu. Le pauvre M. de Montlosier vient encore quelque fois tomber chez moi comme dans la fosse aux lions, alors ce sont des *haros* contre lui, dont il se tire très bien. Je *cultive*, comme on dit à Genève, votre M. de Rigny¹; il me plaît; il a de l'esprit et de la décision et puis il sait toujours de vos nouvelles! Il vous est attaché; il a de l'amitié, de l'attrait pour vous et puis de l'inquiétude aussi sur vos voyages, sur vos résolutions, tout cela comme moi. Voilà longtemps que je n'ai de vos lettres, chère amie. Les deux miennes vous auraient-elles fait de la peine? Je parle aussi souvent de vous à Sophie²; elle s'en plaint, mais elle vous

1. L'amiral de Rigny, ministre la Marine sous le gouvernement de 1830.

2. Madame Anisson.

aime pourtant beaucoup. Quand elle est seule, je l'aime davantage. Elle ne reçoit pas encore de monde chez elle cette année. Je crois qu'elle aime mieux se tenir un peu en arrière et elle fait bien. On dit que le salon de madame de La Briche est incroyable d'ultracisme. M. Molé a parlé souvent pour le ministère dans la Chambre des pairs, mais je suis peu au fait de sa politique, car il évite beaucoup d'en parler.

Le procès de la Chambre des pairs a commencé. Ces messieurs se sont promis le secret, mais ils pensent jusqu'à présent que ce ne sont que les propos de la canaille et des espions qui font les matériaux des conspirations habituelles. Le pavillon Marsan ¹ arbore toujours la modération. Madame a dit : « De la modération; ce sont les intentions du Roi, les ordres de Monsieur. » Je ramasse tout mes petits commérages, chère amie. Il y a si longtemps que je n'ai eu de lettres de vous, que je n'ose plus vous parler intimement. J'ai

1. Demeure du comte d'Artois, du duc et de la duchesse d'Angoulême,

peur de vous avoir fait de la peine. Dites-le-moi avec toute franchise, car si vous me cachez quelque chose, cela me désolerait. Je vous envoie un petit cachet que je vous ai fait faire. Prosper en trouve la devise affectée, mais elles le sont toutes. Je vous envoie aussi la notice d'Auguste¹; elle a très bien réussi; cela me rend heureuse.

XXV

A Madame la comtesse de Castellane.

Paris, 18 janvier 1821.

Chère amie, votre longue lettre m'a fait du bien et du plaisir. Je vous ai déjà dit que Victor est mieux; cela continue, grâce à Dieu, quoiqu'il soit ennuyé et tracassé de l'état des choses. Il faut que je réponde à plusieurs

1. Notice de M. Auguste de Staël sur l'administration de son grand-père, M. Necker.

articles de votre lettre. Prenez garde, chère amie, à cette idée d'écrire un roman ; si cela vous désennuie et ne vous agite pas, à la bonne heure ; mais prenez garde que le danger pour toutes les femmes, et surtout pour vous, c'est le romanesque. C'est un danger, non seulement pour leur vertu, mais peut-être plus encore pour le naturel de leur esprit et de leur âme. C'est ce qui les trompe sur leurs impressions et les rend fausses à leur insu. N'allez pas vous peindre vous-même. Il y a des étiquettes de roman qui ne sont pas dans la nature, et qui ont bien de l'inconvénient. Ainsi, dans un roman, il n'est pas permis d'oublier ni de se consoler, tandis que, grâce à Dieu, on se console et on oublie ce qu'il faut oublier dans la vie. Ainsi, chère amie, surveillez bien l'influence qu'une telle occupation peut avoir sur vous. J'aimerais mieux que vous vous préparassiez à suivre l'éducation de votre fils, que vous vous missiez en état d'élever un homme, ce pourquoi il faut des connaissances beaucoup plus fortes que l'on n'en donne aux femmes. Si vous vouliez écrire, je vous conseillerais de faire comme moi un journal de son éducation,

et peut-être d'écrire pour lui, soit des conseils pour quand il sera grand, soit des contes d'enfants, il y en a si peu de bons; soit d'imaginer des méthodes pour apprendre. La même chose pourrait se faire pour votre fille, et, au lieu d'un roman, je vous conseillerais d'écrire, sous la forme qui vous conviendrait le mieux, quelque chose pour la mettre en garde contre les inconvénients de la vie des femmes. Cela aurait un but utile, vous n'y mettriez aucune prétention et vous vous interdriez, à cause d'elle, tout ce qui peut exalter. Vous pourriez composer aussi des petits discours religieux pour eux; enfin il y a mille moyens de s'occuper en vue de l'éducation; on peut aussi traduire, c'est une occupation qui distrait sans agiter. Mais écrire un livre ou un roman, quand on n'y est pas poussée par un talent invincible, cela a bien des inconvénients pour une femme. En général, je trouve qu'il faut à ce qu'on écrit un autre but que d'être *écrit*, à moins que ce ne soient des observations détachées, qui ont l'avantage de fixer les pensées qu'on a. Ensuite, chère amie, je suis bien loin de blâmer l'ouvrage, quoique j'en sois indigne, mais je ne

crois pas qu'il vous soit bon de travailler deux heures *toute seule* sans autre occupation.

L'ouvrage est très bon quand l'esprit est occupé, mais quand on ne fait que l'ouvrage, c'est un moyen de rêver, et voilà tout. Je vous conseillerais de vous faire toujours lire, ou de causer pendant que vous travaillez, mais de ne pas travailler seule. Par exemple, si Henri ¹ sait lire bien, vous pourriez le faire vous lire tout haut; il serait très flatté et content si vous lui disiez qu'il vous tiendra compagnie et vous fera la lecture; son petit amour-propre s'en animerait, et cela serait une occupation pour vous de relever les mots qu'il prononcerait mal, de lui apprendre à s'arrêter où il faut, et cela serait très bon pour lui. Voilà tous mes petits conseils, chère amie, je passe aux nouvelles d'ici. Les choses vont toujours fort mal. Ce procès de la Chambre des pairs est conduit avec une très maligne intention, mais qui sera, je l'espère, sans résultat. Les ultras ont pris en horreur M. de Latour-Maubourg; on parle de Lauriston à la guerre

1. Son fils.

et de M. de Montmorency à la maison du Roi. Ce qui me divertit, c'est qu'Amédée de Pastoret a fait mille bêtises à son service de gentilhomme ; c'est une Ninette à la cour, un peu moins naïve ; rien n'est si ridicule que ces bourgeois vaniteux qui n'ont ni la simplicité du tiers-état, ni l'élégance des courtisans. On croit que les ministres veulent faire la session la plus courte possible, et ne présenteront que le budget et la loi de censure. Le jugement de la Cour d'assises sur les troubles de Paris nous a fait grande joie. C'est un juge, ami de Victor, M. de Schonen, qui l'a emporté seul contre cinq. Les juges voulaient poser les questions de manière à les faire condamner aux travaux forcés. Il leur a déclaré qu'il protesterait en plein tribunal, déchirerait sa robe de magistrat, et donnerait sa démission pour ne pas participer à leur infamie. Ils ont cédé. Ce que c'est que la conscience ferme d'un seul homme ! Moi, chère amie, je vis toujours de même, sortant fort peu. Il y a eu un superbe bal chez madame d'Osmont, tout est d'or comme dans les *Mille et une Nuits*. Au moment d'y aller, je me suis trouvée trop fatiguée. Gérard va com-

mencer mon portrait. Ne vous ai-je pas dit que le prince Auguste ¹ a donné le tableau à madame Récamier!

XXVI

A Madame la comtesse de Rémusat, à Lille.

11 janvier 1821.

Chère madame, il y a longtemps que je vous dois une lettre, mais vraiment je n'ai pas le cœur à écrire. Je ne veux pas parler de ce que je vois; et ne puis penser à autre chose, tant je suis affligée des spectacles qu'on nous présente.

Vous faites peut-être bien, quoique cela me fasse du chagrin, de retenir monsieur votre fils, car il éprouverait avec tout ce qu'il a de facultés, de plus, tout ce que j'éprouve, et cependant à quoi servirait-il qu'il l'exprimât,

1. Le prince Auguste de Prusse, cousin du roi Frédéric-Guillaume, possesseur du tableau de *Corinne*, de Gérard.

si ce n'est à faire du mal à lui et aux autres ! Nous sommes arrivés au temps où il faut de la prudence, car on perd ses paroles, même auprès de ceux qui marchent avec vous, car il y en a bien peu qui disent les mêmes choses par les mêmes motifs que nous. — Je sors très peu, je veux éviter les disputes et puis je ne peux dire à quel point le mépris du monde a crû dans mon âme. Cette impossibilité de faire entendre un sentiment sérieux à qui que ce soit, cette pédanterie de la frivolité vaniteuse qui va toujours son train comme le cours de la nature physique, au milieu des situations les plus dangereuses, cela me révolte peut-être plus encore que la méchanceté, la rage, la fureur avouée. — Il y a je ne sais quoi de si inflexible dans l'insouciance de ce pays-ci ; il y a quelque chose de si dur dans cette légèreté qui ne laisse pas une demi-pensée à la pitié, à l'humanité, que je ressens souvent ce que dit Werther : Qu'il croyait serrer une main de bois, chaque fois qu'il serrait la main d'un homme du monde. Il nous faut une révolution dans l'intérieur de nos âmes pour nous rendre capables de la liberté, car je suis bien sûre

que tant que nous resterons les mêmes, aucune révolution politique ne nous y conduira.

Voilà qui est bien triste, chère madame, je ferais peut-être mieux de ne pas vous écrire, n'ayant rien de meilleur à vous dire, mais c'est un grand soulagement que d'exprimer ce qu'on pense et d'être compris même en idées générales, ce qui n'amuse pas M. de Mézy. Ce pauvre M. de Mézy, je vous assure qu'il est excellent, et qu'il a le cœur bien triste d'être avec des gens qui lui déplaisent. Mais nous sommes dans des temps où les bons sentiments ne suffisent pas pour se bien conduire, et où la morale dit, comme le Christ à ses disciples : *Celui qui aime sa vie ne peut pas me suivre*. C'est un grand malheur que les temps où il faut une grande énergie pour être simplement honnête, mais nous y sommes et il faut songer à cela dans votre éducation des filles, car il faut les préparer à de fortes épreuves. Voilà que j'ai regret de ce que j'ai dit sur monsieur votre fils, car j'aurais bien envie de le revoir, et vous, cela va sans dire ! Mais quand l'espérer ? Au moins, aimez-moi un peu en attendant.

XXVII

A Madame la comtesse de Castellane.

Paris, 15 février 1821.

Chère amie, pourquoi donc ne m'écrivez-vous plus? Y aurait-il eu dans mes lettres quelque chose qui vous aurait déplu? Il vaudrait mieux le dire; on ne peut pas écrire sans réponse, car alors on ne sent plus la sympathie pour se dire des choses intimes. Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai eu un grand ennui domestique, c'est la trahison de deux de mes gens qui étaient placés chez moi par la police et qui ont porté mes papiers et ceux de Victor à M. Mounier¹. C'est un spectacle si triste que la corruption des classes inférieures et le travail du gouvernement; cela inspire tant d'indignation et de pitié sur la nature humaine

1. Le baron Mounier était sous-secrétaire d'État du ministère de l'Intérieur.

que cela m'a beaucoup troublée et attristée. D'un autre côté, cependant, Victor a parlé comme un ange à la Chambre des pairs; il a emporté la mise en liberté de Fabvier ¹, et cela m'a procuré une des joies les plus vives que j'aie pu ressentir. Sa position est doublée dans la Chambre des pairs depuis cette année-ci, et c'est un succès de conscience, le seul dont on puisse faire cas dans nos temps. La Chambre des pairs donne un beau spectacle d'impartialité et de conscience, et en exceptant trente ou quarante personnes, les ultras de cette Chambre se font honneur et méritent l'estime, même de leurs adversaires. Il n'en est pas de même à la Chambre des députés, c'est une averse de fureurs, et chacun dit que cela ne peut pas durer, et qu'il ne faut qu'un mot pour transformer la guerre de paroles en une guerre de faits. M. Molé a été bien dans ce procès, mais il y a plus de quinze jours que je ne l'ai vu à cause de la rougeole d'Alphonse. Depuis que nous ne nous disputons plus, nous sommes tout à fait rentrés dans la relation de simples

1. Le colonel Fabvier, plus tard général, accusé dans le procès jugé à la Chambre des pairs.

connaissances, et je lui importe beaucoup moins qu'autrefois. Parlez-moi avec confiance, car sans confiance, notre amitié perdrait tout son charme. Chère amie, je vous regrette bien; j'éprouve une sorte d'ennui depuis quelque temps; la politique est si triste que cela ôte même son intérêt; je vois peu de monde, et son importance diminue chaque jour à mes yeux; les succès de figure, et même d'esprit, me deviennent assez indifférents. Une sorte d'insouciance est en moi, et j'aurais besoin qu'un autre me remontât. Depuis cette trahison de mes gens, j'ai été obligée de cesser le journal que j'écrivais puisque je ne me soucie pas de l'écrire pour le bon plaisir de M. Mounier. C'était une occupation qui m'intéressait beaucoup, et qui me donnait une raison pour observer que je n'ai plus. Je n'ai encore remplacé cette occupation par rien; ainsi je suis dans un intervalle d'apathie, et j'aurais besoin d'une amitié comme la vôtre pour me remonter. Cela tient aussi à mon état de grossesse qui me produit toujours cet effet.

Eh bien, nous avons acheté une maison en face de la nôtre dans la rue de l'Université;

ne me dites rien contre, chère, à présent que cela est fait.

Madame de Saint-Aulaire est en Angleterre, mais elle va revenir. Beaucoup de gens croient la maladie de M. Decazes une farce; à quoi cela nous mènera-t-il? Je ne sais; y a-t-il quelque chose qui puisse nous mener à bien? On dit positivement la duchesse d'Angoulême grosse; madame la duchesse de Berry n'en rit qu'à moitié. M. de Mézy est effrayé des ultras, il prend le mors aux dents, et s'exprime presque comme nous. La partie du ministère Pasquier est aussi effrayée, mais on dit que M. de Serre trahit ses collègues et se lie à l'extrême droite. M. de Montlosier va imprimer un livre; il est plus fou que jamais.

Adieu, chère amie, écrivez-moi donc, pourriez-vous m'oublier? Non, je ne le crois pas, car je vous aime trop pour que cela se puisse.

XXVIII

*A M. W. Wilberforce, à Londres*¹.

Paris, 3 octobre 1821.

Je suis bien reconnaissante, Monsieur, de la lettre que vous m'avez écrite, j'ai un double plaisir à voir le général Macaulay, d'abord pour son mérite personnel, et puis pour l'avantage qu'il a d'être lié avec vous. J'espère que vous me croirez incapable de jamais oublier les bontés que vous m'avez témoignées, et l'avantage que j'ai eu de vous voir quelquefois en Angleterre; ce sont des souvenirs qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire. — Mon mari a un bien vif désir de contribuer en quelque sorte à la noble entreprise que vous avez faite, d'abolir entièrement cet horrible

1. Membre du parlement d'Angleterre, célèbre par l'influence qu'il exerça pour l'abolition de la traite des noirs et de l'esclavage.

commerce des noirs. Malheureusement M. Ma-caulay vous aura dit toutes les difficultés que nous rencontrons ici. Il y en a certainement dans la mauvaise volonté du gouvernement; mais les plus grandes se trouvent peut-être dans l'indifférence du public à cet égard, et dans un fort préjugé national contre tout ce qui nous vient de l'Angleterre. Le Gouverne-ment ne met pas de zèle à détruire cet infâme trafic, mais l'opinion publique (si elle était forte) obtiendrait facilement victoire sur un sujet qui ne choque au fond l'intérêt per-sonnel d'aucun des membres du Gouverne-ment. Cette indifférence du public tient à deux causes, d'abord à ce que malheureusement on est tellement préoccupé des intérêts momen-tanés du pays, qu'on n'a pas le temps de s'occuper des questions d'humanité générale, ensuite à ce qu'on a de la jalousie et de la méfiance de tout ce qui arrive d'Angleterre. Les événements de la Grèce contribuent mal-heureusement à fortifier les préjugés nationaux contre les Anglais, et par conséquent nuisent beaucoup à la nécessité de l'abolition de la traite des nègres. Un des dictons les plus

vulgaires des esprits peu éclairés, c'est de dire que les Anglais ont aboli la traite par intérêt personnel ; et il est facile de répondre à cette niaiserie-là ; mais on est plus embarrassé de répondre quand on vient vous dire : « Vous voyez bien que les Anglais agissent par intérêt et non par humanité, puisque dans une cause où la religion, l'humanité, les lumières de la civilisation sont au plus haut point intéressées, ils sacrifient toutes ces considérations à leurs intérêts commerciaux ; comment pouvons-nous croire à leur zèle pour les noirs, quand ils ne montrent aucune compassion pour des chrétiens massacrés par les Turcs ? » Il est certain que la conduite des agents du gouvernement anglais prête à ces reproches. Je sais qu'on peut dire que les mêmes hommes qui ont travaillé à l'abolition de la traite des nègres, s'intéressent encore aujourd'hui aux malheureux Grecs et s'affligent de la conduite du gouvernement à leur égard ; mais les préjugés n'écoutent pas les raisonnements et ne s'en tiennent qu'aux grands traits qui frappent les gens. Cependant mon mari est bien loin de renoncer à faire des efforts pour une si noble

cause. Il a prié M. Macaulay de lui faire donner connaissance de la pétition qui doit être faite, et d'obtenir que cette pétition fût rédigée en termes modérés. La mauvaise rédaction de la pétition a beaucoup nui à son succès l'année dernière; de plus, on n'avait prévenu personne, ce qui fait que la discussion n'a pas eu lieu comme elle aurait pu l'avoir. En attendant l'arrivée de cette pétition, mon mari sondera les personnes de son opinion, siégeant avec lui à la Chambre des pairs, et s'il trouverait qu'on fût disposé à le soutenir, il en prendrait occasion pour faire une motion pour demander une loi pénale contre ceux qui font la traite. Si, au contraire, il ne se trouve pas suffisamment soutenu pour faire une motion, il engagera toujours la discussion à propos de la pétition, et il demandera dans la discussion une loi pénale, au lieu d'en faire l'objet d'une motion particulière. Voilà tout ce qu'il croit pouvoir faire maintenant, mais il vous prie de lui faire parvenir les faits qui sont venus à votre connaissance sur la continuation de la traite depuis l'année dernière. Il s'en servira pour appuyer sa demande d'une loi pénale;

il croit aussi qu'il sera très bien fait de répandre dans le public tous les détails sur les cruautés exercées envers les noirs; peut-être parviendra-t-on ainsi à réveiller l'opinion sur ce sujet. Je suis trop heureuse, Monsieur, de cette occasion qui me permet de témoigner tout le respect et l'admiration que je ressens pour votre caractère.

XXIX

A Madame Anisson du Perron.

Cauterets, ce 6 août 1822.

Chère Sophie, je suis désolée du malentendu qui m'a empêché de te voir, et qui m'a fait paraître si mal élevée pour toi. Je t'ai écrit un petit billet pour te l'expliquer et, m'en allant, je ne sais si tu l'as reçu; en tout cas, pardonne-moi, chère amie, et crois que c'est un grand chagrin pour moi de ne t'avoir pas vue avant de partir. Mon voyage s'est très bien

passé, je ne suis pas malade du tout, mais obligée encore à rester quelques jours couchée, ce qui me gêne pour écrire. Je ne jouirai guère des Pyrénées, ne pouvant pas monter à cheval.

Nous avons eu quelques jours d'un temps superbe. Il y a ici madame de Saint-Aulaire¹, madame de Gramont, M. Villemain, le duc de Laval², et puis nombre de gens inconnus à moi. Le duc de Laval est fort diplomate sur l'Espagne ; cependant il dit qu'on y est très unanime et que la contre-révolution y est impossible ; mais qu'ils n'ont nulle idée raisonnable en politique, ce que je crois aisément. Nous avons eu ici, à ce qu'on prétend, un tremblement de terre, mais pas bien effrayant, puisque la moitié de Cauterets ne s'en est pas douté ; j'ai senti branler la maison comme lorsqu'une grosse voiture passe dans la rue, et j'aurais voulu après recourir après l'émotion que j'aurais dû avoir d'un tremblement de terre, mais c'était trop tard.

1. La comtesse de Saint-Aulaire, femme du comte de Saint-Aulaire, pair de France et ambassadeur.

2. Le duc de Laval-Montmorency, ambassadeur à Madrid, puis à Rome et à Londres sous la Restauration.

Il y avait ici aussi madame de Metternich, très bonne femme et bien malheureuse par la perte de deux filles; elle m'a touché le cœur, quoique certes ce nom ne me plaise guère. Il n'est bruit à Vienne que d'un paysan qui fait des miracles et qui a guéri merveilleusement au Nom de Jésus-Christ une princesse Schwarzenberg, le prince royal de Bavière, etc. Adrien ¹ est touché de ces guérisons aristocratiques parce que jusqu'aujourd'hui les miracles n'opéraient que sur des gens de rien. J'ai vu les lettres qui racontent ces miracles, cela est au moins fort singulier; -ensuite il y a tant de mensonges dans le monde qu'il faut fortement se défier. Je crains plus que je ne cherche les faits surnaturels, et je crois qu'à moins que le fait fût si patent qu'on ne pût discuter, il nuit plus qu'il ne sert à notre croyance religieuse. Adieu, chère amie, raconte-moi ce que tu fais, ce que tu penses, et ne doute jamais de mon affection la plus sincère. Parle-moi de Prosper; pardon encore mille fois de ce malentendu.

1. Le duc de Laval.

Sois assez bonne, chère, pour m'écrire ce que tu entendras dire des *Dix années d'exil*¹ et ton impression.

XXX

A Madame Anisson du Perron.

Cauterets 22 août 1822.

Chère amie, j'ai reçu enfin une petite lettre de toi, je t'ai écrit une fois d'ici, je m'y trouve mieux qu'à Bonne, car le pays est beaucoup plus beau, et je suis vraiment ravie de ce que je vois. J'ai été à Gavarnie, au pont d'Espagne, partout où il faut aller. Gavarnie est une vue bien originale, cela ressemble au Colysée; les montagnes forment un cirque, on les dirait de marbre; mais ce cirque a douze-cents pieds de haut, et de tous les côtés tombent des cascades. Voilà, pour le ter-

1. Ouvrage posthume de madame de Staël.

rible, mais ensuite la vallée d'Argelès est ravissante de fertilité et de douceur, on sort des neiges et des déserts pour rentrer dans un climat d'Italie, et dans une abondance de toutes choses merveilleuse. On jouit donc beaucoup du pays, mais, du reste, la vie est triste et ennuyeuse; après avoir tout vu, je ne serai pas fâchée de partir pour retrouver Coppet.

M. de Lascours a passé plusieurs jours avec nous; cela a été ma plus grande ressource sociale. Je serai à Coppet le 20 septembre. M. Molé aura probablement déjà passé; je regrette beaucoup de ne pas l'y voir. Dis-lui bien des choses de ma part, et aussi que j'aurais bien désiré lui faire les honneurs de Coppet. S'il y est après le 20, je crois bien que nous ne tarderons pas notre arrivée plus que cette date. Victor est, grâce à Dieu, beaucoup mieux. Je jouis de lui voir une excellente mine; je suis aussi plus heureuse d'être plus en intimité avec lui; nous travaillons toujours dans la même chambre, ce qui m'est fort doux. Parle-moi de toi, de ta santé, de ta disposition; je te remercie d'être jalouse et,



en revanche, je te prie de m'aimer toujours et de ne pas me faire d'infidélités. Voici une lettre pour Prosper. Adieu, chère amie, je t'embrasse bien fort.

XXXI

A Madame Anisson du Perron.

Coppet 16 septembre 1822.

Chère amie, je t'écris deux mots en arrivant à Coppet; je n'ai pas pu t'écrire de la route, car j'étais si fatiguée que tout ce que je pouvais faire, c'était d'écrire quelques mots à Victor. Je suis pourtant arrivée à bon port, mais bien éreintée. J'ai trouvé le pays plus beau que jamais, il me semble que je ne le connaissais pas, cela me donne une plus grande envie de t'y voir; il me semble que de nous promener sous ces beaux arbres en voyant le lac te ferait du bien; il y a ici pour moi bien des pensées mélancoliques qui seraient

en accord avec toi. Je n'ai point encore de nouvelle de Victor ¹, son absence me pèse bien, mais il me semble que la vie d'ici me plaira; pourtant il ne faut rien dire avant d'avoir essayé la solitude pour quelque temps. Les bonnes gens du village m'ont reçue avec une affection qui me va au cœur; j'aime nos paysans suisses, ils sont très attachés quoique l'on sente pourtant le pays de l'égalité. C'est une chose qui, je l'avoue, me plaît beaucoup, comme je t'avouerai les larmes qui me sont venues aux yeux en retrouvant sur les enseignes *liberté et patrie*, et sur les bornes des grandes routes *la loi défend*. Pardonne-moi mes enfantillages républicains; le fait est qu'aujourd'hui en France, nous n'avons aucun sentiment de monarchie ni de république, notre gouvernement ne va ni à l'âme ni au cœur de personne et les opposants non plus. Chère amie, tout cela t'ennuie sans doute. Je voudrais te voir entreprendre un voyage, ranimer ton imagination par des objets nouveaux, et puis, après cela, essayer d'une vie calme et

1. Le duc de Broglie faisait un voyage en Angleterre.

tranquille; tu reprendrais peut-être ainsi, par degrés, cette résignation douce qui, au fait, est le fond de toutes les vies quand on les connaît intimement, même des plus heureuses. Adieu, chère amie, je suis trop fatiguée pour te rien dire de plus, et déjà ce que je te dis ne vaut pas grand'chose si ce n'est que je t'aime bien tendrement, comme une des créatures les plus vraies et les plus pures que je connaisse. Adieu, mille tendres choses à ton mari.

XXXII

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 1^{er} juin 1823.

J'ai reçu une lettre de toi, chère Sophie, et j'ai vu la personne que tu me recommandes. Il s'acquitte de son devoir en regardant la Suisse, mais le plus petit *grain de mil* serait *bien mieux son affaire*. Il aimerait mieux madame de Crillon que le Mont-Blanc. Je lui ai bien

parlé de toi. Il m'a dit que tu étais toujours bien abattue ¹, mais pourtant que tu faisais des efforts pour t'occuper. Chère amie, sois sûre que tu seras récompensée de ton courage ; en réglant sa vie, on calme à la longue son cœur. As-tu essayé de lire des lettres de Fénelon ? Il y a une grande connaissance de la douleur, surtout des moyens de laisser tomber les pensées déchirantes sans lutter contre elles, mais en tournant son âme vers la source de toutes les consolations. Cependant le mysticisme est un peu trop assoupissant pour toi, je voudrais une façon d'entendre la religion pour toi qui mêlât l'activité à la résignation. Chère amie, je suis bien préoccupée de toi. J'en parle souvent à madame Necker, je suis sûre qu'elle te ferait du bien ; elle a des paroles si vraies et si éclairées, elle sait ranimer, redonner du courage, du désir d'avancer, de se perfectionner, ce ressort intérieur dont on a besoin avant tout, soit pour supporter la douleur, soit pour ne pas s'engourdir dans la prospérité. Viens donc nous voir, chère amie, c'est là mon refrain.

1. Madame Anisson avait perdu un de ses enfants.

XXXIII

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 13 août 1823.

Chère amie, ta dernière lettre est un peu plus calme de disposition, cela m'a fait bien plaisir. J'espère bien que tu sentiras à la longue l'influence bienfaisante d'une vie régulière et paisible; le retour des mêmes occupations, des mêmes heures employées de même, berce l'âme et assoupit les peines. Néanmoins, elles reviennent souvent bien fort après s'être un peu calmées, et il faut bien user de courage et de patience vis-à-vis de soi-même. Il y a une phrase de l'*Ecclesiastique* bien simple, mais à laquelle je trouve beaucoup de charme: « Avec la succession des temps, la tristesse s'en va, et la vie de l'affligé est dans son courage. » La sœur de mon mari vient d'avoir un chagrin tout pareil au tien et bien

affreux, je me trompe, c'est-à-dire sa fille, non pas elle, qui a perdu une petite fille de quatre ans, charmante ; elle n'a qu'un petit garçon de deux mois qu'elle nourrit qui lui reste. Mes belles-sœurs sont des personnes excellentes ; elles sont extrêmement religieuses et d'une foi si positive que cela simplifie toutes les questions. Elles ne mettent pas en doute que leur enfant ne soit beaucoup plus heureux que s'il eût vécu et trouvent une force inconcevable dans cette pensée. Cela fait un certain bien de voir des personnes si fermes dans leur conviction et y puisant tant de secours ; mais on ne peut pas se donner tout à coup une telle disposition. Nous sommes toujours tout à fait seuls, je m'en trouve fort bien, j'envisage avec chagrin le moment de quitter ceci, et de rentrer dans toutes les fatigues, les irritations de Paris. Nos projets sont incertains pour l'hiver ; je voudrais te rencontrer quelque part hors de Paris et passer quelque temps avec toi ; les lettres sont un bien mauvais moyen de communication ; il y a une quantité de choses que je voudrais savoir sur ta disposition et que tu ne m'écriras pas. Prosper m'écrit assez exacte-

ment ; je crains (mais bien entre nous), qu'il n'éprouve un peu d'ennui là-bas. Il y a eu dernièrement à deux ou trois lieues de nous une fête nationale très touchante : les troupes de la Suisse étaient réunies, et on a fait deux services religieux en même temps, dans la même plaine, au grand air, un catholique et l'autre protestant ; c'était, à ce qu'on dit, fort propre à frapper l'imagination. La Suisse est aujourd'hui le seul pays où il y ait un patriotisme qui puisse émouvoir, car il faudrait avoir l'âme bien tendre pour s'attendrir sur le gouvernement de M. de Peyronnet.

Adieu, chère amie, ma lettre est bien insignifiante, mais c'est un peu le produit de la vie que je mène. On pourrait bien y causer à fond, mais il ne s'y passe rien qui puisse s'écrire. Aussi suis-je bien ennuyée de ce moyen de communication, et j'aurais bien grande envie de te voir. En attendant, je t'aime, je pense à toi et je t'embrasse bien.

XXXIV

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 12 septembre 1823.

Tes lettres sont bien aimables, chère Sophie, je comprends bien tous tes sentiments; tu as raison de croire que je serais en sympathie avec toi. Persévère toujours, chère amie, dans tes vertueux efforts, et après avoir éprouvé des alternatives douloureuses, tu verras que le prix de la résignation est le calme. Il est certain que les regrets finissent par se fondre dans une mélancolie générale qui n'est pas tout à fait sans douceur. On sent bien toujours ce qu'on a perdu; on sent ce qu'il est impossible de réparer; mais, par degrés, cette pensée, sans changer d'intensité, a perdu ce qu'elle avait d'aigu et de pénétrant; il semble qu'elle vienne se mêler à toutes les réflexions sur l'insuffisance de la vie, sur les espérances

d'une autre, et qu'elle puisse remplir le cœur sans le déchirer. C'est tout au moins ce que j'ai éprouvé, ce que j'éprouve encore (car je me répète constamment), et je sens peut-être mieux que jamais qu'il y a des impressions que je n'éprouverai plus, des rapports incomparables que je n'aurai plus, et pourtant cette pensée n'est plus poignante; elle s'unit à toutes mes méditations religieuses, et ne m'empêche pas de reprendre à tout ce qui m'est resté. Nous avons toujours vécu très seuls. Pourtant, nous avons vu passer, comme tu le supposais, madame de la Briche et madame de Bazancourt à qui j'ai fait les honneurs du château et des montagnes. De plus, nous avons eu M. Pasquier; il a été fort aimable, et nous nous sommes trouvés d'accord sur la politique, pourvu que nous ne dépassions la date de 1822. Du reste, ce ministère-ci ¹ en a fait tant, qu'il donne le droit, même aux anciens ministres, de crier contre lui.

Je serais bien contente, chère amie, de passer quelque temps avec toi; je ne crois pas pouvoir

1. Le ministère Villèle, au pouvoir depuis 1822.

me séparer quinze jours de tout mon intérieur, mais j'irai souvent passer des journées avec toi.

Adieu, chère amie, il y a peu de choses que j'envisage avec plaisir en retournant à Paris, mais te revoir au moins en est un bien réel. Je t'embrasse de tout mon cœur. Je ne sais pourquoi je n'ai pas parlé de ta belle-sœur, je prends une bien grande part à ses souffrances et à la douleur de son frère. Rappelle-moi à eux, je t'en prie.

XXXV

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 1824.

Il y a bien longtemps que je dois t'écrire, chère amie, je n'ai pas de trop bonnes excuses à te donner, si ce n'est une qui, j'espère, te fera pitié, c'est que j'ai les yeux très affaiblis. Cela m'attriste beaucoup, mais je ne puis pas m'occuper plus de deux ou trois heures par jour et point du tout le soir. Cela fait que je

n'ai pas le temps de faire la moitié de ce que je veux ; néanmoins, malgré ce chagrin, je me trouve remarquablement bien ici ; la vie régulière et tranquille me fait un bien à l'âme prodigieux, et il y a beaucoup de moments où je me dis que je m'arrangerais de cette vie-là toute l'année. Chère amie, j'aurais bien du plaisir à te voir ici, je voudrais que tu y passasses quelque temps et que nous eussions le temps de nous promener, de causer, enfin de recevoir ensemble l'impression à la fois calmante et vivifiante de cette nature-ci. Après cela, je serais très disposée à faire un voyage avec toi, c'est bien mon intention, et, à moins d'une de ces raisons imprévues qui sont si fréquentes avec trois enfants, il me semble que ton désir me déciderait tout à fait, et je crois que cela te ferait du bien. Tu me demandes si j'ai quelque occupation qui m'intéresse, je n'ai encore rien de bien fixe ; peut-être me mettrai-je à traduire quelque ouvrage anglais. Il y a un grand manque de livres pour les enfants, en français à ce qu'il me semble. En général, je trouve tous les livres qu'on fait pour les enfants bien mauvais ; la morale en est pédante

et sans efficacité; on leur apprend beaucoup plus de mal qu'ils n'en ont jamais pensé pour avoir le plaisir de raisonner contre. Tu devrais chercher dans la foule de livres anglais qu'il y a pour les enfants, s'il y en a de bons, on pourrait peut-être en traduire, et pourquoi n'essayerais-tu pas d'en écrire toi-même pour ta petite fille? Tu aurais bien le temps d'en faire plusieurs avant qu'elle fût en état de les lire. As-tu lu l'ouvrage de Fénelon sur l'éducation des filles? Il y a aussi quelque chose à puiser dans les conversations d'Émilie de madame d'Épinay, malgré le faux du temps où elle vivait, il y a pourtant assez de naturel dans le dialogue et quelques vérités à recueillir. Une autre idée qui m'était venue pour toi serait celle de demander à Prosper si tu ne pourrais pas faire des recherches pour son histoire: c'est un travail assez amusant que celui de faire des recherches pour l'ouvrage d'un autre: cela donne un intérêt à ce qu'on lit; on prend des notes; on fait des extraits avec plus de plaisir; mais peut-être à la distance où vous êtes, cela ne se peut pas. Tu avais l'intention aussi de t'occuper d'écoles et des gens du

peuple ; il y a aussi bien des sujets d'intérêt dans ce genre ; si nous passions quelque temps ensemble, nous chercherions des livres, nous ferions des lectures, et nous tâcherions de passer notre temps le mieux possible. En attendant, si tu veux de la poésie, lis *le Ciel et la Terre* de lord Byron où il y a de belles choses. As-tu jamais essayé si tu pourrais faire des vers ? Une chose charmante serait de faire des petites poésies religieuses pour les enfants. Je voudrais bien que quelqu'un m'en fit, car pour des vers j'en suis incapable. Adieu, chère amie, écris-moi, je pense bien à toi, à tes peines, à tes plaisirs, je voudrais bien être près de toi.

XXXVI

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 7 août 1824.

Je voulais t'écrire, chère amie, pour te faire un compliment de condoléance ou de félicita-

tion au moment où je reçois ta lettre. Vous n'êtes pas fâchés de cet événement, je le conçois; il est temps de ne plus avoir aucun rapport avec ces gens-ci et de n'être plus gênés dans les sentiments qu'ils inspirent ¹. Je voudrais que cette secousse te fit un peu de bien; cela arrive quelquefois; un petit changement de vie, quelques difficultés raniment l'existence et l'énergie. Du reste, je ne suis pas bien placée pour prêcher, car je suis moi-même dans un grand découragement. Je trouve que je ne fais pas grand'chose de bon et que je ne mets pas grand intérêt à ce que je fais. Je manque de persévérance, ce qui est un grand mal, et je suis sujette à me dégoûter des occupations; je me dégoûte encore plus vite de la société à Paris, aussi je ne le regrette pas, mais j'aurais besoin qu'on me stimulât toujours, car je ne sais pas le faire, et je souffre de ne pas le faire. Je crois que je continuerai ma méthode parce qu'il faudrait tout changer pour prendre la tienne. Je me suis remise un peu aux langues

1. M. Anisson du Perron, chargé de l'imprimerie royale, venait d'être privé de sa fonction par suite d'un changement administratif dans la direction de cet établissement.

étrangères ; c'est un avantage qu'on néglige et qui est pourtant très utile dans l'éducation. Mais je ne parviens pas à apprendre l'anglais à mes enfants ; c'est là aussi où la persévérance me manque ; il n'y a rien de plus difficile que de se forcer à parler une langue étrangère. Tu ne me donnes point le détail de tes occupations ; je suppose que ta vie a été un peu décousue dans ce tracas ; mais quand tu seras un peu rétablie, raconte-moi ta journée. Dis-moi aussi si vous garderez Beauregard, quel changement il y aura dans votre manière d'être ou s'il n'y en aura aucun. Certainement, si vous êtes à Beauregard à notre retour, j'irai y passer quelque temps, et si l'automne n'est pas meilleur que cet été, nous serons obligés de quitter ceci de bonne heure. Comment crois-tu que se passera notre hiver ? j'en augure bien tristement ; en tout, je ne vois rien de très riant dans notre avenir général, et cela attriste, même un peu sur les destinées individuelles.

Adieu, chère amie, reçois encore toutes les expressions de ma sympathie, et transmets-les à ton mari de notre part à tous. Je t'embrasse de tout mon cœur.

XXXVII

A Madame Anisson du Perron.

Vendredi, 10 septembre 1824.

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, chère Sophie, parce que je ne savais pas où adresser ma lettre. Si tu es à Paris, nous allons bientôt nous rejoindre ; je pars dans cinq ou six jours, mon mari est parti il y en a huit. Nous aurons le temps de nous voir si tu es à Paris, car il sera fort solitaire. Nos projets sont fort dérangés par cette commission qui oblige mon mari à revenir. Je me consolerais si je te vois souvent à mon aise. Plus je regarde à l'entour de moi. plus je trouve qu'il n'y a que toi avec qui je puisse me lier tout à fait. Tout ce qui nous entoure en femmes a des inconvénients, soit sous le rapport de la conduite, soit sous le rapport de l'esprit. Ne trahis pas ma

futuité, mais je crois que nous n'irons bien que l'une avec l'autre. Tu as un esprit plein de finesse et de douceur qui était un peu enchaîné, mais qui se dégage chaque jour, tu as une âme pure et scrupuleuse, et surtout sincère, ce qui est indispensable pour se lier. Si tu prends un peu plus d'abandon dans l'intimité, et un peu plus de mouvement dans la société, tu seras une personne d'un agrément tout à fait remarquable. Je te céderai un peu de mon abandon, si tu veux, car j'en ai trop, et je suis bien décidée à m'en retrancher une bonne partie. J'ai fait des réflexions là-dessus cet hiver; j'ai trouvé que je me laissais trop entraîner à exprimer mes impressions, et que cela n'était pas sans des inconvénients assez sérieux.

Je suis venue passer quelques jours à Genève pendant l'absence de mon mari; je t'assure que c'est un spectacle très touchant que tous ces ménages parfaitement unis, cette pureté de mœurs auprès de laquelle les bonnes réputations de Paris paraîtraient souillées, et le bonheur qui résulte de tout cela. Il y a beaucoup de réserve dans la société, et cepen-

dant il semble qu'on se connaît intimement parce qu'on est sûr de trouver dans toutes les femmes une parfaite sympathie dans les sentiments domestiques. L'empire de cette atmosphère morale est si grand que tous les caractères s'y plient, vifs, légers, tendres ou froids, etc. Après tout cela, il faut dire que la société est ennuyeuse, que ces gens si heureux n'ont aucune gaieté et qu'on n'y éprouve aucune jouissance animée. Mais le bonheur est sérieux ; l'amusement de la société se compose des chagrins de tout le monde et du besoin de les secouer.

XXXVIII

A Madame Anisson du Perron.

14 septembre 1824.

Je suis bien aise, chère amie, que mes lettres te fassent quelque plaisir. J'ai envie de te louer et de te gronder à la fois; de te louer

de ce que je vois que tu t'occupes de livres pour tes enfants, de travailler pour eux ; de te gronder de ce que tu te laisses abattre, et de ce que tu ne luttas pas assez contre le découragement.

Je conçois, chère amie, combien il t'arrive de sentiments douloureux quand tu veux t'occuper d'éducation ; pourtant c'est ta vocation, ton devoir et ton travail sur toi-même ; ta croix à porter doit être de ne pas te laisser arrêter dans ta marche par ces pensées douloureuses. Je crois ton esprit très propre à l'éducation, il est fin, juste et calme ; je te crois en état de bien enseigner, de bien diriger ; il ne faut pas aller se chercher des occupations ternes quand on a sous la main de quoi remplir son temps. Notre éducation à toutes n'est pas la moitié assez forte pour en donner une bonne ; ainsi si l'on voulait se fortifier soi-même dans les études qu'on doit enseigner, le temps serait plus que pris.

Je pressens ce qui t'arrête ; c'est d'une part un regret cruel de refaire ce que tu faisais dans un but ; de l'autre, l'incertitude de perdre ce qui te reste. Mais, chère amie, ce

sont deux sentiments qu'il faut dominer par la religion et le courage. Quant à la crainte de perdre, il faut bien se répéter qu'elle existe dans toutes les âmes, et qu'elle arrêterait tout si on s'y livrait. Un malheur n'est pas une raison pour en avoir un autre; au contraire, et seulement ton imagination est frappée à présent, mais elle aurait tout aussi bien pu l'être avant. Il faut tirer de ce sentiment seulement l'habitude de tout remettre à Dieu, de regarder ce qu'on a comme des dons prêtés qu'il est loisible au bienfaiteur de nous retirer et modérer l'attachement aux choses de ce monde en le remplaçant par l'attachement à sa vocation et à son devoir. Mais cette incertitude est la condition humaine; or, quand une chose est la condition humaine, il faut savoir y soumettre son âme, sinon on arriverait à la folie. Je vois que tu as des idées très justes sur l'enseignement; moi j'apprends bêtement la géographie à Pauline d'après l'abbé Gautier, et je ne saurais pas inventer une autre méthode. Tu me ferais grand plaisir de m'expliquer en détail ce que tu fais pour Étienne; j'en profiterai, écris-le-moi, je t'en prie.

Continue dans cette voie, divise ton travail en deux, d'abord ce que tu veux faire pour les enfants, soit des méthodes, de petits livres, et puis ce que tu veux apprendre toi-même pour leur enseigner dans la suite. Cela variera, et tu verras que tu y prendras et que tu te remonteras.

Adieu, chère amie, je fais bien des vœux pour ton bonheur et je pense bien à toi.

XXXIX

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 29 octobre 1824¹.

Non, chère amie, je ne suis pas si facilement découragée; si la liberté était une fantaisie de quelques hommes, de notre temps, je pourrais croire que les peuples ne s'en soucient pas, et qu'il faut y renoncer, mais comme elle est ce

1. Écrite après l'intervention française en Espagne qui avait été fort désapprouvée par l'opposition, mais dont le succès était complet.

qu'il y a de plus noble sur la terre, ce qu'ont aimé toutes les âmes généreuses et tous les esprits éclairés dans tous les temps, ses revers d'aujourd'hui ne changent rien à ma croyance. S'ensuit-il de ce que la masse des hommes n'aime ni la morale, ni la justice, ni la vraie religion qu'il faille cesser de travailler à les rendre moraux, justes, religieux? Non sans doute. Il en est de même pour la liberté qui est le moyen qui conduit à toutes ces choses. D'ailleurs, il y a eu des gens en Espagne qui ont aimé la liberté et qui se sont défendus courageusement, bien qu'en petit nombre, et c'est à ceux-là que je m'intéresse. Et, s'il faut placer du mépris, j'ai tant à en placer sur la personne du roi Ferdinand que j'aime mieux l'employer là que sur toute une nation dont la position est toujours compliquée.

Voilà, chère amie, ce que je réponds à tous les petits persiflages bien faciles et bien puérils dont nous serons sans doute accablés. J'ai déjà reçu une lettre de madame de Nansouty dans ce genre, quoique très aimable pour moi. Elle me conseille de ne plus parler politique; elle a raison si elle entend ne pas chercher de

disputes, aussi ne le ferai-pas; mais je ne suis pas plus embarrassée de mon opinion aujourd'hui que dans tout autre temps. Cette gaieté qui s'emploie à déjouer tous les sentiments vrais, j'en fais très peu de cas, même sous le rapport de l'esprit; la véritable gaieté part de l'imagination; au lieu de voir le côté négatif, elle aperçoit un rapport de plus dans les choses; c'est la vraie originalité; c'est celle de Prosper qui sait se jouer sans affaiblir aucun sentiment. Notre hiver sera peu agréable, cependant les situations nettes ne me déplaisent pas. Je ne m'entends pas du tout aux intrigues politiques; ainsi, les moments d'espérance où l'on veut se mêler de tout ne me conviennent pas; je ne sais pas du tout donner des conseils de conduite ni me remuer pour telle ou telle chose, mais ce que je sais, c'est ne pas me décourager par l'adversité, parce que j'y suis accoutumée depuis mon enfance, et m'indigner de ce qui est mal: ainsi je suis bien placée aujourd'hui.

Je serai probablement à Paris vers le 15, je ne t'écrirai donc plus d'ici, chère amie. Je quitte ce lieu avec un grand regret, et, sans le

froid, j'aurais fort souhaité y passer l'hiver. Je suis bien aise que tu prennes de l'intérêt à nous faire des recherches sur l'éducation, cela nous sera fort utile pour ce que fait madame Necker. Nous en causerons beaucoup. Je serais attristée de te voir mettre Étienne trop tôt dans l'instruction publique; d'abord, je crois qu'elle ne vaut rien trop jeune; ensuite je serais fâchée que ce sujet d'intérêt te fût ôté avant qu'Henriette fût assez grande pour t'occuper; tu seras fortement reprise par la grâce de l'enfance à l'âge de deux ans; tu l'as nécessairement un peu oubliée, la grâce de cet âge, et ce sera une grande douceur pour toi.

Adieu, chère amie, je me réjouis fort de te revoir, et je t'embrasse de tout mon cœur.

XL

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, ce 3 novembre 1824.

Tu ne m'écris point, chère Sophie, cela me tourmente; j'aurais voulu t'écrire davantage, mais nous avons eu beaucoup de visites, ce qui rend la vie très décousue, et depuis que je ne puis plus écrire le soir, mon temps se passe avec une effrayante rapidité, je ne sais plus où le prendre. M. et madame Decazes ont passé par ici en revenant du Danemark, après cela, lord Harrouby, d'autres Anglais marquants : tous ces gens-là il faut leur tenir compagnie tout le jour et cela abîme la vie. Les visites à la campagne sont très fatigantes, et il en résulte que toutes les occupations sont dérangées, on est un jour dans le monde, un autre dans la solitude, et on ne se trouve bien ni dans l'un ni dans l'autre. Cela nuit

aussi beaucoup pour les enfants. Mon petit Albert devient bien gentil; cet âge de deux ans a une grâce ravissante qui ne se retrouve plus après; tous les mouvements, toutes les paroles ont un charme indéfinissable. Ta petite fille te donnera cette jouissance. Je veux te demander une chose, c'est de me rassembler toutes les observations que tu feras sur tes enfants, de m'écrire leurs petits progrès et tout ce que tu remarques. Je te dirai pourquoi. Madame Necker s'occupe d'écrire sur l'éducation (mais ceci très entre nous), je ne sais pas si elle imprimera jamais; mais elle voudrait réunir beaucoup de détails sur les petits enfants. Tu as l'esprit très juste, tu observes très bien, et je suis sûre que tu nous en fournirais beaucoup, cela pourrait aussi t'amuser et t'être utile; fais un journal de leurs petites actions, de leurs petits progrès, écris seulement tous les jours quelques lignes, et tu verras que ce sera très intéressant. Sais-tu quelque chose de madame de Castellane; est-elle fâchée contre moi? je ne lui ai pas écrit, mais je ne sais pas recommencer.

Comment te trouves-tu de ton état de *desti-*

tuée? Parle-moi, je t'en prie, avec détail de vos intérêts; vendrez-vous Beauregard? Quel sera ton plan de vie pour l'hiver? J'espère que tu sortiras un peu plus. Chère amie, je me réjouis bien de te revoir. Si tu sais des nouvelles politiques aussi, dis-le-moi. Mais d'abord de tes nouvelles à toi, c'est ce que je demande surtout. Je t'embrasse de tout mon cœur. Adieu.

XLI

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, le 13 novembre 1824.

Je ne conçois pas, chère Sophie, pourquoi je n'ai pas de lettres de toi, cela me tourmente et m'inquiète, il y a longtemps que tu me dois une réponse, et tu es, en général, assez exacte. Je t'aurais écrit plus tôt, mais j'ai eu mes enfants malades, et j'ai été très inquiète d'eux, chère amie. J'ai bien pensé à toi et à tes

peines pendant ce temps-là. Il me semblait que je ne méritais pas plus d'être épargnée que toi, qui es si pure, si vraie, si noble, mais Dieu en a décidé autrement. Ses voies sont mystérieuses, mais sans doute leur but est toujours bienfaisant.

Je te reverrai bientôt, dans trois semaines ou un mois au plus tard; seras-tu encore à la campagne? il me semble que le temps sera bien froid, comment es-tu de santé? en vérité, tu me fais de la peine en ne m'écrivant pas; j'espère pourtant que tu n'es pas fâchée contre moi, comment le serais-tu, j'ai pour toi une affection si réelle, si sincère. J'ai eu enfin des nouvelles de madame de Castellane; elle est triste de l'état de son beau-père; en tout elle est triste. T'a-t-on parlé d'elle cet été? Je m'inquiète aussi de la manière dont tu passes le tien; dis-moi ce que tu lis, ce que tu fais; il y a des moments peut-être où l'on aime mieux ne pas parler de ses sentiments intimes; alors, écris-moi seulement tes actions, ta vie, cela me fera toujours plaisir. M. de Rémusat a passé ici quinze jours; il a été comme toujours fort spirituel; on le disait plus

amoureux que jamais, je ne me suis aperçue d'aucun changement en lui; il préfère toujours les idées aux personnes et l'intimité ne va pas croissant avec lui. Nous avons eu aussi Alexandre de Laborde, bien drôle et bien aimable. Il va en Grèce, à ce qu'il dit, et infailliblement il prendra les Turcs pour les Grecs vu la confusion de son esprit; il est enfant, il prend à tout, il n'écoute rien; il y a contraste entre l'huluberlu de son esprit et les graves sujets dont il s'occupe, mais ce qui arrange tout cela, c'est un amour-propre si doux, si facile à vivre, qu'on peut tout lui dire, et qu'on ne peut lui en vouloir de rien. Auguste est arrivé d'Angleterre, il a été très content de ce qu'il a vu dans son voyage, et toi ne fais-tu plus de plan de voyage pour l'été prochain? Je voudrais que nous le passassions ensemble. Parle-moi de ta belle-sœur, madame Anselme? Enfin, écris-moi, chère amie, car j'ai besoin de tes lettres et de ton souvenir plus que tu ne peux le croire. Adieu, mille choses à ton mari.

XLII

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, le 18 juillet 1826.

Ma chère Sophie, il me semble que j'aurais dû t'écrire plus tôt mais si tu savais combien j'ai été fatiguée depuis mon arrivée; par-dessus le marché, nous avons eu un incendie, ce qui ne m'a point reposée; puis j'attends le duc d'Orléans avec femme, sœur et enfants, tout cela ne repose pas beaucoup et peut me servir d'excuse auprès de toi. J'ai dans ce moment-ci une visite qui ne me fatigue pas et me plaît beaucoup, c'est madame...

Elle est revenue charmante d'Italie, chantant à merveille, racontant avec mouvement, simplicité et gaieté tout ce qu'elle a vu; enfin je retrouve tout mon goût pour elle, et je le crois très bien fondé. Certainement ce n'est point une personne aussi sérieuse que je vou-

drais, et d'où vient qu'elle ne me choque point, moi que tu trouves souvent, et avec raison, pédante, fanatique et sévère dans mes jugements? Je crois que cela vient de ce qu'elle est, au fond, très naturelle, elle n'a point ce contentement de soi-même, cet *établi* des gens frivoles du monde qui est ce qui m'impatiente. La frivolité, qui a ses règles, ses maximes, sa gravité est quelque chose de ridicule et de révoltant pour les âmes sérieuses, mais une personne qui, tout simplement, veut s'amuser et jouir, qui demande à la vie ce qu'elle n'y trouvera jamais, c'est-à-dire la satisfaction de son imagination et de son cœur, et qui s'étourdit sur tout ce qui lui manque, c'est une personne, qui, sans doute, n'est pas dans la vraie voie du bonheur; mais c'est notre misère à tous; c'est ce que nous avons tous dans le cœur, et si nous y résistons n'est-ce pas bien plus dû aux secours reçus de Dieu par l'éducation, par les lumières, par sa grâce qu'à nos propres efforts?

Cette lettre a été commencée il y a longtemps, chère amie; j'ai reçu la tienne depuis, j'ai su que tu avais bien voulu être inquiète,

mais j'ai su aussi que tu devais être rassurée, et il m'a été impossible de t'écrire pendant ce boulevard. Le duc d'Orléans et les siens ont passé ici deux jours, on ne peut pas se montrer meilleurs, plus simples et plus aimables qu'eux, et si ce n'était la joie de rentrer dans la vie régulière, je les regretterais ¹. Victor est à présent à Paris, je ne sais s'il aura le temps de te voir; il est bien pressé. Adieu, chère amie, je t'embrasse de toute mon âme.

XLIII

A Madame Anisson du Perron.

Septembre 1826.

Chère Sophie, je reçois une bonne lettre de toi; j'ai bien pensé à toi dans mon malheur; j'ai craint que tu n'en fusses frappée par le

1. Le duc d'Orléans, plus tard le roi Philippe, fit cette année une visite à Coppet avec la duchesse, Madame Adélaïde, sa sœur, le duc de Chartres et les princesses Louise et Marie.

rapport de nos situations. Chère amie, soigne-toi bien, c'est un grand devoir ; j'espère, n'avoir point fait d'imprudences¹, du moins en le sachant, et pourtant à présent il me semble que je n'ai jamais senti comme je le devais l'importance du dépôt cher et sacré qui m'était confié. Ce pauvre enfant m'a été tout de suite ôté, mais il vit dans mon cœur, et grâce à Dieu, je sais qu'il vit bien heureux dans le sein de son Sauveur. Chère amie, ce que tu as souffert est bien au delà de mon épreuve, et j'espère que tu seras protégée à présent. J'ai ressenti une grande joie de ce que tu me dis que mon chagrin t'a fait sortir de ton découragement ; en effet, chère amie, il faut bien sentir les biens dont Dieu nous environne, il faut en être bien reconnaissants ; ils doivent servir à nous faire comprendre la bonté infinie de ce Dieu, et cette conviction de sa bonté devient notre grand soutien dans l'épreuve. C'est cette certitude de la bonté infinie de Dieu, et celle de notre indignité qui empêche tout murmure et toute irritation.

1. La duchesse de Broglie avait mis au monde un enfant mort en naissant.

Dieu envoie à ceux qui le demandent une certitude si grande de son amour et de sa bonté que la souffrance ne peut l'ébranler ; on sent qu'il n'afflige qu'à regret, et par la nécessité de notre condition terrestre, mais que c'est de lui directement que viennent tous les soulagements, toutes les consolations, tous les secours. Je me sens intimement unie avec l'enfant que j'ai perdu. Je le pleure devant Dieu avec la conviction que mes larmes sont non seulement permises, mais approuvées ; mais il y a au milieu de mes regrets, de mon déchirement, une grande douceur à sentir cet être qui m'est si cher sous la protection immédiate de Dieu. Chère amie, ce que j'éprouve est bien peu de chose auprès de ce que tu as éprouvé ; un enfant qu'on a connu, soigné, élevé, c'est une douleur mille fois plus grande, mais pourtant il me semble que les mêmes sentiments doivent te faire du bien aussi. Tu vas avoir une grande joie, chère amie, sens-la bien, jouis bien des premiers cris de ton enfant qui sera bien portant, je l'espère, hélas ! je n'ai senti que cette fois le prix de ce bonheur-là dans son entier, et il a été enlevé tout de suite.

Faut-il que nous soyons si ingrats que nous ne sentions les biens qu'en les perdant!

XLIV

A Madame Guizot, née de Meulan ¹.

1^{er} octobre 1826.

Chère amie, chers amis, je vous remercie de vos bonnes et excellentes lettres qui m'ont été bien douces. Oui, je sais que vous avez éprouvé ce que j'éprouve d'une manière bien plus cruelle, et j'avais bien compté sur votre sympathie. Remerciez M. Guizot de son excellente lettre, si sage et si sensible, et qui va si bien à mon cœur. Je suis très disposée à profiter de ces bons avis, et j'espère que le regret douloureux que je ressens ne me fera que mieux sentir les biens dont la bonté de Dieu m'environne. Le premier de tous ces biens, c'est

1. Première femme de M. Guizot.

d'avoir mis dans mon cœur, au milieu d'un bien affreux déchirement et des souffrances physiques qui l'ont précédé, un profond sentiment de cette bonté ineffable qui ne nous afflige qu'à regret, et mesure la peine à notre force. Vous me demandez les sentiments qui m'ont fait du bien, chère amie, ils viennent tous de Dieu, car je n'en trouve pas même dans les consolations religieuses données par les gens les plus pieux. On en dit trop ou trop peu sur des choses aussi intimes, et on craint de rencontrer de l'exaltation ou de la froideur. J'ai besoin de réunir deux idées que je ne puis concilier que dans l'intime de mon cœur, et dans la présence de Dieu ; l'une, que c'est un grand malheur que je puis et dois pleurer de tout mon cœur cet être qui m'était déjà si cher, le pleurer non seulement pour moi, mais pour lui, que je dois regretter tous les biens de la vie dont il aurait joui, et en même temps, j'ai un égal besoin de croire et une égale conviction qu'il est mille fois plus heureux là où Dieu l'a appelé.

Je n'éprouve pas cette peine à me le représenter dans l'état dont vous m'avez parlé. Rien

ne m'est difficile à croire dans l'idée d'un développement de l'âme instantané et rapide, qui la mette en état de s'unir à son Dieu, et d'être employée par lui dans un meilleur monde. Je vois très bien mon pauvre enfant, dont cependant j'ignore même les traits, je le vois élevé dans le ciel et dans les bras de son Dieu.

« Il ne viendra pas à moi, mais j'irai à lui. » Vous souvenez-vous qu'à Broglie ces paroles vous ont fait du bien? Il y a aussi un autre passage qui m'a bien soutenue, et que j'ai entendu constamment, surtout pendant les jours d'angoisse qui ont précédé la triste crise. « Si une femme n'avait pas compassion de l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles, j'aurais encore pitié de toi. » Ainsi, cette déchirante pitié que je ressentais pour ce pauvre être dont j'ignorais ce qu'il allait advenir, Dieu la ressentait, et pour lui, et pour moi; ainsi nous étions tous les deux à la merci et entre les bras d'un être mille fois meilleur, mille fois plus tendre, plus miséricordieux que la meilleure des créatures à moi connue. Ah! contre quelle souffrance, contre quel danger une telle pensée ne donnerait-elle pas de la force? Et

lorsqu'au moment de l'épreuve, Dieu met lui-même dans notre âme de telles consolations, quand il se fait sentir si près de nous, est-ce trop acheter un tel sentiment que de souffrir pour l'obtenir? Et puis pourtant, c'est une cruelle douleur, c'est un affreux déchirement, et quand il y a des gens religieux qui disent que c'est un bonheur pour un enfant d'éviter les peines de la vie, et d'être enlevé tout de suite, cela me choque et m'irrite; je sens là quelque chose de faux, quelque chose que mon Dieu ne me dit pas, tout en me disant que mon enfant est près de lui et bien heureux.

Chère amie, qu'il y a de sentiments que nous ne pouvons concilier par le raisonnement et dont cependant la vérité nous apparaît avec une force irrésistible! Cette terre n'est pas la terre des conciliations; il nous y est donné d'apercevoir des vérités éparses sans le chaînon qui les lie; gardons-nous d'en ébranler une pour essayer de suppléer à cette lacune. N'est-ce pas ce que, dans des genres différents, la philosophie et la théologie ne font que trop souvent? J'aurais eu bien de la joie à causer

avec vous, chère amie, comme vous voyez par cette longue lettre qui est pour vous bien toute seule, car elle est trop intime pour tout autre que vous. Remerciez la bonne Élisabeth de son amitié ¹.

Adieu, chère amie, voyez comme je compte sur votre bonté; aimez-moi, aimez pour moi ce cher enfant que je n'ai plus, et pensons que nous les retrouverons, vous et moi, une fois là où il n'y aura plus ni larmes ni deuil. Soignez-vous bien, je vous en conjure, et ne m'écrivez pas si cela vous fatigue, mais croyez que je vous aime bien tendrement.

Je reçois une autre lettre d'Élisabeth. Dites-lui que je suis bien contente qu'elle aille au spectacle, et qu'elle ait eu le courage de suivre son sentiment sans crainte d'avoir l'air inconséquent. Il serait bien malheureux si, à vingt ans, on ne pouvait pas changer d'avis sans avoir l'air inconséquent. Ce serait faire de l'entêtement une vertu. Je suis convaincue qu'on se rapproche de Dieu en écartant un scrupule erroné.

1. Mademoiselle Élisabeth Dillon, nièce de madame de Meulan, que M. Guizot épousa plus tard en secondes noces.

XLV

A M. Guizot.

Coppet, 8 novembre 1826.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, *my dear Sir*, mais j'espère que madame Guizot et Éliisa vous auront dit combien j'étais touchée de vos bonnes lettres, combien elles m'ont été utiles et salutaires. C'est une grande bonté de Dieu que d'avoir des amis tels que vous tous. Ce pauvre M. de Rémusat ¹! Auguste a été le voir à Grenoble; il l'a trouvé bien abattu, mais sans aigreur, et plus poursuivi du malheur général qui s'attache à lui que de regrets très personnels (ceci bien entre nous). Cette pauvre jeune femme n'était pas, je crois, bien en sympathie avec son intelligence; peut-être cette différence les aurait-elle fait

1. M. de Rémusat avait perdu sa femme, mademoiselle Perier. Il s'est remarié depuis à mademoiselle de Lasteyrie.

souffrir un jour. Il se relèvera de ce malheur, mais il a quelque chose de poignant, et qui frappe l'imagination d'une manière bien cruelle. J'ai dans ce moment-ci, sous les yeux, un malheur bien affreux. Cette pauvre madame Galand est à Genève avec son dernier enfant à la mort ; pendant ce temps-là, son mari est malade à Berne, et elle n'ose pas lui annoncer la maladie de son enfant. Il est impossible de voir une créature plus désolée, et en même temps plus soutenue. Cette sympathie de Dieu pour nos souffrances qui se révèle dans notre cœur au milieu de la plus amère douleur, est quelque chose de bien mystérieux, et semble nous attester que ces maux ne sont pas l'action directe de sa volonté, mais qu'il les permet seulement par des nécessités à nous inconnues.

Victor est en train de travailler ; il ne fait pas grand'chose en quantité, mais ce qu'il fait est bien remarquable, et il y gagne de vivre dans une sphère si haute et si pure, qu'aucune des puérités de la vie ne l'atteint. C'est notre grande difficulté, à nous autres femmes, de vivre dans les idées générales ; est-il possible

de l'apprendre sans pourtant se distraire des premiers intérêts de notre cœur? Madame Guizot est une réponse, mais peut-elle servir d'exemple, et n'est-elle pas une exception?

Nous ne savons ici aucune nouvelle. M. Eynard, notre voisin, persévère dans son admirable zèle pour les Grecs. Il propose qu'on établisse dans chaque famille une tirelire où l'on mettra toutes les semaines d'un à trois sous, qui seront le maximum. Nous avons établi cela chez nous, et dans la ville de Nyon, un quart des personnes ont souscrit; si cela se passait de même partout, les sommes seraient énormes, mais il y a dans ce pays-ci un zèle tout particulier.

Adieu, *my dear Sir*, vous serez bien bon de continuer à nous écrire, sans être découragé de ma paresse dont je veux me corriger; c'est un ferme propos que je fais pour tous mes défauts, sans trop avancer, mais sans perdre l'espérance qui est un devoir. Adieu encore, c'est une bien bonne chose pour le bonheur et l'amélioration, que d'avoir des amis tels que vous.

XLVI

A Madame Guizot, née de Meulan.

Coppet, le 15 décembre 1826.

Chère amie, vous êtes mieux, grâce à Dieu, mais je sais que vous avez été bien souffrante, et vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Devrais-je vous donner celle de me lire, mais j'ai besoin de vous dire combien nous sommes occupés de vous. Auguste est tombé malade aussi, il va mieux, grâce à Dieu, mais cela retarde son mariage, et nous ennue beaucoup. Victor ne veut pas retarder son retour. M. Guizot aura peut-être la bonté de lui écrire si on portera la loi de la presse aux pairs d'abord, et à quelle époque il juge son retour nécessaire. Chère amie, reposez-vous bien, je vous en conjure, c'est le travail qui vous a fait mal. Vous avez bien raison de vous laisser aller à croire que la Providence ne nous rend pas

nécessaire ce qu'elle nous a rendu impossible. Sans doute, nous ne pouvons pas compter sur la même protection pour les choses temporelles que pour notre avancement spirituel. Cependant la même confiance embrasse tout vaguement, et un sentiment irrésistible nous dit que, lorsqu'après avoir fait tous nos efforts, nous remettons notre avenir à un Dieu tout bon, il le soignera. Soit qu'il nous donne des forces, soit qu'il nous aide autrement, intérieurement ou extérieurement, tout tournera à notre bien. « Remets ta voie à l'Éternel, et il travaillera pour toi... Celui qui te garde ne sommeillera point... » Admirable sentiment que cette confiance qui toucherait le dernier des êtres, et qui est notre bien le plus intime avec le plus parfait de tous.

Je sais toute votre bonté pour madame... J'espère que ce malheur tournera aussi à son bien ; elle a l'âme si douce que l'irritation n'y tient pas. Et c'est l'irritation qui envenime tout. Souffrir avec soumission ; souffrir avec le sentiment qu'il est juste de souffrir est déjà un baume.

Adieu, chère, chère amie, reposez-vous, je

vous en conjure, c'est un grand devoir; ne m'écrivez plus, mais aimez-moi, car je vous aime bien tendrement.

XLVII

A Madame Guizot, née de Meulan.

Broglie, juin 1827.

Chère amie, je n'ai pas voulu vous émouvoir en retournant vous dire adieu¹. Combien j'aurais voulu avoir le temps et le moyen de vous dire ce matin ce qui remplissait mon cœur. Je me sentais si convaincue que le secours contre cette faiblesse qui a atteint votre force si grande était dans le recours à un Dieu sauveur, à un Dieu qui s'est manifesté en chair, qui a pris nos langueurs, nos maladies; homme de douleur qui sait ce que c'est que

1. M. et Madame Guizot étaient partis pour les eaux de Plombières.

souffrir et d'avoir compassion. Chère amie, pardonnez-moi si je vous déplaïs ; mon cœur est trop plein, accordez-moi, au nom de cette amitié que vous avez pour moi, de faire une prière spéciale pour demander à Dieu de vous faire connaître s'il est vrai qu'il se soit uni à notre nature ; accordez-moi de dire tous les jours, et surtout quand vous souffrez : « O Dieu, s'il est vrai que tu sois venu sur la terre pour guérir toutes nos misères, s'il est vrai qu'il y ait un secours promis à ceux qui souffrent, et qui me soit encore inconnu, manifeste-le-moi. » Chère amie, accordez-moi de prononcer ces paroles ou leur sens, c'est cette prière que je ne cesserai de faire pour vous. Prononcez-la dans ces heures sans consolation dont vous m'avez parlé, et que j'espère que la miséricorde de notre Dieu détournera de vous. Il ne s'agit d'aucun effort, mais de s'abandonner et de crier grâce au nom de cette victime immolée pour nous qui crie : « Grâce, grâce pour les péchés du monde. »

Quand nous ne pouvons prier nous-mêmes, l'Esprit intercède pour nous dans nos faiblesses par des soupirs ineffables. Sans parole,

sans effort, un seul cri à ce Sauveur appelle son secours, et ce secours rend douces toutes les souffrances.

Pardon, mille fois pardon, chère, chère amie; à Broglie, j'espère que nous en causerons; vous serez alors, avec la grâce de Dieu, bien plus forte. Je ne cesserai de penser, de prier pour vous et de vous aimer de toute mon âme. Je ne saurais vous dire tout ce que j'éprouve, toute l'ardeur de mes prières pour vous; mais vous le savez, j'espère que vous le savez.

XLVIII

A Madame Guizot, née de Meulan.

Broglie, juillet 1827.

Vous voilà arrivée au but, chère, chère amie; ce voyage qui vous tourmentait tant s'est bien passé, grâce à Dieu; quel heureux présage pour l'avenir!

Combien à présent il me tarde d'avoir des nouvelles de votre séjour et des eaux ! J'ai su par madame de Sainte-Aulaire, chère amie, avec quelle bonté vous aviez parlé de moi ; ce qu'elle m'a dit m'a rendue bien heureuse. Oh ! chère amie, je ne doute pas que Dieu n'unisse toujours plus votre âme à la sienne si vous le lui demandez ; votre âme est si faite pour cette union. Mais, chère amie, j'ai encore une prière à vous faire, que je ne puis résister à vous faire, c'est quand vous serez en état de lire, de lire tous les jours quelque chose de l'Évangile. Vous admirez et vous aimez ce livre, et je suis convaincue qu'on devient nécessairement chrétien en le lisant tous les jours, pourvu qu'on prie Dieu en même temps de se révéler à nous. Chère amie, vous ne refuserez pas cela à ma tendre amitié ; si je vous demandais, comme un grand bonheur pour moi, de lire tous les jours d'un livre quelconque, vous me l'accorderiez. Vous me l'accorderez bien pour celui-là que vous aimez et admirez. Cela ne peut jamais que vous conduire à la vérité, soit que je me trompe ou non. Chère amie, quel bonheur de causer de tout cela, ici, ensemble ;

mon cœur se serre en voyant vos chambres, et en même temps se remplit d'espoir. Ne m'écrivez pas, mais qu'on m'écrive autour de vous bien en détail. Dieu soit avec vous tous, vous protège tous comme je l'en prie chaque jour de ma vie.

XLIX

A M. Guizot.

Brogie, 2 juillet 1827.

Dieu soit béni, cher ami, des bonnes nouvelles que vous me donnez de Plombières. Victor est à Paris, et j'ai peur qu'il ne les reçoive pas sitôt; vous savez s'il est occupé de vous. Il est à Paris pour notre ennuyeux procès. Votre voyage a été bien heureux, bien plus heureux que nous ne pouvions l'espérer, et cela semble pourtant annoncer une force bien plus grande qu'on ne croyait.

Victor m'écrit que l'on croit à Paris à une

nomination de pairs, pas encore tout de suite, et qu'on croit moins à la dissolution. M. de Villèle se vante d'avoir été forcé par le Roi à la censure, mais on ne s'y laisse pas prendre. Ce qui est sûr, c'est que M. Frayssinous ¹ a refusé de destituer M. Rio et M. Caix qui n'ont pas voulu être censeurs, disant qu'il aurait fait tout comme eux. Vous savez que M. Cuvier a donné sa démission, mais qu'il en meurt de peur. M. de Brou et M. Olivier ont aussi refusé ; mais la censure se fait dans les bureaux de la police par M. Lourdoueix. M. de Sainte-Aulaire écrit à sa femme qui est ici, qu'il est très effrayé des mesures qu'on prépare. Victor l'est moins, mais vous savez que ce n'est pas dans son caractère. Victor vous écrira dès son retour. Voici une lettre pour votre femme.

Adieu, chers, chers amis, vous savez si je vous aime tous, si je pense à vous, si je prie Dieu de toute mon âme de vous protéger et d'être constamment près de vous.

Adressez à présent vos lettres à Broglie (Eure).

1. M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques sous le ministère Villèle.

L

A Madame Guizot, née de Meulan.

Broglie, 17 juillet 1827.

Chère amie, j'ai encore besoin de vous écrire, ne sachant si vous ne serez pas fatiguée de mes lettres. On m'écrit que vous souffrez vivement de ces douleurs que vous redoutez. Chère amie, mon cœur en est navré. Chère amie, trouvez-vous de la force contre ces douleurs ? Croyez-vous à cette parole : « Venez à moi et je vous soulagerai » ? Allez-vous à ce Dieu, à ce Dieu sauveur, plein de compassion, de cette compassion dont vous sentez à présent si bien le besoin ? Je ne puis me lasser de vous répéter cela ; je ne puis supporter la pensée que vous ne cherchiez pas tous les secours que vous pourriez trouver. Victorine¹

1. Madame de Sainte-Aulaire.

m'a dit que vous aviez senti que votre âme était moins unie à Dieu, et que cette union vous avait été rendue par la prière. Chère amie, cette prière, j'espère que vous la continuez toujours; je prie aussi pour vous de toute mon âme. Il me semble que j'obtiendrai de Dieu d'être en sympathie complète avec vous, de vous faire sentir cet amour, cette compassion paternelle qui adoucirait toutes nos souffrances.

« Si une mère oublie l'enfant qu'elle allaite, moi, je ne l'oublierai pas.

» Comme un père a compassion de son enfant, ainsi l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent.

Ne reconnaissez-vous pas la voix de Dieu dans ces accents si tendres?

N'est-ce pas là le Dieu qu'il faut à ceux qui gémissent et qui souffrent?

» Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

» Ne craignez pas, c'est moi.

» Tous les cheveux de votre tête sont comptés. Toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Que d'expressions consolantes appropriées aux douleurs ! Chère amie, ne vous en ferez-vous pas lire quelques passages de cet Évangile, pour l'amour de moi comme de ma part ? Moi qui suis loin de vous et qui voudrais tant être près pour vous soigner, pour vous prouver mon amitié, et qui ne peux que souffrir pour vous !

LI

*A Madame la marquise de Catellan*¹.

Broglie, 13 octobre 1827.

Vous êtes mille fois trop bonne, chère amie, d'avoir si bien compris mon cœur, et de n'avoir point mal pris ce que mon amitié me dictait. Sans doute, je me suis trompée, j'ai eu trop de présomption, et je suis enchantée de le reconnaître. Dieu soit loué de ce que vous vous sentez soumise à sa sainte volonté,

1. La marquise de Catellan, femme du marquis de Catellan, ancien magistrat et pair de France.

de ce que vous reconnaissez qu'elle est bonne, même sans pouvoir toujours la comprendre. C'est déjà une grande grâce qu'il vous a faite, et cela donne une grande confiance qu'il vous fera toutes les autres. Je me suis sans doute aussi trompée sur l'autre point ; il me semblait que vous aviez une disposition à juger avec sévérité ceux qui n'étaient pas vos amis, et que vous éprouviez un peu de cette disposition sévère pour les indifférents, qui est souvent le partage de ceux qui ont des affections vives et exclusives. Il est difficile souvent de réunir une grande vivacité dans les liens intimes avec cette disposition affectueuse pour tout être humain que l'évangile nous commande et seul peut nous faire éprouver. Mais j'ai toujours su, chère amie, qu'il n'y avait pas d'amie plus tendre, de cœur plus chaud que vous ; sur ce point au moins, je ne me suis jamais trompée. Vous me permettez de continuer ce sujet, et cela me fait bien plaisir. Mais quand je cherche ce que je dois dire ou ce que je peux dire qui puisse vous faire quelque bien, je me sens bien incapable. Il y a quelque chose d'incommunicable sur ces points-là. Je

me sens seulement poussée à vous demander comme une grâce de lire tous les jours de votre vie, l'Évangile; peut-être le faites-vous déjà, et je serais bien contente aussi dans ce cas d'avoir prêché une convertie. En lisant cet Évangile, vous verrez qu'il déclare partout que l'Esprit de Dieu seul peut nous le faire comprendre, et nous donne la foi, alors vous sentirez la nécessité de ne jamais ouvrir ce livre sans prier Dieu de vous éclairer. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres moyens pour devenir entièrement chrétiens que de lire l'Évangile et de prier, et je ne crois pas que jamais ces deux moyens employés avec zèle, persévérance et patience aient manqué leur effet.

Vous avez sans doute entendu parler de cette pauvre mademoiselle Cuvier et des secours admirables que Dieu lui a donnés ¹. C'est un spectacle qui pénètre bien profondément.

Adieu, chère amie, rappelez-moi au souvenir d'Amable ². J'espère que vous n'aurez point

1. La fille du célèbre savant, qui venait de mourir dans la fleur de l'âge.

2. Madame la comtesse de Gramont d'Aster, fille de madame de Catellan.

d'inquiétude sur toutes ces santés si précieuses. Ce que vous me dites de la vôtre m'attriste beaucoup. Vous soignez-vous bien? Je n'en suis pas sûre.

Adieu encore, je vous embrasse de toute mon âme. Vous voyez que j'abuse de la permission que vous m'avez donnée de vous parler toujours de ce qui m'intéresse.

LII

A M. Guizot.

Brogie, lundi 22 octobre 1827.

Nous étions inquiets de ne point avoir de vos nouvelles, cher ami, et j'allais vous écrire quand j'ai reçu votre lettre. J'aurais pu vous dire combien vous nous manquez, combien notre intérieur languit sans vous. Nous savons peu les uns les autres donner du mouvement à ce qui est en nous, et votre esprit toujours animé et sérieux nous est bien indis-

pensable. Je suis convaincue que Victor vous doit de travailler cette année-ci avec une grande facilité, et que de discuter ses pensées avec vous l'aide beaucoup. Qu'il est douloureux quand vous nous faites tant de plaisir de se dire qu'on vous fait si peu de bien ¹ ! Mais vous avez et vous trouvez en vous-même tout ce qui peut adoucir ce mal cruel. Il n'y a rien à vous dire que vous ne vous soyez dit ! Il n'y a plus qu'à implorer la Providence de porter elle-même sa main bienfaisante sur votre plaie. Ce secours, on peut, on doit toujours le demander pour le plus fort, quelque faible qu'on soit soi-même.

Après votre départ, nous avons eu la visite de notre régiment. Les pauvres officiers étaient bien communs, et le lieutenant-colonel se croyant chez un de nos cousins, se faisait bien ultra, quoique au fond il fût de la nouvelle espèce. Mais la revue, par un temps superbe, avec la musique, était jolie, et ces pauvres gens ont été ravis de notre bonne réception, à laquelle ils ne paraissent pas accou-

1. Madame Guizot était morte à son retour de Plombières.

tumés. Depuis, nous sommes rentrés dans notre solitude. Le succès de François ¹ nous a tous remplis de joie. M. Doudan vous prie de l'en bien féliciter, il dit qu'il s'y attendait. J'ai eu le cœur bien serré par la pensée de la joie de sa mère. Je repense souvent à ce qu'elle me disait ici de son bonheur, mais aussi de l'impossibilité pour elle de supporter les chances de perdre les objets de ses affections. Et s'il se mêle en moi un regret amer de ce qu'elle ne jouit plus (ou du moins de ce que nous ne la voyons pas jouir, des biens de ce monde) il est une grande douceur à penser qu'elle est si bien à l'abri. Victor n'est pas encore convaincu de la dissolution. Voulez-vous avoir la bonté d'apporter avec vous un morceau de métaphysique de M. de Rémusat sur la terre, que M. Doudan désire lire, et de prendre chez notre portière, la traduction des tragiques grecs de M. Artaud et un sermon de M. Gaussen à mon adresse. Adieu, cher ami, écrivez-nous bien vite; ce sera une grande joie pour nous, et j'ai besoin de me dire que vous

1. Fils aîné de M. Guizot mort à vingt et un ans, en 1837.

y trouverez quelque douceur. Dites mille choses pour moi à tous les vôtres ; j'écrirai à Éliisa plus tard.

LIII

A Madame Anisson du Perron.

Coppet, 5 décembre 1827.

Chère Sophie, Victor a tant à faire que je t'écrirai moi-même un mot, quoique j'en aie peu la force. Ne me fais pas parler de ma douleur, chère amie ¹, tu la comprends, tu sais ce que c'est qu'une union fraternelle, et la nôtre était bien rare. Conçois-tu l'espèce de fatigue d'exprimer ce qu'on éprouve de déchirant ? Mais je me sens pressée d'exprimer que la grâce de Dieu me soutient, que je reçois la

1. M. Auguste de Staël venait de mourir après quelques mois de mariage et avant la naissance de son enfant. Madame de Broglie, partie pour le voir sur la nouvelle de sa maladie, était arrivée trop tard.

vérité des promesses de l'Évangile que Dieu se révèle aux cœurs qui souffrent et qui le cherchent. Je voudrais que mes souffrances puissent servir à amener ceux que j'aime vers cet Évangile qui nous sauve. Les douleurs de cette maison sont affreuses. Chère amie, pardonne-moi de n'en pouvoir parler. Ma sœur ¹ est déchirante, et douce et soumise comme un ange. Sa mère est une martyre, mais tous nous sommes enfants de Dieu, tous nous savons qu'il nous aime, tous nous voyons Auguste dans son sein. Mademoiselle Randall vient d'être malade de fatigue et de peine; cela a été un surcroît, mais je suis sans inquiétude aujourd'hui. L'enfant est bien, Dieu l'a protégé. Adieu, chère amie, si je pouvais te faire comprendre la douceur que je trouve dans ma foi au milieu de ma peine. Je t'embrasse et je t'aime de toute mon âme.

1. Sa belle-sœur, madame Auguste de Staël.

LIV

A M. Guizot.

Coppet, 19 décembre 1827.

Cher ami, j'ai toujours voulu vous écrire sans le faire. Victor vous a écrit, cela vaut mieux. Vous allez le revoir, cela vous fera plaisir; je suis bien aise qu'il se distraie, ce séjour a été si triste. Il y a pris de l'oppression; j'espère qu'il en sera débarrassé pour la session, car c'est incommode. Il vaut mieux ne pas parler à Victor de son oppression, s'il ne le fait pas lui-même, car, n'y pas penser, est ce qui sert le mieux. J'attends ici que mademoiselle Randall, qui va bien, soit en état de partir : ce sera dans huit ou dix jours. Vous avez, je sais, une amie bien malade, cela doit vous être particulièrement douloureux. C'est une excellente personne, et qui a été avec vous dans toutes vos douleurs; les liens d'affection

commune sont bien puissants. J'en avais tant de ce genre avec Auguste. Il y a des choses qui ne sont plus sur la terre que dans mon cœur aujourd'hui ; il y a mille détails inconnus à tous, et cela me cause une sensation de solitude, quoique je me sente encore bien entourée, quoique j'apprécie plus vivement que jamais tout ce que j'ai. Mais la douleur d'Adèle¹ fait disparaître la mienne à mes propres yeux. C'est une vivacité et une continuité bien rarement ou presque jamais réunies ; son esprit est aussi concentré dans sa peine que son cœur. C'est affreux, cela fait bien sentir qu'il faut appeler les idées à son secours, car la pauvre créature humaine succombe sous les sentiments. Cependant elle est loin de succomber ; une piété profonde, un sentiment de devoir très énergique sont de grands appuis. Comment souffrent ceux qui ne croient pas ! Ce sont des choses qu'on ne comprend pas, ou plutôt ne naît-il pas toujours une foi chez ceux qui souffrent réellement ! Cela est probable. Son mari a laissé un Évangile tout crayonné ; et

1. Adèle Vernet, veuve de M. Auguste de Staël.

cela a été le soutien unique d'Adèle; elle n'a pas perdu ce sentiment de la bonté de Dieu que sa mère a si fort, et que souvent une violente douleur ébranle. Je l'ai plus que jamais, ce sentiment, par la grâce de Dieu; j'ai aussi le besoin de bien comprendre et mettre à profit tout ce qu'un tel événement m'enseigne. Cher ami, je ne vous parle pas d'autre chose, et cependant il y en a de bien importantes; j'y penserai plus tard; mais il me semble que je ne suis pas encore appelée à le faire, et je ne songe qu'au regret qu'Auguste n'ait pas eu cette occasion de manifester tout ce qu'il était. Et pourtant, je sais qu'il a aujourd'hui une gloire pure et éternelle. Votre article m'a bien touchée. Mille choses à tous les vôtres; vous-même, vous savez combien je vous aime. Remerciez de ma part M. Duchatel, qui m'a écrit.

LV

A M. Guizot.

Broglie, ce 4 août 1838.

Je vous remercie, cher ami, ainsi qu'Élisa de vos bonnes lettres, et surtout de votre promesse de nous arriver bientôt. Il me semble qu'il est inutile d'écrire de longues lettres; je n'ai rien de nouveau à écrire; j'aurais de ces choses à dire qui sont faites pour de longues causeries, mais non pas pour s'écrire de loin. Au lieu de tout cela, on me fait grand plaisir en m'écrivant des nouvelles, en me tenant au fait de ce qui se passe. Victor travaille à force à un article sur la peine de mort qu'il vous destine, et qui, à ce qu'il me semble, sera bien distingué. Nous avons ici madame de Castellane qui s'accommode assez bien de notre vie, quoiqu'elle soit régulière comme de coutume, et que, de plus, nous soyons tous un peu

abattus. Mais elle s'arrange de tout cela très doucement. Elle voudrait bien être encore ici quand vous viendrez; moi, je voudrais que cela fût le plus tôt possible. Je le désire pour moi-même, et puis, je le désire aussi vivement pour Victor; vous savez comme vous lui êtes nécessaire, et que son esprit n'a pas sa satisfaction sans le vôtre. Notre existence tranquille me plaît toujours beaucoup. Broglie est plus joli que jamais. J'ai beaucoup pensé à vous pendant ces jours si tristes pour vous tous; je puis dire aussi pour moi, car elle était une amie bien précieuse, et fait partie de ce passé dans lequel je vis beaucoup.

L'expédition de Grèce me parait admirable; je voudrais bien avoir vingt ans, être un homme et y aller; c'est une superbe destinée! Adieu, cher ami, je vous quitte pour écrire un mot à votre mère. Je vous attends tous avec une bien vive impatience; il me semble que nous sommes incomplets à Broglie sans vous; j'espère un long séjour, et je me repose doucement sur cette pensée. Mademoiselle Randall est toujours arrêtée dans ses mouvements; mais elle en prend son parti avec une

admirable patience. Adieu, très cher ami, vous venez.

LVI

A M. Guizot.

Brogie, 8 août 1828.

Il y a déjà quelque temps, cher ami, que je croyais ce que vous m'annoncez ¹; je voulais vous en parler si je l'avais osé, et vous dire une chose qui vous aurait été douce, mais qui vous le sera de même aujourd'hui. Dans une conversation que j'eus avec votre femme, la seule où elle me parla tout à fait de sa fin, elle me dit positivement qu'elle souhaitait que vous vous mariassiez; elle me répéta plusieurs fois qu'elle chargeait vos amis de vous le dire; qu'à votre âge vous ne pouviez renoncer au bonheur, et qu'elle avait le besoin que vous en

1. Le mariage de M. Guizot avec mademoiselle Élisabeth Dillon.

eussiez encore. Ce fut une commission positive qu'elle me donna, et si vous m'en eussiez donné l'occasion, je m'en serais acquittée plus tôt. Elle ajouta que son rêve le plus cher avait toujours été d'être longtemps malade, et de connaître à fond la personne qui prendrait sa place, de la suivre d'avance, et de prévoir qu'elle la remplacerait. Elle n'a point nommé Éliisa, mais il est bien clair qu'elle y pensait. Vous savez sûrement tout cela, mais vous en aurez une assurance de plus. Certainement, dans le lieu où elle est aujourd'hui, il n'y a plus aucune jalousie, rien d'exclusif, et ceux qui y habitent sont comme les anges de Dieu; mais il est doux de penser que, même sur cette terre, elle était arrivée là par la hauteur de son âme. Sans doute, nous communiquons avec ceux qui ne sont plus, ils en savent long sur notre pauvre cœur; mais cette pensée ne nous effraie point, car, en leur supposant la connaissance entière comme Dieu, nous leur supposons aussi son infinie pitié. Aucune union ne me présente plus l'idée d'accord et de bonheur; je ne voyais aucune destinée complète pour Éliisa hors celle-là, et elle seule pouvait

vous rendre le bonheur. Oui, cher ami, Dieu vous traite avec grande bonté; pourquoi s'inquiéter pour savoir si cela est juste? il vaut bien mieux croire que c'est une grâce comme tout ce qu'il fait pour nous. Vous savez que je ne me pique pas de mériter, et je ne demande pas mieux que de vous voir vous trouver un bonheur au-dessus de votre droit. Mais je sais bien que c'est aussi votre pensée. Je me réjouis de voir Élisabeth si heureuse. Le bonheur pur est un si beau spectacle. Venez nous le donner bien vite. Hélas! il existe si rarement; la vie, et nous-mêmes surtout ne nous en laissent pas jouir longtemps. J'écris à votre mère, et puis aussi à cette chère Élisabeth, je ne puis vous dire combien je jouis pour elle; je n'avais pas besoin de cela pour l'aimer, mais, certainement, cela resserrera encore nos liens, si elle le veut bien, comme je le crois. Adieu, bien cher ami, adieu. *God bless you.*

LVII

A M. Guizot.

Cauterets, ce 20 juillet 1829.

Cher ami, Victor me charge de vous dire qu'il allait vous envoyer un article ce matin, quand il a trouvé que la fin n'était pas assez claire, et qu'il s'est remis à le refaire un peu, ce qui lui prendra deux ou trois jours. (Il partira sans faute après-demain 22, et sera à Paris vers le 26.)

Notre voyage s'est bien passé, mais notre séjour est assez triste parce que Alphonse a pris une douleur de rhumatisme sur les dents et sur la joue qu'on appelle une névralgie, ce qui n'est point dangereux, mais le fait beaucoup souffrir et le prive de toute jouissance. La vie décousue ennuie Victor; nous nous sommes dispensés de toutes visites, et ne prenons aucune part aux plaisirs du lieu. M. Jules de La Rochefoucauld fait sauter à force les

paysans pour son argent, et me paraît s'en-nuyer lui-même de l'amusement qu'il donne. Nous avons vu deux fois M. le duc de Fitz-James, c'est tout. Victor refera son article de Broussais, mais je vous dirai que l'air des montagnes lui a redonné de l'oppression (ce que je vous prie de ne pas du tout répéter, parce qu'il nous revient des condoléances qui donnent l'air plus grave à ce mal qu'il ne l'est), mais ce que je vous dis à vous pour que vous ne le poussiez pas, parce que l'absence de sommeil, unie au travail, lui ferait vraiment du mal, et vous savez que pour la *Revue*¹ il fera toujours tout ce qu'on lui demandera. Dites mille tendresses à Éliisa pour moi, et combien le cœur me bat pour ce moment pénible qui l'attend, et quels vœux je forme pour son bonheur. Embrassez aussi votre mère, je lui écrirai bientôt, mais les lettres à Adèle, à madame de Sainte-Aulaire et à madame X... me prennent tout mon temps. Il est charitable de nous écrire à Caunterets.

Mille tendresses.

1. La *Revue française*, recueil publié par M. Guizot et ses amis.

LVIII

A Madame la marquise de Catellan.

Paris, 16 septembre 1830.

Chère amie, que vous dirai-je ? Je n'ai pas de plaisir à voir ¹ Victor là, vous le concevrez ; la cause est admirable, mais les difficultés sont grandes ; et puis, pour moi personnellement, je regrette la retraite et la vie tranquille. Ce charmant langage de convention est vrai pour moi. Je suis convaincu que tous les éléments sont parfaits et qu'il n'y a que la peur à craindre, mais elle est très vive. On demande au Gouvernement d'être très fort, et c'est la première fois qu'on voit de l'opposition pour forcer un Gouvernement à commander. La majorité de la Chambre est toute dévouée au ministère ; hier, M. Guizot y a eu un bien grand succès.

1. Le duc de Broglie faisait partie du premier ministère nommé par le roi Louis-Philippe après son avènement.

Mon mari avait aussi très bien réussi à la Chambre des pairs deux jours avant. Les sociétés populaires sont un grand sujet d'effroi ; je crois qu'il y a plus de souvenir que de réalité dans ces craintes, cependant, il est vrai qu'il y a quelque chose de choquant dans le peu de respect pour les lois. La grande et triste affaire, c'est le procès¹. Dieu ne permettra pas qu'une si belle cause soit souillée ; c'est pour moi la plus grande préoccupation. Vous le comprendrez.

Ma sœur avait bien envie de vous voir ; on l'a trouvée bien touchante et bien aimable ; elle me manque bien. Madame de Sainte-Aulaire est encore à Etioles, quoiqu'elle soit venue souvent.

Adieu, chère amie, merci de votre bon souvenir ; j'y compte toujours. Vous sympathisez à tous mes sentiments ; nos regrets sont communs, et sont la base indestructible d'un attachement très profond.

Mille choses à M. de Guizard².

1. Le procès des ministres de Charles X.

2. Neveu de madame de Catellan, préfet et député sous la monarchie de 1830.

LIX

A M. le baron de Barante.

Paris, 20 janvier 1832.

Cher Prosper, vous désirez que je vous écrive, je le fais le plus tôt possible. Notre malheur est bien grand¹, bien complet. Quelques personnes m'ont cru de la force, du courage, ont vu en moi quelque chose de singulier, tout cela n'est pas. Rien ne répond moins à la force que ce que j'éprouve. Je m'abandonne entre les bras où j'ai déposé mon pauvre enfant. Comment croire que la piété pourrait ôter la douleur, les regrets ? C'est en Dieu qu'est la source de l'amour, et pour ôter la douleur il faudrait ôter l'amour. Quand notre Sauveur a dit à la mère : « Ne pleure point ! » il lui a rendu son

1. La duchesse de Broglie venait de perdre sa fille aînée âgée de quatorze ans.

fil et lui-même a pleuré ; mais s'il n'ôte pas la douleur, il peut ôter l'amertume et donner la paix.

La paix va très bien avec la souffrance quand elle est pleine d'espoir. Je sais que, s'il eût été possible, Dieu m'eût laissé mon enfant, car je sais qu'il m'aime du même amour (et mille fois plus grand) dont j'aime mon enfant. Je sais que je suis l'objet de son infinie compassion, et cette conviction, qui est une pure grâce, peut m'apprendre à m'unir à sa sainte volonté. Cette volonté qui est non seulement sainte, mais pitoyable à l'infini, a compté toutes nos larmes, et quand elle nous en fait tant verser c'est qu'il y a un but, un but bien grand, bien salutaire dans le mal qu'elle permet ; le mal n'est que pour nous, car la parfaite félicité de mon ange m'est assurée.

Dieu m'a encore inondée de témoignages dont peut-être j'aurais même pu me passer, sachant sa foi et son innocence, mais il a, dans sa miséricorde, pourvu à toutes les inquiétudes de mon imagination. Si son père l'avait prise par la main sans me dire où il la menait, je

ne lui en aurais pas tant demandé, et qu'est-ce que l'amour de son pauvre excellent père pour elle à côté de celui de son Père céleste? Qu'est-ce que le mien? Qu'est-ce celui d'aucune mère auprès de cet amour infini, et qui n'a pas une seconde d'interruption? Elle est dans les bras de cet amour; je puis dire que mes yeux de chair l'y ont vue, car l'expression de sa figure avait un caractère que l'imagination humaine ne peut pas se créer à elle-même, le caractère d'une paix qui n'a point de nom sur la terre, d'une paix qui n'a ni commencement ni fin, la paix de Dieu. Néanmoins, cher ami, n'allez pas croire que la conséquence logique de cette conviction soit d'ôter les regrets. Oh! non, c'est la pauvre sagesse humaine qui raisonne ainsi et la grâce de Dieu est plus simple et plus vraie. Je la pleure à chaque instant, je pleure tous ses petits plaisirs sachant son bonheur: j'aurais voulu qu'elle eût pu aussi goûter de la vie, dont elle eut tant joui! je l'aurais voulu, je l'ai bien demandé, et si c'eût été possible je l'aurais obtenu, mais je pleure avec paix et espérance, je ne cherche à rien concilier, j'alterne entre un regret déchirant

de ne plus la voir, et un sentiment de repos de ce qu'elle est bien. Je ne fais aucun effort, je reçois ce que Dieu m'envoie, douleur, espérance; j'accepte aussi ce poids de la raison naturelle qui nous donne des moments d'insensibilité sèche, où tout semble disparaître. Mes impressions ne sont rien, quoi qu'il arrive. Celui qui a pris soin de l'enfant accomplira son œuvre dans le cœur dévasté de la mère.

Victor est bien soumis, bien fermement convaincu, sa tristesse est profonde, mais son esprit est libre. La vie s'arrange très bien avec le malheur; je ne conçois pas qu'on change tout comme si c'était un hôte inaccoutumé. Je l'ai toujours regardé comme pouvant venir et maintenant je ne crois pas qu'il me quitte.

Adieu, cher ami, vous voilà au fait de nous, je n'en ai pas tant à dire ordinairement, le silence est un grand calmant, mais parler à ceux qu'on aime, leur dire qu'on les aime d'autant plus que tout devient plus réel dans le malheur est aussi nécessaire.

Embrassez vos enfants et votre bonne Césarine pour moi.

LX

A M. le baron de Barante.

Paris, 8 mars 1832.

Cher Prosper, il y a bien longtemps que je devais vous écrire, mais après vous avoir tant parlé de moi, il m'a été un peu difficile de recommencer. Je ne sais pas et je n'aime pas beaucoup raconter mes impressions douloureuses auxquelles personne ne peut rien. Notre Seigneur, après avoir dit :

— Mon âme est triste jusqu'à la mort, ajoute :

— Mais que dirais-je ? Ta volonté soit faite !

Cela me paraît le résumé de ce qui se passe dans une âme soumise et affligée. Que dire après qu'on a parlé de la bonté de Dieu et de son éternelle espérance ? La vie qui reprend, les choses qui se remettent à leur place, les cœurs qui se referment ; tout cela fait le vide

plus grand, mais tout cela ne trouble pas la paix du fond de l'âme. L'absence du bonheur ne nuit pas à la paix, c'est bien plutôt l'ardente espérance de la jeunesse qui la trouble. Avec mon enfant chéri je vois aussi s'éloigner cette jeunesse si trompeuse, si exigeante de soi-même et des autres.

Toute une carrière triste et calme s'ouvre pour toujours devant moi. Pour toujours ! Ce mot a un singulier sens. Les plus grandes douleurs à vingt ans ne sont pas cela. Il y a même dans la violence des impressions quelque chose qui garantit contre leur durée ; mais quand la tristesse s'allie avec l'ordre, le calme, une certaine liberté d'esprit, on sent que c'est un hôte qui ne vous quittera plus. Alors reparaissent à la fois avec les rêves de l'enfance et de la jeunesse, toutes les espérances, tous les mécomptes, tout cela se groupe autour d'une grande douleur, et le tout ensemble apparaît comme ces paysages mélancoliques d'où les derniers rayons du soleil se retirent. Mais ce soleil qui abandonne cette terre en éclaire une autre plus belle, dans laquelle notre âme peut vivre à moitié. La sécheresse du temps où nous

vivons rend cette vie de l'âme plus difficile : il y a si peu d'amour du beau, d'admiration, d'élans élevés, que l'on ne sait comment lier ce monde aride à un autre meilleur. Pour cela, la retraite vaudrait mieux.

Voilà bien des récits de soi pour une personne qui n'en voulait pas faire. Il faut pourtant en sortir et penser un peu aux autres. Nous sommes tous occupés de l'expédition d'Italie; on la blâme comme on blâme tout. Je ne crois pas qu'on pût faire autrement, car l'élément critique est le seul actif dans les âmes maintenant. Victor croit cependant qu'elle aura un bon résultat. Il a bien relevé la Chambre des pairs, je puis le dire sans amour-propre. C'est à lui qu'elle doit son attitude, attitude qui ne plait pas toujours complètement à tous les gouvernants, car les meilleurs n'aiment jamais beaucoup l'indépendance et la fermeté. Nous n'en sommes pas moins bien bons amis avec ceux qui, en réalité, veulent et font le bien du pays.

Victor est fort triste, mais bien occupé, il soupire après la campagne et moi aussi.

LXI

A Mademoiselle Pomaret.

Paris, 13 mars 1832.

Revenez-nous donc bientôt, chère mademoiselle, j'ai bien besoin de vous revoir : il me semble que vous avez l'expérience de tant de choses que j'éprouve que vous me ferez du bien. Un malheur au bout de deux mois est tout autre chose que le premier jour : c'est le malheur bien plus vrai, bien plus entier. On le comprend tout entier. J'ai bien plus souffert, sans être abandonnée, mais enfin j'ai compris ce que c'était. J'aimerai encore Etioles, il me semble que j'aimerai toujours aussi la nature, mais je ne sais ce que j'éprouverai en la retrouvant dans toute sa pompe, en entendant cet appel au bonheur qu'elle fait de toutes parts, quand le bonheur n'est plus possible. Cet âge où nous sommes est celui où

l'irréparable se fait sentir : il n'y en a pas pour la grande jeunesse, il n'y en a plus pour la vieillesse ; mais à trente-cinq ans on est dans la réalité. Ah ! la réalité ! comme elle nous cerne de toutes parts, non seulement dans le coup qui nous frappe, mais de partout. On ne sait pas qu'il y a autant d'illusions du malheur que du bonheur. On en attend beaucoup pour soi, beaucoup pour les autres, pour toutes choses. Une grande secousse doit amener tant de choses, puis quand elle n'amène rien qu'elle-même, qu'à côté du vide, chaque chose a repris sa place, quand on a mesuré ce que peut produire la plus grande émotion, quand on a toisé la pitié de chacun et qu'on sait juste où elle s'arrêtera, il y a un manque d'espoir de tout sur la terre, un désenchantement ironique qui nous dépraverait, si la pensée de l'infinie compassion de l'inépuisable amour de Dieu ne venait tout ranimer ; son image grandit dans ce dépouillement général : tout bon, seul pitoyable, seul ami fidèle ; quand on se connaît bien soi-même et les autres, on puise en lui seul l'amour qui n'est qu'en lui pour le répandre

sur les autres. Quel long bavardage, et pourtant je déteste écrire. Je finis bien vite. Vous voyez comme vous m'entraînez, je voudrais bien vous faire du bien; vous êtes bien plus à plaindre que moi, et cependant je ne vous parle que de moi. Je vous embrasse tendrement, si vous le permettez.

LXII

A Madame Anisson du Perron.

Broglié, 6 juin 1832.

Tu es bonne, chère amie, d'avoir pensé à m'écrire et à me plaindre de cette triste arrivée. Elle a été, en effet, très cruelle; Pauline est présente partout ici, elle mettait la paix et la vie tout autour d'elle. Elle exerçait déjà une bonne influence, elle avait une petite école, elle aurait embelli tout autour d'elle. Dieu en a décidé autrement, et je sais que sa volonté est bonne. Il m'a entouré de consolation; elle-

MÈRE AVAIT écrit de petits traités, rassemblé
 les passages sur les afflictions que j'ai trouvés
 dans sa chambre en y arrivant comme si elle
 ne les eût adressés. Un cahier de passages de
 l'Écriture sainte copiés portait pour inscrip-
 tion : *A ma tante. Bienheureux ceux qui pleurent,*
car ils seront consolés : et c'est à nous tous réu-
 nis dans sa chambre déserte qu'il semblait à
 présent destiné. J'ai beaucoup souffert les pre-
 miers jours, je commence à présent à éprouver
 plus de calme. Son âme me semble planer
 tout autour, et quand je puis me dégager
 des souvenirs trop terrestres, je souffre
 moins.

Il n'y a point de choléra ici. Victor est à
 Évreux où il n'y en a pas non plus, grâce à
 Dieu. Louise est assez bien, quoique toujours
 fort jaune. J'aurais bien besoin de quelqu'un
 pour elle pour les arts. Elle dessine et fait
 beaucoup de musique, mais toujours seule, ce
 qui l'empêche d'avancer. J'ai écrit à Prosper
 à l'occasion de madame de Bazancourt, mais
 quelle année, mon Dieu ! Ces pauvres Molé¹

1. M. Molé avait perdu sa seconde fille, madame de
 Champlâtreux, une des premières victimes du choléra de 1832.

font bien pitié. Comment souffrir ce que je souffre sans avoir les mêmes secours ? Que faire quand on demande le bonheur à cette vie au lieu de n'y chercher que la tâche que Dieu nous donne ?

La population de ces pays est bien peu avancée ; elle est surtout demandante à un point de vue désespérant. Il n'y a aucune élévation ni indépendance. Combien de pauvres êtres languissent dans l'aveuglement moral !

Adieu, chère amie, tu as été si bonne pour moi cet hiver que je ne l'oublierai jamais, et que cela a encore redoublé ma tendre amitié. Si tu peux m'écrire quelques lignes sur mademoiselle Mac-Carthy, tu me feras plaisir.

LXIII

A M. le baron de Barante.

Broglié, 11 septembre 1832.

Le choléra ne sévit plus ici ; Dieu nous a tous préservés. Nous avons tout lieu de comprendre

que lui seul décide et qu'il n'appelle que ceux qu'il juge bon d'appeler à lui. Notre pauvre bourg a été fort désolé. Nous avons vécu six semaines au milieu d'une répétition de douleurs. Néanmoins on est frappé de la facilité avec laquelle on meurt partout; on trouve assez de conviction, d'abandon à la volonté de Dieu et peu de regret de la vie dans cette classe.

J'ai cru nécessaire de nous sortir un peu de tout cela par un petit voyage. Nous avons visité la Normandie et Le Havre: tout cela est très beau, la mer s'accorde bien avec la douleur, elle parle beaucoup plus d'une autre vie que de la terre, et je m'y sentais rapprochée de tout ce que je pleure. Présentement nous voilà de retour.

LXIV

A Madame Anisson du Perron.

Broglie, le 12 septembre 1832.

Ma chère Sophie, j'ai fait une course au Havre qui m'a empêchée de t'écrire plus tôt. Ce petit voyage nous a un peu distraits et ranimés. Nous sommes de retour ici où il n'y a plus de choléra, grâce à Dieu. Sa protection a été bien visible sur nous. Si nous savions combien nous devons chaque jour de grâces à sa bonté, je crois que la vie nous deviendrait bien plus douce. Le sentiment de cette protection constante adoucit toutes les souffrances, mais il faut le prier de nous le donner, car nous ne pouvons pas l'avoir par nous-mêmes.

Nous resterons ici deux mois. Louise et Albert sont très bien portants. Nous avons visité un très joli pays, j'ai joui de les voir contents; Pauline aurait joui encore plus vive-

ment, mais son bonheur actuel est plus pur et plus complet. Je sens bien l'utilité de cette image dans le ciel qui m'oblige à vivre en voyageur sur cette terre. Je crois que quand notre âme se détache d'elle-même, elle arrive à jouir mieux, même des biens passagers de cette vie, mais ce détachement est difficile à atteindre. J'ai cruellement souffert cet été, mais ce voyage m'a fait quelque bien.

Je voudrais savoir comment tu te trouves dans cette Auvergne où tu as tant vécu. On est fort agité pour le ministère à Paris ; il paraît qu'on va le changer avant la session, et cela met tout le monde fort en émoi. Nous sommes ici bien loin de fait et de pensée de toutes ces agitations.

Adieu, chère Sophie, je voudrais bien savoir que tu es tout à fait remise. Je t'embrasse tendrement toi et tes enfants. Mille choses à ton mari.

LXV

*A Madame la comtesse de Sainte-Aulaire*¹.

Broglie, 5 octobre 1832.

Chère amie, Victor est parti pour Paris sur une lettre du roi qui lui demande de venir causer avec lui sur la formation du ministère². On dit qu'on lui proposera les affaires étrangères. Je ne crois pas qu'il accepte : du moins sauf nouvelles raisons, il n'y est pas disposé. J'espère donc qu'il va nous revenir dans peu de jours. Dites cela à votre mari et à votre famille, sans en parler hors de là. La nouvelle sera bien connue, car M. de Rémusat est venu lui porter cette lettre sans aucun mystère. Chère amie, je ne crois pas qu'il accepte : je le craindrais comme dangereux,

1. Victorine du Rouve, comtesse de Sainte-Aulaire. M. de Sainte-Aulaire était ambassadeur à Vienne.

2. Le duc de Broglie fut nommé ministre des affaires étrangères le 11 octobre 1832.

mais pour moi tout genre de vie m'est égal, et celui où je serais forcée de sortir de moi vaudrait peut-être mieux. Il faut se connaître, j'ai beaucoup souffert cette année de la solitude et j'ai un besoin de mouvement extérieur qui m'était inconnu dans le bonheur, et prouve que Dieu ne domine pas encore ma vie. La vie tranquille a beaucoup moins de charme pour moi, et cependant il me semble que le bruit du monde briserait mon cœur et ma tête. Quel mélange que nous ! Chère amie, si par hasard Victor était forcé d'accepter les affaires étrangères, comme votre place serait semblable à la mienne, vous me direz ce qui a été utile à votre mari dans votre manière qui a été parfaite, ce qu'il faut être avec les diplomates, leurs femmes, de quoi il faut parler, politique ou autre. Occupez-vous de cela. Je n'ai plus autre chose à faire dans la vie que ce que je dois. Hélas ! tout fait sentir son mal. L'idée d'un mouvement soulage un instant ; c'est une illusion, et on se retrouve plus souffrant après.

LXVI

A Madame la comtesse de Sainte-Aulaire.

Paris, 20 octobre 1832.

Chère amie, je n'ai pas encore pu écrire. Mon déménagement a mêlé une telle agitation physique à l'agitation morale, que je ne puis me remettre. Victor est très confiant, il a un calme qui vient de Dieu. Vous comprenez que toute la situation dépend de l'extérieur. de l'affaire d'Anvers ¹. S'il y obtient le ferme concours de l'Angleterre, la majorité suivra. Je donne mardi mon premier grand dîner. Quel contraste, chère amie! Je suis comme emportée par une machine à vapeur, sentant par secousse mon malheur, et le reste du temps absorbée par la crainte de mal faire. Donnez-moi beaucoup de conseils. Je trouve

1. Le siège d'Anvers fait par les troupes françaises en 1832, pour assurer l'indépendance de la Belgique.

l'immoralité bien grande en tout. Mon salon me fait souvent l'effet d'un vrai désert. J'y ai les yeux pleins de larmes souvent, et cependant assez de présence d'esprit. Se trouver ainsi replongée dans la vie, quand la moitié de soi n'y est plus ! Je ne sais ce que j'éprouve. J'admire Victor, je sens l'honneur d'être sa femme, et puis la place de Pauline est plus vide que jamais. Je ne puis m'analyser en écrivant. J'espère que vous allez revenir : cela me cause tant d'ébranlement que je ne puis nommer cela de la joie. Je suis bien aise que les premiers temps soient passés. Si vous étiez arrivée dans le moment, je n'aurais pu suffire à l'agitation de mon âme. Le conseil des ministres est parfaitement uni. Le roi est très décidé ; c'est une force. Adieu, je ne vous écrirai qu'après le mardi 23 octobre ; cette première réception me bouleverse.

LXVII

A Madame Anisson du Perron.

7 novembre 1832.

Chère Sophie, il m'a été difficile de te répondre plus tôt; les lettres et les billets insignifiants envahissent ma vie depuis que je suis ici. Il me faut répondre que je ne puis rien et ne me mêle de rien à des gens qui se figurent que je puis beaucoup pour eux, et c'est du temps bien bêtement employé. Chère amie, cette nouvelle situation était bien imprévue et bien en désaccord avec l'état de mon cœur, mais ce n'est pas là ce qui importe, et la tâche est bien difficile pour Victor; je ne dois pas penser à moi. Il a très bonne espérance et beaucoup de courage. Les affaires extérieures prennent une bonne tournure, et il semble aussi que l'opinion commence à

s'éclairer. M. Dupin est arrivé dans de très bonnes dispositions. L'horizon paraît s'éclaircir.

Nous serons très voisines, chère amie ; j'irai souvent, si tu le permets, me promener dans ton jardin avec Louise, car mes matinées lui sont tout à fait consacrées. Le soir, ma porte est toujours ouverte, et j'espère faire preuve de bonne volonté en donnant à dîner et recevant tout ce qui veut bien venir. A cette condition, je pense pouvoir me dispenser du grand monde et des fêtes qui contrasteraient trop avec mon cœur.

Nous attendons bientôt Prosper ; j'aurai une grande émotion en le revoyant. Je juge comme toi madame de B....., mais c'est le passé plus que le présent qu'il faut blâmer. Ce qu'elle fait n'est peut-être qu'une conséquence inévitable de ses premiers torts. En général, le monde est plus sévère pour les conséquences que pour le point de départ, et c'est pourtant là où est le vrai mal.

Ce que tu me dis de ton heureuse disposition me fait bien plaisir, j'en bénis Dieu et le prie de te la continuer. Adieu, bien chère amie, je t'embrasse tendrement.

LXVIII

A Madame la marquise de Catellan.

21 novembre 1832.

Chère amie, je regrette de n'avoir pu vous écrire plus tôt. Mon déménagement subit a mêlé une agitation physique à l'agitation morale qui me rendait fort incapable. Je commence à me reconnaître un peu. Il me semble que je rêve, il y a un tel contraste entre l'extérieur de ma vie et l'intérieur de mon cœur que, par moments, cela me semble insensé. Cependant, chère amie, je sens les secours de Dieu, il me donne la force de chaque chose. Peut-être un jour, si Victor a pu être utile, en aurai-je une grande joie, mais à présent, je ne puis que trembler quand je cesse de souffrir. Il a un calme que Dieu lui envoie, il me pénètre de respect, et je sens bien que

les contrariétés personnelles sont peu de chose auprès de tels intérêts. D'ailleurs on n'est guère contrarié quand on n'a plus de bonheur.

Agénor¹ est parti bien vite pour un pays bien froid. Quand je l'ai appris, je me suis senti un cœur de mère pour toutes les chances d'un voyage pour lui. Amable m'en a paru contente. Ce qu'elle m'a dit d'Amélie² me déchire le cœur. Ah ! que Dieu la préserve ! Tout cela retentit dans mon cœur.

Je ne sais quand ma sœur viendra, je la désire bien ; toujours et partout, elle est un charme et un soutien.

Priez pour moi, chère amie, je voudrais pouvoir le faire constamment.

Je vous embrasse bien tendrement.

1. Le comte Agénor de Gramont, petit-fils de madame de Catellan.

2. Fille de madame de Gramont.

LXIX

A Madame la marquise de Catellan.

Novembre 1832.

Il y a bien longtemps, chère amie, que j'ai voulu vous répondre, mais je suis si excédé du monde que je n'ai guère la force de rien faire. Il me devient impossible de me lever le matin parce qu'il me l'est de m'endormir le soir après le bruit qui m'entourne et les efforts qu'il me faut faire pour avoir de la présence d'esprit. Enfin le bon Dieu a béni la force qu'il m'a donnée, car on me trouve très polie, très soigneuse et point distraite ; c'est, comme vous voyez, un vrai miracle.

Il me semble que la majorité de la Chambre se forme, que les chances de notre ministère s'augmentent. Je regrette, je l'avoue, que nous devions une portion de succès à l'horrible

attentat de l'autre jour ¹; je ne puis prendre mon parti de l'appeler un événement heureux.

La mesure de la duchesse de Berry ² commence aussi à être comprise. On sent que ce serait une justice mensongère que cette justice sans véritables pairs, sans juges impartiaux, qu'il s'agit d'un danger à éviter et non d'une coupable à punir, que personne n'a qualité pour apprécier un crime qui n'en est peut-être pas un pour elle, puisqu'elle n'est pas obligée de reconnaître nos lois, mais qui, pour nous, est un péril dont nous devons nous défendre par toutes les précautions qui nous sont nécessaires. Le scandale de sa défense, le trouble mis dans tout le pays par son procès, enfin mille autres raisons que je n'ai ni le loisir ni le talent de vous développer frapperont tous les gens sensés.

M. de Mareuil ne partira que vers la fin du mois de décembre. Sa femme m'a dit qu'il désirait beaucoup que son fils devint secrétaire d'ambassade et ne restât pas près de son père.

1. Tentative d'assassinat du roi, faite le jour de l'ouverture des Chambres.

2. Le ministère s'était refusé à mettre madame la duchesse de Berry en jugement comme le demandait l'opposition.

Je ne sais pas du tout si Victor pourra arranger cela, et je ne lui en ai même pas parlé parce que je sais que cela ne sert à rien, mais je vous en avertis parce qu'alors peut-être cela changerait-il vos idées sur Agénor.

Adieu, chère amie, pardonnez-moi si j'écris très peu; j'ai une agitation nerveuse qui m'ôte beaucoup le sommeil et, par conséquent, me force à me lever très tard; alors mes journées s'en vont en un clin d'œil. Je pense toujours continuellement à vous et à cette chère Amélie.

Mille tendresses à toutes.

Madame de Sainte-Aulaire va arriver dans peu de jours.

LXX

A Madame la marquise de Catellan.

10 janvier 1833.

Chère amie, j'ai remis votre lettre très exactement, mais prévoyant bien malheureusement

la réponse. Agénor est beaucoup trop jeune, et dans la vie et dans la carrière diplomatique pour avancer actuellement. Mon mari ne compte, d'ailleurs, faire aucun changement à présent, tout ce qu'il avait à faire est terminé. Le degré de criaileries que cela excite n'est pas bien encourageant. L'exemple de Louis de Sainte-Aulaire n'a aucun rapport. Louis a vingt-trois ans, deux ans de diplomatie et a rempli une mission difficile et dangereuse.

Chère amie, cela m'est très pénible à vous répondre. Cependant, comme je commence à comprendre qu'il n'y a que des peines à avoir dans ce triste ministère, et qu'on ne peut contenter personne, je me suis fait un grand parti à cet égard-là; je ne m'attends qu'à du désagrément. Je crois que les choix qui se font par faveur devraient être encore plus pénibles à ceux à qui on les accorde qu'à ceux qui les font. Quant à moi, si je pouvais conseiller mes amis, dans leur intérêt, je ne les engagerais pas à acheter de faibles avantages au prix de tout ce que cela attire de médisances et de décri dans la société. Pour ma part, je voudrais

être loin de tout cela; et, plus que jamais convaincue que je ne pourrais faire aucun bien en m'en mêlant, je me tiens entièrement à part.

Je vais donner trois grands raouts, ce qui n'est pas une petite corvée, mais je ne puis m'en dispenser.

J'attends ma sœur au mois de mars; j'espère que la représentation sera un peu apaisée alors.

Adieu, chère amie, mille tendresses à vous toutes. J'espère que vos santés se trouveront mieux de ce temps sec et froid.

LXXI

A Mademoiselle Pomaret.

Mars 1833.

Il faut que je sois bien stupide pour ne pas vous avoir répondu. Je le deviens en effet

absolument dans la vie que je mène; je n'ai pas fait autre chose que d'écrire des billets d'invitation depuis quatre jours. Chère amie, j'ai bien besoin de vous voir, de reposer avec mon cœur sur un cœur qui prie et qui aime. Croyez qu'au milieu de mes douze cents personnes du samedi, je suis bien aussi seule que vous dans votre petite chambre. Mais Dieu est aussi là dans ce désert aride et agité, et sa volonté est bonne sous toutes les formes.

LXXII

A Madame la marquise de Catellan.

Juin 1833.

Chère amie, je suis bien reconnaissante de votre tendre sympathie. Cette épreuve ¹ m'a été très sensible, mais pourtant, chère amie,

1. La mort d'une jeune personne que madame de Broglie avait élevée avec ses filles.

loin de m'irriter, j'ai trouvé de très grands secours dans la bonté de Dieu. Vous la reconnaîtrez comme moi, j'en suis certaine, quand vous saurez que cette pauvre enfant est morte dans la paix, dans la joie la plus céleste. Elle a dit à sa mère qu'elle se trouvait parfaitement heureuse d'aller à Dieu, qu'il fallait se réjouir et non pleurer sur elle, qu'elle avait une famille dans le ciel comme sur la terre, que la lumière de Dieu l'environnait et qu'il l'attendait.

Cette âme craintive, faible et timide a vu sans angoisses, sans terreur, cette mort qui effraie les plus braves. Que pouvais-je demander de plus à Dieu ? Ne s'est-elle pas *endormie à la porte du temple*, comme disent les anciens, pour se réveiller dans le chœur des anges !

Je suis bien calme depuis cet événement que j'ai tant redouté. Pour la seconde fois, la mort m'apparaît sous la forme d'un ange qui déploie ses ailes, et je puis vraiment dire avec Pétrarque : « *e dolce incomincia farsi la morte.* » Puisse-t-elle descendre aussi douce sur nos âmes ! Il me semble qu'elle ne m'offre plus rien d'effrayant.

Ma sœur a été un ange de sympathie; nous sentons, nous aimons, nous prions ensemble, c'est encore un immense don de Dieu.

Louise et Albert sont bien. Nous partons le premier juillet pour Broglie et les bains de mer.

Adieu, chère amie, je suis bien avec vous de cœur. Louise a été si reconnaissante de votre accueil à tous. Aimez-la toujours un peu.

Je vous embrasse bien tendrement.

J'ai vu madame de Gramont qui m'a paru très bien, et je compte la revoir ce soir.

LXXIII

A M. Guizot.

Juin 1833.

Votre bouquet est charmant, cher ami, et ne peut faire que du bien. Hélas comment trouvez-vous le temps de penser à cela? Une pensée

me trouble et en jouissant, c'est qu'il y a bien du triste loisir dans votre âme ¹ et que rien ne la remplit au milieu de toutes vos occupations. Puisse celui qui rassasie l'âme altérée vous faire sentir qu'il peut tenir la place de tout jusqu'à ce qu'il nous rende tout au centuple.

N'allez pas me comparer à mademoiselle C.... Je ne prétend point enseigner, ni prêcher, mais je vous souhaite tant de bien!

Mille amitiés bien profondes.

Ma sœur vous remercie bien du billet.

LXXIV

A Madame Anisson du Perron.

Auteuil, 13 septembre 1833.

Tu es bien bonne, chère Sophie, de m'avoir écrit deux fois pendant mon silence. Il est vrai qu'il n'était pas de ma faute. J'ai été bien

1. M. Guizot venait de perdre sa seconde femme.

souffrante tout l'été. Je crois que les efforts de cet hiver, le bruit, le mouvement m'avaient tout à fait agacé les nerfs de la tête. Enfin, me voilà reposée et toute prête à recommencer. Mademoiselle Randall a aussi été, et est encore très souffrante, ce sont des maux d'estomac interminables, mais cependant, grâce à Dieu, sans danger, et qui s'amélioreront avec le temps.

Je vis à Auteuil toute seule avec elle et mes deux enfants le matin, et presque en famille le soir. Ma sœur est partie en laissant un vide cruel.

Voilà ton mari nommé¹, je pense que tu en es aussi satisfaite que nous le sommes d'un aussi bon appui. De pareils choix doivent faire regretter encore plus la dissolution ; pour ma part, je la regrette déjà beaucoup. On dit que la Chambre arrivera de fort mauvaise humeur, et que nous aurons une session scabreuse ; mais on dit toujours cela, et, en attendant, la prospérité est grande. Il faut bien en bénir la Providence ; je voudrais bien ne pas être

1. M. Anisson avait été élu député.

ingrate pour cet immense bienfait qu'elle nous a accordé de permettre que mon mari contribuât pour sa part à ce retour du bien-être. Il me semble que je le sens, et pourtant les chagrins individuels envahissent toujours mon âme. Le temps ne fait rien à ma douleur, l'image de ma chère enfant me devient toujours plus présente, et ma plaie est la même. Je crois qu'il faudra la porter telle qu'elle jusqu'au tombeau, mais, grâce à Dieu, je la porte en paix et en espérance. C'est singulier qu'on puisse chaque jour devenir plus calme, tout en étant aussi triste, et que dès ce monde on puisse avoir la joie dans l'âme et la douleur dans la chair comme si la séparation était faite.

Adieu, chère amie, je prie Dieu pour toi et tes enfants de tout mon cœur. J'embrasse M. Roger ¹, et je l'assure qu'il y a de quoi manger à Auteuil. Je n'ai pas encore pu écrire à Prosper, j'ai besoin de ses nouvelles pour tant.

Adieu, mille tendresses.

1. Dernier fils de madame Anisson.

LXXV

A Madame la comtesse de Sainte-Aulaire.

31 janvier 1834.

Chère amie, Victor va bien tout à fait grâce à Dieu ¹. Il me reste seulement le chagrin d'avoir parlé dans une situation délicate sans avoir pu mettre à ce qu'il disait ni nuances, ni développements. Les journaux en ont profité et pour la première fois lui si insensible à tant d'injures depuis si longtemps en a été un peu tracassé. On sait cependant le cas qu'il faut faire de tout cela et que le mieux est de s'en préoccuper le moins possible. Je tâche de ne pas m'inquiéter de la fatigue qu'il va être obligé de porter dans un état encore faible. Il vient d'arriver un horrible événement : le duel où M. Dulong ² a été tué, cela fait frémir et la légèreté fait un mal affreux. Quelles pauvres créatures, mon Dieu ! Je ne puis vous

1. Le duc de Broglie avait été gravement indisposé à la suite d'une séance où il avait dû prendre la parole.

2. M. Dulong avait été tué en duel par le général Bugeaud.

dire le dégoût que les affaires et les hommes politiques m'inspirent depuis quelque temps. J'ai un vif désir d'avoir fini avec cette carrière. Il paraît cependant que la session se passera tranquillement et qu'aucun changement ne devra avoir lieu avant les élections... Chère amie, vos lettres me font un plaisir extrême ; je suis frappée du progrès d'élévation de votre esprit ; elles deviennent de plus en plus distinguées, sans que vous y songiez. Ce séjour de Vienne qui vous plaît moins que Rome vous développe, je crois, beaucoup la pensée. C'est aussi le résultat du bonheur et de la peine ; ils vous sont bons et c'est pour cela que Dieu vous les donne. Qu'il vous les conserve !

LXXVI

A Madame la comtesse de Sainte-Aulaire.

5 avril 1834.

Chère amie, voilà donc le ministère nommé ou plutôt refait qui paraîtra demain au *Moniteur*,

après tous les pourparlers, tous les noms qu'on a mis en avant. Cela a été un spectacle déplorable pendant trois jours. Victor a agi d'une façon qui ajoute beaucoup à sa considération personnelle¹. Ses collègues n'ont eu aucun tort envers lui : il ne fallait pas livrer ce pays au côté gauche pour une affaire qui ne concernait pas la politique du pays. Il est triste pour M. Guizot de rester, mais il le fait consciencieusement, et je tiens qu'il a toute raison.

Après cela, je crois qu'il est vrai aussi que Victor n'a pas été apprécié à sa valeur par ceux avec qui il était ou plutôt qu'il valait trop ; cela est long à expliquer et il faut ajourner cela pour quand nous nous reverrons. Ce qui est certain, c'est que le système n'est nullement changé. M. de Rigny est le successeur que Victor a souhaité, qui marchera absolument dans les mêmes voies, cela ne peut donc rien changer au devoir de ceux qui ont accepté la mission de servir leur pays dans ce système.

1. M. de Broglie était sorti du ministère, à la suite d'un vote de la Chambre sur le paiement d'une indemnité due à l'Amérique : il y rentra l'année suivante.

LXXVII

A M. Guizot.

Avril 1834.

Cher ami, quand vous nous avez raconté votre conversation avec M. Molé, j'ai été tout entière à l'impression que me produisait votre intention si droite et si noble. Mais, en y réfléchissant, il m'est venu une idée que je dois vous dire. Cette conversation sera racontée et interprétée tout autrement que vous n'avez pensé; je sais, comme si je l'avais entendu, que vous avez dit sur Victor, non seulement tout ce qui l'honore, cela va sans dire, mais tout ce qui peut le moins blesser M. Molé contre lui. Néanmoins, vous n'avez pas songé, ni nous non plus, que le résumé de la conversation pourrait être rédigé ainsi : « Je vous ai exclu, non pour rien de personnel, ni même, avez-vous dit, pour différence de système poli-

tique, mais parce que M. de Broglie ne vous voulait pas comme successeur. Il en a nommé deux autres que j'ai acceptés. Vous, il ne vous voulait pas parce que vous avez été mis en avant comme ayant une couleur tant soit peu hostile, et moi, comme son ami, je n'en ai pas voulu non plus par ce seul motif... » Vous jugez que cela va être commenté pour nuire à tous les deux. Je crois qu'il est bon de savoir cela et de se tenir en garde contre cette petite tracasserie qui ne va pas manquer, et qui a plus d'inconvénients pour vous que pour nous qui sommes hors de tout. Victor a compris votre intention ; il n'a pas eu le moindre souci de ce que vous aviez dit ; d'abord parce qu'il n'en pourra jamais avoir de ce que vous direz pour lui, de lui, en son nom, toujours, et, de plus, parce qu'il n'a pas la moindre répugnance à répéter que c'est à cause de son impression personnelle qu'on exclut M. Molé. Mais il m'a approuvé dans mon désir de vous avertir de la fausse interprétation qu'on pourrait donner à cette démarche pour vous. Nous pensons que ce qu'il y a de mieux à dire, si on en parle, pour

la faire comprendre, c'est que Victor en était d'accord avec vous ; c'est le fond de la vérité, puis que sans le boulevard où nous sommes, vous n'auriez pas fait le petit oubli de ne pas l'en avertir ; et cela fera tout tomber.

J'ai cru bien faire, cher ami, en vous disant tout de suite ce qui me vient au cœur, et en épargnant à Victor le petit souci de vous l'exprimer. Que Dieu bénisse et protège toutes vos démarches et soit lui-même votre lumière ! Mille profondes tendresses.

LXXVIII

A M. Guizot.

Dimanche, 13 juillet 1834.

Cher ami, vous me ferez bien plaisir en venant demain. J'ai compris votre impression, et j'aurais redouté de vous voir trop tôt. J'ai encore la tête bien faible, mais cependant, il me semble que je pourrai jouir de vous

entendre. Je vous assure que ces temps-ci, en comptant les bienfaits de Dieu, j'ai mis dans les premiers rangs une amitié comme la vôtre. Un bien plus grand encore serait de me donner de vous procurer quelque soulagement, seulement en vous écoutant avec une bien profonde sympathie. Mais au moins, je suis sûre de faire quelque chose qui ne sera pas perdu pour vous quand je demande à Dieu de remplir toujours plus ce cœur qu'il a brisé. Adieu, à demain, j'espère, c'est-à-dire aujourd'hui quand vous aurez ce billet.

LXXIX

A M. le baron de Barante.

Paris, 23 juillet 1834.

Qu'il y a longtemps, cher Prosper, que je ne vous ai écrit ! Ce n'était pas faute, je vous assure ; j'ai vécu dans un état de faiblesse et de souffrance qui me rendait toute action

impossible. A présent il me faut reprendre l'usage de ma vie par degrés; je n'ai plus de souffrance, mais un sentiment de faiblesse qui m'empêche encore de jouir de la santé. J'en ai senti tout le prix par cette épreuve : la maladie, avec tout son cortège de soucis pour les autres, d'impuissance à leur faire du bien, m'est apparue de manière à atteindre mon imagination et je veux tâcher, si Dieu le permet, de retrouver des forces pour le reste du temps qu'il me destine ici-bas. Aussi vais-je faire un voyage tout exprès pour me remonter. J'irai en Suisse par les bords du Rhin. Que ne puis-je espérer de vous rencontrer quelque part ? Ma sœur mène directement mon petit garçon à Coppet.

Cet enfant me semble un don direct du ciel ; j'ai tant redouté qu'il ne connût pas la vie ou qu'il naquit difforme ou maladif; il est tout beau, tout bien portant. A nos âges, et quand le cœur a déjà tant souffert, le sourire de cet enfant m'apparaît comme les rayons du soleil couchant qui viennent éclairer une vallée déjà sombre.

S'il vit, ce ne sera pas nous qui le verrons

dans sa force; il m'est très cher et cependant il ne me semble pas m'appartenir comme les autres, il semble qu'il me soit prêté pour m'aider à faire avec plus de courage le reste de mon voyage terrestre et j'en jouis avec détachement. Je me serais rattachée plus vivement à l'idée d'une fille et je crois qu'il est bon que cela ne soit pas. Je ne puis guère vous parler que de moi, car j'ai vécu bien hors du mouvement du monde.

LXXX

A Madame Anisson du Perron.

Paris, 29 octobre 1834.

Ma chère Sophie, je te dois depuis bien longtemps une lettre. J'ai fait un voyage qui, grâce à Dieu, a bien réussi. J'ai vu les bords du Rhin, une portion de la Suisse, j'ai passé un mois à Coppet, et je viens de ramener ici tout mon monde sain et sauf. Mon petit Paul

se porte à merveille, il est d'une gaieté et d'une sérénité charmantes, et il a de beaux grands yeux bien noirs, c'est tout ce que je peux lui demander.

A mon retour de ce voyage, je trouve ici bien des agitations ministérielles, des ministères qu'on fait et défait. Je te prie de croire que nous n'y sommes pour rien quoiqu'on répande le bruit du contraire. Mon mari est tout à fait à l'écart et ne désire ni ne prévoit pour lui aucune chance de rentrer au pouvoir. Il regarde tout cela d'un œil indifférent pour lui-même, mais bienveillant pour le gouvernement auquel nous devons tous souhaiter un bon et durable succès. Au milieu de tout cela, le pays est bien tranquille, bien heureux, et je crois que nous devons être satisfaits du présent et de l'avenir.

Ma santé est tolérablement remise, mais j'ai encore grand besoin d'éviter la fatigue, et je reste sujette à bien des malaises nerveux. Cependant j'ai reconquis, par la bonté de Dieu, la force de lutter contre toutes ces misères, et je recommence la vie de mon mieux. J'espère que j'aurais un peu profité

de ces longues souffrances; je tâche de me rappeler toujours combien l'activité, le bien-être ordinaire m'ont paru précieux pendant ce douloureux état, et je désire n'être pas ingrate. Je me rappelle aussi de combien de soins affectueux j'ai été entourée; les tiens sont au premier rang, bien chère amie, et je voudrais pouvoir t'exprimer combien je le sens.

Il y a peu de monde ici, beaucoup d'Anglais seulement. Mes enfants (les deux grands) sont bien. Ma sœur est restée bien seule avec sa mère souffrante.

Adieu, chère Sophie, dis-moi tes projets, ta disposition; embrasse pour moi tes charmants enfants; je crois que j'embrasserais même Étienne¹ malgré la rhétorique, mais je pense qu'il est ici. Si je pouvais t'être bonne à quelque chose pour lui en ton absence, cela me ferait bien plaisir. Je t'embrasse toi-même de tout mon cœur.

1. Le fils aîné de madame Anisson.

LXXXI

A M. Guizot.

Janvier 1835.

Madame de Meulan m'avait parlé hier soir de l'état de cette pauvre madame Decour ¹, et j'en ai été toute préoccupée. J'ai bien pressenti tout ce qu'il y a là pour vous de déchirant, cher ami; je vous remercie de me le dire comme à une personne qui prend part à tout ce que vous sentez, et qui voudrait faire pour vous plus qu'elle ne peut. Sans doute, votre affection eut tout adouci pour Élisabeth, mais maintenant il y a plus rien à adoucir, car elle est à la source de l'éternelle joie. J'aurais voulu des détails sur cette pauvre jeune femme, nous avons beaucoup causé, il y a

1. Madame Decour sœur de madame Guizot, née Dillon, qui était morte elle même en janvier 1832.

quelques années, de pensées bien sérieuses dont elle sait, à cette heure, bien plus que nous. On a le cœur bien étroit, et quand on voit s'éloigner une âme, on pense combien on aurait dû faire, prier, penser plus à elle. En ce cas-ci, vous ne pouvez le sentir, car vous lui avez été bien secourable. Éliisa l'a bien aimée, et la faisait vivre de sa vie; elle a dû sentir le mouvement de la vie disparaître avec elle. Quelle vapeur que cette vie ! comme dit saint Jacques, et pourtant qu'elle est grande puisque nous y apprenons à connaître celui qui est éternel. J'irai demain chez votre mère. J'y aurais été ce matin si je l'avais pu, mais j'ai été retenue. Madame de Sainte-Aulaire a perdu sa nièce subitement, toute jeune et tout heureuse. Je vois que vous me dites que vous viendrez demain, ne venez pas à cinq heures, car j'attends l'abbé Landrieux à cette heure.

Mille tendresses bien intimes.

LXXXII

A Madame Anisson du Perron.

1835¹.

Chère Sophie, je t'écris, au milieu des paquets et du tapage de la revue, seulement quelques mots pour te remercier de ta bonne lettre et te dire que j'ai vu Étienne très bien portant, très gai et très gentil. J'espère qu'il pourra partir le 4, du moins M. Guizot me l'a promis hier au soir. Moi, je pars dans deux jours après avoir vu ces journées de juillet qui sont toujours un sujet d'émotions diverses. Victor va passer toute la journée à cheval, j'ai un peu peur de cette fatigue inaccoutumée au milieu de toutes ses autres fatigues. Enfin, il faut le confier, lui, comme toutes les autres

1. Écrite pendant la revue du 28 juillet, au moment même où avait lieu l'attentat de Fieschi contre la vie du roi.

destinées, à la bonté de Dieu. Je ne t'écris que deux mots parce que je suis dans le boulevard des fêtes et du départ; je ne fermerai ma lettre que demain après la revue.

LXXXIII

A Madame Anisson du Perron.

1^{er} août 1835.

Chère amie, je t'écrivais le matin de la revue, je n'ai pu finir ma lettre, tu le conçois, je te l'envoie pour que tu voies que je songeais à toi, et combien j'étais loin de supposer tout ce qui nous menaçait. Victor est à merveille, grâce à Dieu. Il a été préservé par un miracle de la main de Dieu lui-même ¹. Tu auras vu tous les détails dans les journaux. Ils sont très exacts. Maintenant, l'opinion est très montée.

1. Le duc de Broglie avait eu une balle morte dans son habit.

Dieu veuille que l'indignation soit durable et sage en même temps. On attend les Chambres, ton mari va venir, je pense ; que Dieu les dirige pour sauver et purifier ce pauvre pays. Tout est bien tranquille à l'extérieur. Mais nous sommes tous bien tristes. C'est une impression de profond découragement ; il faut bien lever les yeux au ciel, car on ne peut les laisser sur la terre. Dieu m'a épargné une portion de l'anxiété que j'aurais pu avoir, j'en ai eu cependant encore beaucoup ; je suis encore toute brisée ; je ne pars pas pour la Suisse, je vais rester ici tout ce mois sans bouger. Adieu, chère amie, j'ai bien vite pensé à toi et à toute ton amitié.

LXXXIV

A Mademoiselle Pomaret.

Octobre 1835.

Dites-moi, chère amie, comment il se fait que je ne vous aie pas encore écrit. Voilà

près de deux mois que j'ai laissé votre lettre sans réponse, j'ai envie de vous en faire une querelle : ce serait une singulière manière de me justifier. J'ai reçu votre lettre à Broglie où je me sentais une véritable impuissance d'écrire. Quand on ne passe que quinze jours dans un lieu comme Broglie, on est accablé sous le poids des impressions, il faudrait avoir le temps de les user et qu'elles n'agacent plus les nerfs, alors l'âme s'y ferait du bien. Cependant je ne regrette pas mon séjour; mes enfants s'y sont bien trouvés, et s'y sont faits du bien. Moi-même, j'y ai pris terre pour recommencer la vie de Paris. Nous y avons eu une charmante visite de M. Lebrun, il a été le plus aimable du monde. Il prend et voit tout du bon côté; il est en paix avec toute la nature. Cette paix naturelle est un don bien remarquable, tandis que nous autres *réconciliés avec Dieu*, nous avons tant de peine à la sentir, que de choses nous ignorons! et qu'on peut à bon droit dire à toutes les sectes, comme à tous les systèmes ce vers d'Hamlet :

There are more things between heaven and earth
Than what are dreamt of in your philosophy.

Je sais que vous étiez bien tristement occupée auprès de ce pauvre M... : mais cependant tout doit être doux avec de tels sentiments. J'aurais besoin de bien des détails sur vous tous ; je n'ai guère le droit d'espérer une réponse prompte après mon silence, pourtant j'y compte, parce que vous savez que je ne fais pas cas du *droit* et qu'en amitié aussi tout est *gratuit*. J'ai trouvé Paris fort calme : on est content des lois de septembre : les journaux se sont rangés, comme on dit à Genève ; ils font leur tapage dans les limites constitutionnelles. On avance ce triste procès, qui aura lieu vers le mois de novembre ; cela rembrunit pour moi ce mois déjà si sombre. Je suis un peu *grisé* de dispositions ; je sais que j'ai l'âme en paix plus que je ne le sens ; mais je me fortifie toujours plus dans le mépris de la sensation. Je suis convaincue que c'est là le culte en *esprit et en vérité*. Tout nous est rendu, quand tout est purifié ; mais il faut que l'alliage tombe. Nos esprits marchent-ils dans le même sens ? J'en suis sûre pour nos cœurs. Vous me le direz dans cette réponse prompte et détaillée que vous allez me faire sur quatre grandes

pages avec bien des lignes de côté. Chère amie, je vous aime bien : c'est bien vide et bien triste de ne plus vous voir cet hiver ; je vais l'apprendre à mesure : j'ai pensé que vous feriez si bien à Broglie ; vous avez cet esprit qui soulève de la terre et puis l'âme qui porte plus haut.

LXXXV

A Madame Anisson du Perron.

Paris, 12 octobre 1835.

Ma chère Sophie, j'ai avec toi de bien grands toits, tu m'as écrit une tout aimable lettre à laquelle je n'ai point répondu. J'ai été passer trois semaines à Broglie, et j'avais un tel besoin de repos que je n'y ai pas écrit une seule lettre ; depuis mon retour, j'ai été occupée de toutes les petites affaires qu'on retrouve en revenant à Paris, et à présent seulement, j'ai un peu de loisir. J'ai repris des forces à la campagne, dont j'avais vraiment

besoin. Tout mon monde, grand et petit, est bien portant ; mon dernier enfant m'est une jouissance bien vive. Il a le regard de Pauline, et me la rappelle, sans pourtant me faire trop souffrir. Chère amie, quand je songe à toutes les expériences que j'ai faites de la bonté de Dieu, comme il m'a soutenue dans de cruelles épreuves, par quelles voies il m'a amenée à une paix complète, moi, dont la nature est si agitée, si malheureuse, si disposée à me créer et à m'exagérer les maux, je ne sais pas comment exprimer tout ce que je dois sentir de reconnaissance. J'en ai retiré cette parfaite conviction : c'est que toute âme qui s'adresse à Dieu est exaucée. Il y a bientôt vingt ans que j'ai commencé à rechercher Dieu sérieusement dans l'Évangile, et je reconnais aujourd'hui que tout ce qui m'est arrivé, tous les troubles intérieurs, tous mes plus grands malheurs, ont contribué à me conduire à la paix de l'âme. Je sais que je puis avoir encore bien des épreuves, bien des moments même de doute et d'agitation, mais je suis certaine qu'il ne m'arrivera rien qui n'ait pour but et pour résultat le bien de mon âme.

J'ai vu Prosper qui me paraît satisfait, quoique effrayé de ce grand départ ; je le suis aussi beaucoup ; je vois s'éloigner bien des amis pour bien longtemps ¹. Madame de Sainte-Aulaire, s'en va demain pour dix-huit mois, Prosper bientôt pour plus longtemps. Nous aurons bien des vides autour de nous, chère amie ; j'espère que nous pourrons nous voir et souvent. Adieu, chère Sophie, tout est fort calme ici, tout a l'air apaisé, je ne sais si c'est pour tout de bon. Je t'embrasse tendrement.

LXXXVI

A Madame la comtesse de Sainte-Aulaire.

Paris, 26 octobre 1835.

Chère amie, je pense que vous êtes à présent bien établie, et je commence à vous écrire un peu tranquillement ; mon cœur et mes pensées

1. M. de Barante était ambassadeur à Saint-Petersbourg et M. de Sainte-Aulaire ambassadeur à Vienne.

vous ont continuellement suivies pendant ce voyage. J'ai constamment le sentiment d'avoir quelque chose à vous dire, puis je ne le puis plus et la pensée s'échappe trop vite pour que les lettres y suppléent. Je continue à avoir beaucoup de calme intérieur et il me semble que Dieu m'a accordé quelque progrès dans la véritable paix ; je ne sais si elle durera. Paris est déjà assez animé à cause du grand nombre d'étrangers qui affluent de toutes parts : il me faut commencer les grands dîners, j'en ai un demain. La politique est assez calme, malgré le procès de Victor contre un M. Latapis, qui amuse le public aujourd'hui. La cause n'est pas difficile à gagner, car Victor ne l'a jamais vu ni entendu. Le degré de perversité des journaux est à son comble et cela fait beaucoup souffrir de voir le monde plongé à ce degré dans le mal... Avec quelle reconnaissance il nous faut envisager toute notre vie, comme nous avons été conduits par le chemin qui seul pouvait nous conduire. Je suis bien frappée du nouveau point de vue qu'amène la fin de la jeunesse et de ses espérances. Il semble qu'on meurt pour renaître

d'une vie désintéressée. Comme nous avons peu vécu pour Dieu, même dans nos meilleurs moments ! Ce n'est pas pour lui que nous avons voulu orner notre esprit, développer nos facultés ; ce n'est pas à celui qui a tout donné que nous voulons tout rendre. Dieu est si peu le mobile de tous nos efforts, que nous sommes obligés de retrancher une portion de notre développement pour ne pas l'offenser, tant nous sommes peu capables de le lui consacrer, et cependant on conçoit qu'il devient le mobile et le principe de tout : on conçoit, mais combien cela est loin de l'application.

LXXXVII

A M. Albert de Broglie ¹.

Broglie, 20 mai 1836.

Je me suis trompée sur les courriers d'ici, mon cherefant ; les lettres qui partent le soir

¹. J'étais resté à Paris en pension pendant l'absence de mes parents.

n'arrivent que le surlendemain ; ainsi celle-ci, par exemple, tu ne la recevras que dimanche matin ; si, par hasard, tu crois la recevoir le samedi, tu te trompes, et je t'avertis de ne pas l'attendre avant dimanche ; comprends-tu que c'est un *Irish Bull* ? Nous avons le plus joli temps du monde ; seulement cela m'attriste de penser que tu ne verras pas les lilas, ils embaument le parc. Le premier salon est devenu charmant ; nous nous y tiendrons dans la canicule afin de pouvoir habiter alternativement chacune des pièces. Tu veux sûrement savoir notre vie : nous déjeunons à midi ; nous faisons la prière avant, à dix heures et demie, pour n'être pas dérangés, puis nous rentrons chez nous jusqu'à midi et c'est l'heure où je t'écris après avoir été voir les pauvres à la cuisine. Nous restons dans le salon jusqu'à une heure et demie, ou même deux heures ; puis nous rentrons jusqu'à quatre heures, ou nous nous promenons. Nous dinons à six heures et demie.

Nous restons jusqu'à présent tout le soir dans le salon. Nous avons commencé la lecture des lettres de madame de Maintenon, mais

cela nous a fatigués, cela nous a paru insipide et bien inférieur à madame de Sévigné. Il y a pourtant beaucoup d'originalité dans cette manière de faire marcher de front les affaires de ce monde et celles de l'autre, Dieu et le roi, le salut et l'avancement temporel d'elle-même et des siens ; ce sont des intérêts de même genre, différents, non de nature, mais d'importance seulement, et les moyens pour parvenir ne sont pas non plus très différents. C'est pourtant une personne très sincère et de beaucoup d'esprit.

Je pense que tu vas me rendre la pareille et me raconter tes journées ; tu me diras surtout les jours de congé, et puis ta soirée dont je ne sais rien, et qui doit te paraître assez nouvelle. Tu me raconteras aussi madame Anisson, M. Guizot, etc. Tu me feras plaisir de couper une petite boucle de tes cheveux, et de me l'envoyer dans ta lettre parce que j'ai oublié de la prendre en partant. Tu n'oublieras pas de mettre exactement ta lettre à la poste. Tu écriras une lettre, bonne enfant, à M. Doudan. Si tu es embarrassé de savoir quel nom lui donner, il faut le lui dire en le plaisantant, c'est

le meilleur. Paul est extrêmement gai, et toute la journée sur le gazon. Il a trouvé deux gros œufs que nous avons achetés au Havre, il y a quatre ans, et qui le rendent très content. Nous ne nous doutions guère que c'était pour le plaisir de Paul que nous les achetions. Le bon Dieu est bien miséricordieux de m'avoir donné cet enfant ici, où il y a tant de vide. Adieu, cher petit ami, tu sais comme je prie Dieu pour toi toujours, pour qu'il te garde d'âme et de corps. Tu sais comme je t'aime, non pas seulement à la fin de la lettre, mais au milieu et toujours.

Ta tante est bien fort enrhumée ; elle reste au lit tout le jour aujourd'hui pour se guérir ; c'est bien ennuyeux, tu lui écriras, n'est-ce pas ? Si tu n'as pas le temps d'écrire à elle et à moi, tu lui écriras une fois à ma place.

LXXXVIII

A M. Guizot.

Broglié, le 6 juin 1836.

J'étais tout étonnée d'être sans lettre de vous, cher ami, car je suis accoutumée à ce que vous soyez exact, quand je suis inexacte, et à ce que vous trouviez le temps de tout quand je n'ai le temps de rien, vu que vous avez beaucoup à faire, et moi pas du tout.

J'étais bien aise aussi de votre impression sur Albert, et je la voudrais plus détaillée. Ses lettres sont charmantes, il se révèle en lui des trésors de confiance par correspondance ; Dieu a préparé de grands secours pour l'absence. Il y en a aussi de bien grands pour une autre absence bien plus cruelle, c'est une intime communion dans son sein, à travers lui, par lui et en lui, avec ceux qui ne sont plus. On

le sent beaucoup ici. Ce lieu est si calme qu'on y entend bien mieux le passé. Il y a une voix qui parle dans le silence de la nature, et le bruit l'étouffe. J'espère que vous y trouverez de la paix. Il y a cinq ans, je vous y voyais de ma fenêtre avec votre femme et votre enfant, si complètement heureux ! Et Pauline aimait tant Henriette !

La discussion a été faible, à ce qu'il me semble. Votre successeur se tient bien dans l'ombre ; il a bien ces vertus modestes qui conviennent à la tendre enfance, j'espère qu'il les inspirera ¹. Nous avons été indignés contre la Chambre de vous voir lui rendre compte par sous et par deniers ! M. Doudan prétend qu'il est un de vos abus les plus criants. Il lit tout le jour, à en perdre la vue parce qu'il pleut, et que nous ne pouvons guère sortir. Ma sœur va bien, grâce à Dieu ; elle est si prête pour un meilleur monde qu'on tremble de ne pas la conserver. Mais la bonté de Dieu

1. M. Guizot était sorti du ministère avec M. de Broglie, et M. Thiers avait formé le 22 février 1836 un cabinet dont il était le chef. Le successeur de M. Guizot, au ministère de l'instruction publique, était M. Pelet de la Lozère.

éparçnera cette douleur à sa mère et nous la laissera encore. Elle n'a jamais été en danger, mais elle a beaucoup souffert.

Adieu, cher ami, je me réjouis de vous voir avec tous ces chers enfants, que j'aurai tout le temps d'aimer ici. Renvoyez-nous bien vite Victor ; dites mille tendresses à François ; je lui recommande toujours Albert, avec l'autorisation de le battre s'il y a lieu. Je désire bien qu'il n'aille que chez vous ou chez M. de Lascours, et qu'on ne l'invite pas à droite ou à gauche, et qu'on l'amuse aussi.

LXXXIX

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 18 juin 1836.

... Je vais t'expliquer ce que tu me dis de ma mère. Ses premiers ouvrages ont été faits dans un temps tellement *philosophique* dans le mauvais sens du mot, qu'elle n'a pu éviter de

subir cette influence, car les idées philosophiques semblaient alors unies à toutes celles de tolérance et de liberté. *La Littérature, Delphine et l'Influence des passions*, sont écrits sous cette influence, mais à dater de la mort de mon grand-père, cette influence a cessé, et on ne trouverait pas un mot qui ne fût pas chrétien dans *Corinne*, *l'Allemagne* et les *Considérations*, et le *Suicide*, en particulier, est tout à fait un livre religieux. Elle combat précisément ce qu'elle avait approuvé dans le livre des *Passions*. Cette marche progressive d'un esprit aussi éclairé et aussi libre que celui de ma mère, est un des plus grands témoignages de l'action de Dieu. Mon grand-père, moins ardent de nature que ma mère, n'avait pas autant subi l'influence du temps. Pourtant la religion de ses ouvrages n'est guère qu'un déisme fortement coloré de christianisme. Mais il est mort tout à fait chrétien, et réclamant le pardon et le sacrifice d'un Dieu Sauveur.

J'ai entre les mains la *Vie de Sir James Mackintosh*, qui est un admirable exemple de cette puissance de l'esprit de Dieu. Il est mort avec le nom de Jésus à la bouche, et la paix dans

le cœur, après une vie de discussions philosophiques. Cela est beau, mais bénissons Dieu de toute notre âme de l'avoir connu dès nos jeunes années, et disons de ceux qui peuvent dès quinze ans le servir et l'adorer *Felix ante alios*. Rien ne remplace la fleur des impressions de la jeunesse vouée au culte de la vérité.

Paul n'a pas l'air jusqu'à présent d'avoir une vocation ecclésiastique, il a l'esprit trop contredisant jusqu'à ce jour.

XC

A M. le comte Duchatel ¹.

Septembre 1836.

Je n'ai pas eu un moment de libre, cher monsieur Duchatel, jusqu'à présent, mais si

1. M. le comte Duchatel, collègue du duc de Broglie dans le précédent ministère, faisait partie de celui où M. Guizot venait d'entrer.

vous voulez me dire adieu un moment demain ou ce soir, ce sera bien aimable. Je suis sûre que vous regrettez tous de ne plus avoir à votre tête celui qui vous a si bien dirigés. Je sais bon gré à ses amis de le regretter pour eux, car il doit leur manquer; je leur sais bon gré aussi de croire qu'il est plus heureux, de même que moi, que tout se soit passé sans lui. Ce ne sont pas des phrases, et il m'est doux d'être assuré que personne en France ne peut en douter.

Que Dieu vous garde sur cette mer agitée, cher monsieur Duchatel, et si vous menez les choses si bien que nous ne soyons jamais obligés de nous y rembarquer, je vous en aurai pour ma part une grande reconnaissance. Enfin ce ne seront ni le concours de Victor ni mes vœux les plus ardents qui manqueront à vos succès.

XCVI

A M. Guizot.

7 septembre 1836.

Je reçois un billet de madame de Castellane qui me demande qu'est-ce qui s'est passé qui m'empêche de la voir¹ et, simplement, je n'en ai pas eu le temps. Cela m'ennuie un peu, autant que ces choses en valent la peine, qu'elle croie que je regrette que mon mari ne soit pas dans le ministère. Ne pensez-vous pas que vous y pouvez quelque chose ? La lettre de Victor, d'Évreux, vous autorise à dire quelle était son opinion bien arrêtée avant cette crise. Du reste, je n'y mets pas grande importance, je sais que le monde ne peut supposer que les sentiments qu'il a, il faut en prendre son parti. Je voudrais être certaine, cher ami,

1. M. Guizot était entré dans une combinaison ministérielle à la tête de laquelle était M. le comte Molé et dont le duc de Broglie ne faisait pas partie.

que vous ne vous y trompez pas, parce que, avec votre nature, et l'impossibilité que vous avez de supporter que vos amis soient mécontents, cela pourrait influer sur votre conduite. J'aurais été blessée, si la combinaison dont nous avons parlé une fois à Broglie, eût été mise en avant, non par amour-propre, en conscience, je m'en sens exempte, mais parce que cela m'eût semblé quelque chose de faux. Vous trouverez simple que moi je pense ainsi puisque c'est dans l'ordre ; je crois que Victor n'aurait pas pu accepter une seconde place, mais je regarde comme un grand bonheur que les circonstances l'éloignent tout à fait des affaires, et je n'ai cessé de le demander à Dieu tous les jours depuis un an. J'ai de l'humeur, une humeur légère, et que je n'ai pas l'intention de cacher, de ce que tout ce monde qui le portait aux nues, il y a un an, semble avoir oublié ce qu'il a fait pour le pays, mais je ne veux pas que vous preniez cette humeur pour autre chose. Ce ne serait pas de l'humeur, mais un chagrin sérieux que je ressentirais si on essayait de le ramener au milieu des tracasseries dont il est dehors.

J'espère que Dieu vous donnera de faire beaucoup de bien ; vous en avez déjà fait immensément dans le passé. Il y a des choses que je n'approuve ni ne comprends, à tort ou à raison, dans les combinaisons politiques, vous le savez. Quand cela arrivera, je n'ai pas la prétention que nous nous disions tout le vrai, mais je veux que nous soyons dans cette intention, vous l'avez aussi, de ne jamais entendre, ni dire l'un sur l'autre, que ce que nous ne nous dirions pas l'un à l'autre ; mais si, par hasard, il n'en était pas toujours ainsi (car il y aurait de l'orgueil à en répondre), nous ne nous en voudrions pas, et nous serons aussi près de la parfaite sincérité qu'on l'est dans un monde de mensonge. Ne me répondez pas, ne vous donnez aucune peine pour moi. Je n'en ai pas besoin pour savoir que vous m'aimez. Laissez-moi votre mère et vos enfants le plus possible.

Mille tendresses.

XCII

A Mademoiselle Pomaret.

Broglie, 20 septembre 1836.

Chère amie, je profite de ce que je suis en veine d'écrire et de ce que vous me manquez tellement ici qu'il faut que je vous écrive. Cependant, je le sens, il ne m'est pas possible d'écrire comme je cause, d'abord parce que les paroles oiseuses, je ne les écris pas et puis j'ai le temps de penser à ne pas les dire, et comme on ne peut pas tout dire en écrivant, il faut faire un choix. Ce choix se fait naturellement en causant, par le ton que prend la conversation, la physionomie de celles à qui on parle, mais en écrivant, c'est plus difficile. M. Guizot part dans deux jours ; M. Turretini est parti. Nous sommes maintenant entre nous. M. d'Haussonville est maintenant de la famille, et je ne m'aperçois pas

qu'il n'y ait pas toujours été. M. Doudan s'ennuie depuis que tout est moins animé, c'est-à-dire depuis que vous n'y êtes pas. Je n'ai plus le moindre mouvement d'esprit ; je n'en ai jamais eu que de communiqué. Pour le moment, je suis engourdie, hébétée : j'ai sur la vie le sentiment qu'on a quand on n'a pas d'appétit. Je n'ai faim de rien. Dieu voulût que j'eusse faim et soif de la justice : J'ai vécu fort cet été, puis je suis retombée avec l'automne. Je sens aussi l'automne de la vie. C'est une impression à laquelle on n'échappe pas ; que de choses cachées dans notre âme ! Que faisais-je de ma jeunesse ? et pourquoi me vient-il souvent de la regretter, moi qui serais si fâchée d'être jeune ? Je ne crois pas à la métempsychose, et pourtant il m'arrive fort souvent de dire en moi-même : Ah ! je ferais autrement dans ma prochaine vie, et cela pour des choses qui ne peuvent s'appliquer à l'éternité. On jouit d'une expérience faite, lors même qu'elle ne doit profiter ni à vous ni à personne ; c'est que c'est une vérité. Voilà que je n'ai plus rien à dire, et pourtant je suis sûre que je causerais des heures entières. Il n'y

a pas à se plaindre que M. Guizot soit entré au ministère, mais que ses amis à lui, M. Guizot, lui fassent des compliments qui semblent annuler et faire en apparence oublier complètement Victor. Je ne sais pas ce que Victor aurait fait, mais cela se serait passé autrement, *vice versa*, parce que la nature de Victor est autre. Chère amie, n'est-ce pas que vous viendrez en octobre? Victor dit qu'il vous ramènera de Paris. Vous tenez bien plus de place que vous n'êtes grosse, car vous faites un grand vide.

XCIII

A M. Guizot.

Brogie, 5 octobre 1836.

J'espérais toujours, cher ami, vous dire exactement le jour de notre arrivée, mais comme il dépend d'une lettre que nous attendons chaque jour, il peut être vendredi, samedi ou plus tard. Je vous le ferai dire dès que nous serons à Paris.

Votre mère me manque beaucoup ; j'avais pris une douce habitude d'aller respirer de la paix auprès d'elle ; peut-être ne voyez-vous pas autant de près, qu'on le voit à des intervalles, quels progrès admirables elle a fait ! Sa volonté est absorbée en Dieu, tout s'est apaisé, et rien ne s'est éteint, et la sérénité a pris le dessus comme dans nos jours d'automne où le ciel finit par être parfaitement pur après avoir traversé tant de brouillards, de vapeurs et de pluie.

Nous avons vainement attendu M. Rossi. Je suis bien triste que la Suisse se soit attirée tout cela, et je crains que mes amis n'en soient fort affligés ¹.

Vos enfants font un grand vide dans notre château ; j'aimais mieux les voir courir dehors au soleil que de les sentir dans cette maison au nord que je connais, mais j'avais besoin aussi de les sentir là près de vous.

J'espère qu'ils vous empêchent de vous trop fatiguer, et que vous vous donnez quelques moments pour dire des bêtises ; c'est essentiel

1. Il y avait à ce moment un différend diplomatique avec la Suisse, qui donnait asile à des réfugiés français.

à la santé ; nous en faisons grand usage, et c'est pourquoi nous nous portons si bien.

Adieu, cher ami, embrassez-les tous pour moi, et de la part de Paul qui leur envoie un petit baiser et un petit bonjour. A revoir, tout le château vous dit mille choses, sous peu de jours. Voulez-vous avoir la bonté de ne rien dire sur le jour de notre arrivée ?

XCIV

A Mademoiselle Pomaret.

Paris, 25 octobre 1836.

Chère amie, Louise et son mari arrivent jeudi ou vendredi ; ils seront sans doute ici dimanche. Venez ce jour-là si vous ne pouvez pas venir avant, ce que j'aurais bien aimé. La maison est fort déserte ; j'ai très mal aux nerfs, ce qui occupe et remplit le vide comme autre chose ; mais ce mal ne trouble pas la paix du fond, je l'espère au moins. Seulement cela augmente la fatigue du cerveau, et on

Nous mettrons l'amabilité à la place de beauté, puisque ce sont des dames qui sont vos amoureux. Chère amie, je ris et j'ai le cœur lourd, un cœur qui a besoin du vôtre. Écrivez-moi, je trouve mes plaisanteries mauvaises ; si elles vous fâchent, dites-le-moi tout de suite.

XCV

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Paris, vendredi, 11 novembre 1836 ¹.

Notre vie est assez tranquille et assez retirée ; nous déjeunons à midi comme à Broglie, la prière à dix heures et demie ; tâche de penser à nous dans ce moment, je pense toujours à toi. Après je m'impose une demi-heure de tra-

1. Ma sœur, mariée au vicomte d'Haussonville en octobre 1836, était pour quelque temps à Bruxelles où son mari occupait le poste de secrétaire d'ambassade et où M. Serrurier était ambassadeur.

vail intellectuel. Dans ce moment-ci, je lis l'abbé de Lamennais et Pétrarque ; puis j'écris mes lettres, je fais mes petites affaires sans nombre jusqu'à deux heures, alors je sors jusqu'à quatre heures pour des visites. A quatre heures, je rentre, et souvent il vient quelqu'un me voir. Le soir, nous sommes seuls.

Madame Serrurier est venue me voir, c'est la meilleure femme du monde. Tu ne peux pas t'imaginer avec quelle affection elle parle de toi, comprenant toutes mes sollicitudes, me disant que si tu étais souffrante elle te veillerait comme moi, enfin une bonté qui m'a fait venir les larmes aux yeux.

Mon cher enfant, il faut bien faire cas de la bonté, nous sommes trop accoutumés à ne compter que l'esprit, et les gens d'esprit nous laissent dans la souffrance, dans la peine sans aucun souci. Une âme sympathique et tendre est un bien inexprimable, tu le sauras, ma pauvre enfant, quand tu auras vécu. Dieu dit dans la Bible: « La gloire de l'Éternel, c'est sa bonté », et pourtant, il ne manque ni d'intelligence ni de puissance, mais la bonté vaut mieux.

Ce matin, Marc¹ est venu me faire une confession au nom de madame Léopold, c'est qu'elle est catholique et s'est fait passer pour protestante depuis un an. Je ne puis concevoir pourquoi, puisque j'ai des domestiques catholiques comme protestants. Je l'ai, comme tu conçois, beaucoup blâmée, non d'être catholique, mais de l'avoir caché. Alors j'apprends que la pauvre femme s'est faite catholique pour avoir des dispenses sans payer en se mariant. Je lui ai fait un sermon sur ses torts devant Dieu, et je l'ai engagée à examiner sa conscience, et à se décider à être ou catholique ou protestante sérieusement.

M. Turretini va partir dans l'espoir de se marier ; le pauvre homme regrette Paris ; il va se ranger dans la raison, mais il regrette les rêvasseries de la philosophie allemande. Il dit qu'on lui a fait beaucoup de bien à Broglie.

1. Valet de chambre de mon père et maître d'hôtel.

XCVI

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Novembre 1836.

Mon cher enfant, comment as-tu pu comprendre le dimanche si juridiquement que de croire qu'il fallait t'ennuyer tout le jour? Le sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat. Cela ne fait aucun plaisir au bon Dieu que tu aies passé ta journée à maudire la nature entière.

Si tu avais été te promener, voir quelques jolies choses, enfin passer ton temps de ton mieux, cela aurait beaucoup mieux valu. Je crois que jusqu'à ce que la grâce de Dieu nous fasse trouver notre plaisir dans de longues méditations, il faut éviter seulement le dimanche ce qui donne de la peine aux domestiques et les trop grandes dissipations.

Je n'aimerais pas que tu allasses le dimanche

à l'Opéra et la nuit au bal, mais si tu recevais ou allais voir des amies, si tu te distrayais par la conversation ou la promenade, je crois que tu ferais très bien. Tu peux aussi prendre ce jour pour ta correspondance ; il y a toujours beaucoup de choses que l'on ne peut pas faire les autres jours, et qu'on peut remettre à ce jour-là. En tout, mon enfant, ce jour nous est donné par Dieu, qui a créé tous nos plaisirs, comme un repos du corps et de l'esprit, pour nous soulager des soucis et des travaux, et non pour nous ennuyer. Je te dirai là, comme pour ta santé, de mettre de l'intelligence dans l'accomplissement de ce commandement, d'y chercher ton bien comme tu le trouves ; si tu n'avais que ce jour-là pour les plaisirs du monde, je te dirais de prendre ce jour-là ; ayant tous les autres, je crois que tu trouveras de la douceur à avoir un jour un peu plus paisible, sans tristesse pourtant.

XCVII

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

15 novembre 1836.

Ma pauvre petite, que je voudrais te voir. Il me semble que ma jeunesse s'en est allée avec toi; j'ai des moments d'abattement, et je pourrais dire d'ennui, si ce n'est que c'est un vilain mot qui a fait trop de dégâts dans ma famille et que je ne veux pas prononcer.

Nous menons une vie fort paisible, quasi comme à Broglie; je lis M. Jouffroy (le morceau de philosophie qu'il vient de publier). Je relis Pascal, je trouve cela sublime.

Je te recommande de lire: si j'avais ton âge et du temps, je me mettrais à étudier toutes choses. La métaphysique est plus que jamais à l'ordre du jour ici parce que M. Doudan lit et écrira, j'espère, sur M. Jouffroy. On discute beaucoup sur la substance, sur la cause, sur Dieu

même. Dimanche dernier, M. Andebèze a fait un sermon admirable sur la présence de Dieu, je t'ai regrettée.

XC VIII

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Paris, 20 décembre 1836

...Quel bonheur, chère enfant, de commencer l'année ensemble, et combien il nous faudra remercier Dieu d'une année si pleine de bénédictions... Les haines politiques sont affreuses. en ce moment. Rien n'est si triste à voir, c'est un bien cruel spectacle que voir des hommes qui ont marché côte à côte, se déchirer, livrer leur passé pour se faire plus de mal, et prétendre mener un pays, y remettre l'ordre et la morale, au nom de ces passions violentes et aveugles...

J'ai été voir la grand'mère de ton mari : elle a l'air bien paisible, comme si elle ne

souffrait point de son infirmité ¹. A chaque instant, elle dit : j'ai vu telle personne, cela prouve beaucoup d'oubli de sa situation, et, par conséquent, d'elle-même. C'est à quoi je travaille sans y réussir encore ; je voudrais me détourner de mes propres impressions pour valoir mieux, et aussi pour être plus heureuse, mais je n'y réussis pas encore assez.

XCIX

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

23 décembre 1836.

... J'ai passé la matinée d'hier à l'Académie, je connaissais le discours de M. Guizot qui est bien beau. Il y avait une foule innombrable et toute la société ; beaucoup de robes noires du deuil de Charles X. Les femmes étaient en immense majorité, et elles ont envahi toutes

1. Madame la marquise d'Haussonville était aveugle.

les places. Cette foule était très curieuse, très attentive, mais froide, froide pour la personne de M. Guizot, et encore plus froide pour tous les sujets dont il était question. D'abord, l'éloge du xviii^e siècle n'a fait aucune impression ; ce souvenir est complètement éteint, et bien que je n'aime guère Voltaire et Rousseau, je suis encore la seule peut-être qui ait été bien aise qu'on leur rendît justice. Il n'y a que le nom de Napoléon qui ait un peu tiré l'assemblée de son apathie ; la révolution de Juillet, la Restauration attaquée, et tous les sujets moraux et politiques ne semblaient nullement l'intéresser. Le discours, qui était très beau, était en même temps très impartial, comme l'est M. Guizot, impartial dans la même phrase, vous disant le « mais », avant que l'éloge fût fini, et il est certain que cela refroidit beaucoup : on l'a donc écouté froidement ; mais après, on l'a très vivement applaudi, et tout le monde dit que c'est admirable...

C'est vraiment affreux de voir le plaisir du mal désintéressé, dans les gens les plus sérieux, quand ils sont dans le monde. Quand je pense

que ce monde si mauvais, si indifférent, si froid, va s'occuper de te retourner de tous les côtés, ma pauvre chérie, en t'admirant beaucoup, mais en n'ayant pas le moindre souci de ton bonheur et de ton bien, cela me donne un besoin bien vif de prier Dieu de toute mon âme de te diriger en toutes choses, petites et grandes, et je suis sûr qu'il le fera si tu le lui demandes aussi.

C

A M. Guizot.

12 janvier 1837.

Cher ami, voilà un pupitre à lire dans son lit que François ¹ avait désiré hier ; il m'est si pénible de n'avoir aucun moyen de lui dire combien je l'aime que je lui ai écrit quelques

1. François Guizot était atteint d'une fluxion de poitrine dont il mourut le mois suivant.

mots en même temps. Voyez s'ils ne contiennent rien qui puisse l'émouvoir, et donnez-les-lui si vous n'y avez pas d'objection. Il y a quatre ans, vous étiez bien heureux, mon pauvre ami ! Dans peu d'années, toutes nos douleurs seront effacées, et il ne nous restera de cette terre que le souvenir d'y avoir aimé et prié.

Mille tendresses.

CI

A M. Guizot.

Février 1837.

Faites-moi écrire par M. Génie comment est François ce soir, cher ami, ne me l'écrivez pas vous-même. M. Doudan repassera plus tard chez vous. Croyez-vous, cher ami, que François n'éprouverait pas quelque douceur, s'il voyait quelquefois prier à côté de son lit ? Votre mère en éprouverait, je crois, un grand

soulagement. Vous-même, n'en éprouveriez-vous pas ? Vous qui croyez tant à la puissance de la prière ! Il me semble qu'Élisa l'eût fait, et que, loin de l'inquiéter, cela l'aurait calmé. Qui sait ce que peut la prière, non seulement pour l'âme, mais pour le soulagement du corps ? M. Andral me l'a dit une fois d'après son expérience. Et ce n'est pas vous qui le niez. Il me semble qu'un malade qui ne voit pas prier près de lui doit se sentir isolé, même au milieu des meilleurs soins. « Quelqu'un souffre-t-il ? Qu'il prie ! » Ne me répondez pas à cela, j'ai calmé mon âme en vous le disant ; tout ce que je pense, du reste, je n'ai pas besoin de vous en rien dire. Adieu.

CII

A Mademoiselle Pomaret.

Fontainebleau, mai 1837.

Je vous raconterai tout ce qui se passe ici et ne veux pas gâter mes récits, d'autant que

j'ai toujours mal à la tête. La Princesse ¹ est charmante, elle a juste la figure qui est l'organe de l'âme, des yeux grands et pourtant qui ont l'air de ne pas l'être assez pour laisser regarder dans son âme qui est pleine d'intelligence et de curiosité. Elle a l'air assuré et modeste, curieux et gai, pleine de confiance dans l'avenir. L'entrevue a été bien touchante, c'était vraiment l'émotion de famille doublée ou centuplée par la destinée de tant de millions d'être. Depuis, c'est bien fatigant, bien monotone, bien vaniteux comme toute cour. J'espère que la cour ne m'empêchera pas d'être heureuse ailleurs, comme dit Massillon ; mais assurément elle ne me rendrait pas heureuse. Mais je ne veux pas empiéter sur mes récits. Dieu veuille que tout aille bien jusqu'au bout ! La grande duchesse ² est une femme profondément sensible, chrétienne et élevée. Adieu, toute chère, vous êtes si bonne pour moi, cela me paraît tout simple.

1. La princesse Hélène de Mecklembourg, qui arrivait en France pour épouser le duc d'Orléans.

2. La belle-mère de la Princesse qui l'avait accompagnée en France.

CIII

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Coppet, 1^{er} juillet 1837.

... Coppet est très bien arrangé. Je suis bien contente d'y être, et pourtant mon cœur se serre. Être ici sans fille, c'est mélancolique. Je me reproche aussi d'éprouver quelquefois de la peine à revoir des lieux où j'ai trop vécu, et par conséquent bien souffert. Il semble qu'on entende le bruit du temps à Coppet. C'est ici que tu es née, et que tes pauvres yeux m'ont regardée pour la première fois. Que Dieu te bénisse, mon enfant ! Hier soir, nous avons eu un bon pasteur évangélique qui est venu faire le culte du dimanche. En entrant dans cette salle à manger pleine de figures recueillies et sérieuses, ma pensée s'est reportée sur ce passé si animé et si brillant de Coppet, et j'ai béni Dieu d'avoir ainsi sanctifié ce séjour plein de souvenirs. Il m'est

revenu alors à la pensée plusieurs conversations de ma mère, où elle défendait vivement l'Évangile, et je me suis dit qu'elle avait déjà peut-être ainsi attiré la bénédiction de Dieu sur ce séjour... Ta tante trouve Paul parfaitement gentil, mais pas trop bien élevé. Son intelligence fait de grands progrès, et devient un secours pour le faire obéir ; il y a déjà un petit spectateur qui raisonne en dessous... L'ouvrage de M. Merle d'Aubigné sur la Réformation est tellement partial que cela fatigue. On est mécontent de la critique du temps actuel, et l'on ne peut plus supporter le panegyrique habituel... Voilà le lac et les chemins envahis par les bateaux à vapeur et les omnibus : l'espace est décidément vaincu par l'homme, mais son confrère le temps le vengera toujours...

Adieu, mon pauvre enfant, ce château est bien vide sans toi ; je voyais hier deux petites filles brune et blonde, dans l'avenue, je me croyais il y a dix ans. Dieu bénisse ton séjour à Gurcy ¹, mon enfant, et te donne cette paix qui embellit tout !

1. Terre de la famille d'Haussonville.

CIV

A Mademoiselle Pomaret.

Coppet, 3 juillet 1837.

Chère amie, je veux vous écrire un petit mot avant d'avoir le temps de vous écrire une longue lettre. Nous sommes bien paisibles ici ; nous n'avons encore vu personne. Victor est déjà au travail, serein, gai, amical pour tout le monde, comme quelqu'un qui a le temps de l'être. Ma sœur est charmante, la paix, le confort, l'ordre règnent toujours plus ici, et avec moins de tension, la règle par degrés se change en impulsion. C'est le contraire de ce que dit Ovide, ce qui a été *ratio* devient *impetus* dans le chrétien, mais avec douceur et calme. Elle est toujours pâle et maigre plus que je ne voudrais, et je ne trouve pas sa santé aussi améliorée qu'on me l'avait annoncé. On respire un air bien pur, on sent que l'esprit

de Dieu y souffle. Hier soir en voyant toutes ces figures sérieuses, réunies pour écouter un pasteur évangélique des environs, je pensais à toute cette vie si brillante qui avait animé ce lieu, et je pensai avec douceur aussi aux paroles chrétiennes que j'ai entendu prononcer à ma mère, et à l'influence qu'elle aurait pu exercer sur le mouvement religieux actuel. Il me semble que c'est la sibylle remplacée par la madone, mais l'ayant saluée de loin et appelée de ses vœux. Il me semble aussi parfois que j'entends le temps qui tombe goutte à goutte, et j'ai peine à me défendre d'un sentiment de mélancolie. Je voudrais quelquefois ne pas retrouver la vie passée avec toutes ses souffrances à chaque pas, mais je me méprise de cette impression, et elle se dissipe. Chère amie, je vous aime bien, vous m'aimez aussi; je crains que vous ne m'ayez trouvée moins aimable cet hiver, et je me rassure en me disant que quand l'amitié grandit, c'est comme l'enfance, elle gagne en force et perd un peu en charme. C'est de mon charme que je parle car vous n'avez rien perdu du vôtre.

CV

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Coppet, 11 juillet 1837.

... J'ai fini tout M. Hugo ; mais cela me donne autant de peine à comprendre qu'une langue étrangère ; il y a sûrement une imagination très riche, très féconde, mais il est privé du sens qui discerne entre le laid et le beau, le bien et le mal, ou plutôt son immense orgueil lui fait croire que tout ce qui lui passe par la tête, il a le droit de le dire. As-tu remarqué qu'il compare toujours le grand au petit, le beau au laid, l'idéal à l'humain, de sorte que ce n'est plus l'azur des yeux qui ressemble au ciel, mais le ciel qui ressemble à un œil, une montagne à une épaule, etc. C'est une poésie qui rabaisse au lieu de grandir, et puis, il a une imagination bizarre, et qui n'est point du tout naïve ; il a le secret

de toutes ses singularités. C'est comme des gens qui, sans avoir aucune peur, se racontent des histoires bien sinistres. Il n'est ni de son temps ni de sa langue.

CVI

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Coppet, 15 juillet 1837.

... Il faut que je te dise qu'une phrase de tes lettres m'a fait de la peine. Tu me dis : « Je ne trouve pas comme toi, que Coppet ait gagné au change ». D'abord, j'ai trouvé que tu n'avais pas réfléchi à mon impression. Comment pouvais-je trouver en totalité qu'il ait gagné au change ? Il est trop sûr que j'y regrette ce qui en faisait l'ornement. Il est trop sûr aussi que si l'on pouvait réunir à Coppet le mouvement d'esprit et d'intelligence le plus animé, avec la piété, ce qui serait certainement arrivé si mon frère avait vécu, et

probablement aussi si ma mère avait vieilli, parce qu'elle s'approchait toujours plus de Dieu, il est trop sûr que cela vaudrait mieux que tout. Mais, cependant, s'il fallait choisir entre le mouvement d'esprit le plus brillant inoccupé de Dieu, et un sentiment de piété sincère et profond, mon enfant, qui peut hésiter à tête reposée entre les deux partis? Ce n'est certainement pas ma mère qui eût hésité, car elle nous a toujours élevés dans la pensée que la piété la plus humble valait mieux que le génie, et je puis t'assurer que c'est à elle plus qu'à toute autre, que je dois cette profonde conviction que la crainte du Seigneur, c'est la sagesse, et se détourner du mal, l'intelligence, comme le dit Job. Grâce à Dieu, il n'y a pas incompatibilité entre la piété et l'esprit, mais la meilleure preuve d'esprit que l'esprit puisse donner, c'est de se mettre au-dessous de la piété. Regrettons donc beaucoup ce qui manque à Coppet, et qui le sent plus que moi? mais bénissons Dieu de ce qu'il a sanctifié par son amour ce lieu où il avait déjà répandu tant de dons. M. Scholl, dont tu dois te souvenir, me racontait l'autre jour qu'il

avait rencontré ma mère dans le monde à une époque où il était très mondain, quoique déjà destiné à l'état ecclésiastique, et qu'elle dit en le regardant : « Il ne sera pas un bon ministre de l'Évangile, car il vit dans le temps, et un ministre de Dieu doit vivre hors du temps. » Eh bien ! il y a une foule de mots semblables de ma mère, qui indiquent qu'elle sentait le prix de la vie religieuse mieux que personne. Ma chère petite, je ne puis trop t'engager à profiter pour la réflexion du moment actuel. Tu es calme de cœur et d'esprit comme de passion. C'est dans de tels instants qu'il faut faire provision pour la vie à venir, pour ces mauvais jours dont il y aura, j'espère, très peu pour toi, mais que cependant personne n'évite, parce que le temps tout seul les amène. Ah ! mon enfant, puisses-tu recevoir ton Dieu sauveur dans ton cœur ! Dans peu de temps, tu sauras, par l'amour maternel, ce que Dieu veut dire quand il nous appelle ses enfants... Ton portrait reçoit les hommages de tout le monde, d'un air doux et affable.

CVII

A M. Guizot.

Coppet, 17 juillet 1837.

J'ai écrit à votre mère l'autre jour, cher ami, bien que je vous dusse une réponse, j'ai pensé que vous le trouveriez bon. L'idée que je peux faire quelque plaisir à votre mère, est une grande douceur pour moi. J'aurais bien aimé être près d'elle cette année, assister à votre première rentrée dans ce Val Richer, où déjà vous avez de si mélancoliques souvenirs. Le temps que François a passé à Broglie est celui où je le retrouve le plus souvent, si simple, si gai, si jeune. Je ne puis m'accoutumer à la pensée qu'il n'y est plus, elle me ressaisit comme toute nouvelle. Je sais bien que son souvenir vous rend plus particulièrement amical et occupé d'Albert. Il est dans ce moment au milieu des montagnes, il voyage

sans se fatiguer et en s'y plaisant. Quand il est parti, il toussait encore, mais moins ; il n'avait pas d'autre mal ; dans ses lettres, il ne me dit rien de sa toux. Dieu seul sait l'avenir, heureusement, et toutes nos prévisions en crainte et en espoir sont bien trompeuses. C'est un grand repos que cette ignorance unie à l'abandon entre les bras de Celui dont la pitié est aussi infinie que la science.

J'étais fatiguée en quittant Paris, pas précisément de corps ni d'âme, mais dans une région intermédiaire ; c'est précisément le lien de l'intelligence à l'être physique qui se fatigue, du moins chez moi, sans que la santé s'en ressente, ni la raison non plus, j'espère, mais cela rend très incapable de toutes choses.

Je ne sais pas à qui la faute, cher ami, si nous n'avons pas causé, ce n'est certainement pas que vous soyez moins tendrement présent à ma pensée. Il m'arrive d'avoir moins de goût à parler de moi que quand j'étais plus jeune, et aussi moins l'idée que je puisse faire du bien aux autres. Mais pourtant je ne pense pas que cela soit la cause de ce que nous nous sommes moins vus, et je ne la sais pas.

Victor est très bien et fort entrain de travail ; il s'est remis jusqu'au cou dans la pensée, comme s'il n'existait ni politique ni affaires dans le monde. Il me semble que celles d'Espagne vont bien mal ; les nôtres dorment, et il est à souhaiter qu'on ne les réveille pas pour la dissolution. Je reçois une lettre de l'abbé Bautain qui dit qu'on le tracasse pour envoyer les enfants de son institution au collège. Je vais écrire à M. de Salvandy, mais peut-être un mot de vous serait-il bien utile.

Ce pays-ci est toujours bien beau et, de plus, meilleur et plus heureux chaque année. La liberté religieuse y est à présent complète ; le zèle très actif peut s'y développer, et il me semble adouci en même temps qu'il s'est répandu. Il y a vraiment beaucoup d'âmes dans ce pays, et la statistique qui se sert souvent de cette expression mal à propos serait bien appliquée ici.

M. Doudan est aussi fort en train de travailler et en très bonne disposition. Ma sœur est mieux, quoique encore bien pâle, mais elle a une vie doucement occupée. Paul est fort bien portant et bien gai ; il n'y a pour lui ici

ni passé, ni avenir dans sa pensée, mais un présent très gentil. Adieu, cher ami, je voudrais beaucoup de détails sur votre vie, nous en sommes avides. Donnez-nous-en et aimez-nous. Ma sœur me charge de bien des souvenirs pour vous.

CVIII

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Coppet, 20 juillet 1837.

... J'ai lu les articles de M. de Girardin sur M. de Lafayette, que j'ai beaucoup aimés ; je trouve qu'il y a une très juste appréciation du caractère. Ses Mémoires sont un peu monotones. Il rapporte tout à une même idée, et cette idée n'est pas assez vaste ni assez désintéressée pour que tout s'y rattache, et quoique ce ne soit pas de l'égoïsme grossier, cependant le moi y joue un trop grand rôle... Je lis à présent le cours de droit naturel de M. Jouf-

froy, mais je trouve toujours moyen d'être dérangée, et cependant il y a terriblement de places vides dans mon âme. Ton père est, grâce à Dieu, aussi absorbé par le travail que si jamais politique n'avait existé pour lui. C'est un grand bonheur dont il faut être reconnaissant; pourtant, je t'engage bien aussi à remercier Dieu d'avoir un mari qui a le temps de s'occuper de toi, car la vie est parfois bien difficile à supporter avec le sentiment d'une complète inutilité pour ceux qu'on aime. On se demande quelquefois pourquoi l'on vit, et c'est bien mal puisque le bonheur de pouvoir plaire à Dieu et le glorifier devrait suffire à tout. Chaque âme reçoit ce qu'il lui faut pour son amélioration, et certainement avec le moins de souffrance possible. C'est ce dont je suis persuadée.

CIX

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Fribourg, 28 juillet 1837.

... Le pont de Fribourg est vraiment une très belle chose ; ce qu'il y a d'original, c'est que le pays est extrêmement sauvage et pittoresque, et que ce pont est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus régulier et de plus civilisé. C'est l'empire des mathématiques au-dessus des rochers et des abîmes. M. Guizot triompherait ici, car vraiment l'homme a l'air d'avoir mis le grapin sur la nature. C'est une grande ligne, parfaitement régulière, soutenue par une infinité de fils très légers et très droits, au-dessus d'une grande vallée ; quand on est au-dessous, on croit voir des danseurs de corde au-dessus de sa tête, mais ces danseurs de corde sont quelquefois une grosse diligence à six chevaux. Le pont, du reste, inspire une

parfaite sécurité; on ne comprend pas comment cela a été fait, mais une fois fait, cela paraît parfaitement facile et assuré. Le paysage est très beau et ressemble beaucoup aux Pyrénées, en plus grand. La ville est bâtie tout en pente, et le fleuve, qui est très large, l'entoure de tous les côtés. Le matin, nous avons entendu l'orgue; c'est plus merveilleux que touchant. Il imite tous les instruments, et, en particulier, les voix humaines; il réussit à jouer des airs très vite, ce qui est une extrême difficulté pour un orgue. Même il en résulte qu'il joue des contredanses dans l'église, et l'effet était d'autant plus bizarre qu'il venait d'y avoir un service funèbre, et qu'au moment où cet air a commencé, un desservant de l'église a emporté le cercueil vide, tout couvert de crânes et d'ossements, et l'a mis sur ses épaules de l'air le plus guilleret du monde; à la fin, l'orgue a imité le tonnerre, et, en même temps, un chœur de voix humaines qui l'accompagnait, cela était vraiment très beau. Ceci est le siège du catholicisme du xv^e siècle, on ne rencontre que des habits de moines, de cordeliers, etc.; il y a cinq couvents d'hommes

et quatre de femmes. Les rues sont pleines de madones et d'ex-voto.

Adieu, mon cher petit, tu m'as bien manqué dans cette course. Évidemment je n'ai plus goût aux voyages sans enfants avec moi. Il y a aujourd'hui deux ans que le bon Dieu a sauvé la vie de ton père.

CX

A Mademoiselle Pomaret.

Coppet, 29 juillet 1837.

Chère amie, je vous remercie bien de la bonne lettre que je viens de recevoir, et qui me fait si bien vivre dans le lieu où vous êtes. Je vois que Louise est heureuse : du reste, ses lettres m'avaient appris sa disposition. Quelle bonté de Dieu de m'épargner le sentiment de sa tristesse qui m'eût été bien insupportable. Ne trouvez-vous pas qu'en suivant l'éducation de la vie sur notre âme,

on est frappé d'une chose, c'est que ce que nous disons avec ardeur, la chose après laquelle nous courons, nous est toujours refusée, et, d'autre part, que ce que nous ne pourrions pas absolument supporter, nous est épargné. Il est impossible, en examinant notre sort, de ne pas reconnaître toujours la main d'un ami, qui nous aime au fond, qui nous plaint beaucoup et cependant ne nous cède jamais mal à propos. On devrait bien étudier l'éducation de Dieu pour apprendre à bien élever ses enfants et cependant je crois que n'ayant pas sa toute-puissance et sa toute-science, il ne faudrait pas aller sur les brisées de la vie en ce genre, il vaut mieux se borner à ne pas le contrarier... M. Doudan a fait un bien bel article sur le scepticisme. De politique, nous n'y songeons plus, la morale, la métaphysique, à la bonne heure : mais on est trop occupé de savoir s'il y a *quelque chose* pour s'inquiéter des modifications de ce *quelque chose* s'il existe. On dit pourtant (s'il y a un *on*) que la Chambre (si elle existe) sera dissoute par des ministres qui certainement ne sont *rien du tout*. Ce

dernier point est évident. J'aurais bien des choses encore à vous dire, mais je les ajourne à la conversation. J'ai beaucoup réfléchi sur deux choses personnelles : la réalité de ma foi et le dépouillement de soi-même. Je me suis sentie pleine d'illusion à côté de piétés si graves et si belles malgré quelques travers. Je trouve qu'il ne faut jamais se comparer aux autres, mais de se servir d'eux comme des moyens de nous sonder nous-mêmes.

CXI

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Coppet, 1^{er} août 1837.

... Je reviens à ce que tu me dis dans ta lettre. Je crois que le Coppet d'autrefois, bien que disposé au sentiment religieux, était encore bien loin cependant de rendre à Dieu tout ce qui lui appartient. Il y avait beaucoup trop de mélange ; ma mère le sentait plus que per-

sonne, car elle me disait : « Ce n'est pas une atmosphère bonne pour ton âge » ; et, en effet, je dois à cette vie trop mondaine et trop agitée, la difficulté d'être heureuse que j'ai à peine vaincue à l'heure qu'il est. Ma mère elle-même était bien peu heureuse, parce que ses grandes facultés n'étaient pas encore entièrement réglées et soumises par la foi qu'elle avait. Elle le sentait bien, et je relisais l'autre jour des lettres d'elle à madame Necker où elle lui parle du mal qu'elle se fait à elle-même par le besoin de mouvement. Elle s'était de plus en plus calmée, et sûrement, si elle avait vécu, il ne manquerait plus rien à Coppet ; car le progrès de l'âge d'une part, et le réveil religieux du monde de l'autre, qu'elle pressentait et désirait, l'auraient entièrement amenée à une foi pratique et vivante. Je comprends ton impression sur le mouvement religieux ; il se peut, sans doute, que l'activité humaine se mêle aux meilleures choses ; mais, d'autre part, vois quel inconvénient il y a dans cette religion que, comme disait ma mère, « on met à part de tout à force de révérences » ! Comment comprendre un sentiment profond

qu'on n'ait jamais besoin de manifester ni de faire partager aux autres! Les catholiques se contentent souvent de formes, ou bien, c'est une action moins ouverte, voilà tout, et c'est souvent aussi un moyen d'action chez eux que de ne pas paraître occupés de religion. Cela ne m'empêche pas de reconnaître de très belles et bonnes choses en eux, et comme ils sont sous une autorité absolue, ils en ont les avantages, plus de régularité et de calme extérieur. La liberté est plus orageuse en religion et en politique. D'ailleurs, mon enfant, ce que je désire pour toi, ce n'est point une préoccupation d'affaires religieuses, ce qui ne pourrait en aucun cas venir que bien longtemps après que tu en aurais été préoccupée pour toi-même, mais je voudrais que la prière et la lecture de la Bible te fussent habituelles, que tu éprouvasses le besoin de remercier Dieu de ses dons, et que tu apprisses à lui confier tout ton avenir, enfin que tu écoutasses sa voix dans l'Évangile et dans ton cœur, afin de le prendre pour guide et seul guide dans ta conduite...

CXII

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Coppet, 3 août 1837.

... Dans ta discussion avec mademoiselle Pomaret, je ne suis de l'avis ni de l'une ni de l'autre. Quand on contemple les œuvres de Dieu, on voit que l'utilité est loin d'être toujours le but, et si Dieu s'était demandé « à quoi bon cela ? » nous n'aurions pas ces profusions de fleurs sauvages destinées à être jetées, comme dit l'Évangile, des fleurs du désert que personne ne voit et dont on ne peut profiter. Le beau est son propre but à lui-même et la vérité aussi ; mais ensuite c'est parce que l'homme est dépravé qu'il peut séparer le beau et le vrai de l'idée de Dieu ; cette idée devrait être présente dans toutes nos actions, comme la lumière luit sur tous les objets, comme l'air dans lequel on respire.

Nous devrions tout faire en Dieu, pour Dieu, par Dieu parce que nous devrions l'aimer spontanément, et, certes, si l'amour humain a ajouté au génie des peintres et des poètes, l'amour divin n'y nuirait pas. Dans notre état actuel, nous ne connaissons que deux manières d'être : ou nous nous absorbons dans les choses créées, par entraînement, ou nous nous contrainçons par une idée de devoir, encore sèche et sévère, mais c'est que l'amour nous manque, l'amour qui ne se demande pas : à quoi sert cela ? mais qui accomplit naturellement, spontanément, les actes de devoir, et qui, naturellement, spontanément, voit le reflet d'une beauté suprême et de la vérité suprême dans toutes les beautés et les vérités finies. Jusqu'à ce que nous en soyons là, il faut marcher, cahin-caha, en nous aidant alternativement du goût pour la chose même pour nous animer et du mobile lui-même pour nous sanctifier, mais cela fera toujours un être incomplet.

Nous avons du monde à diner ce soir : je crois que je suis obligée de m'aider du mobile moral, car l'amour pour le prochain me manque pour l'instant.

CXIII

A M. Guizot.

24 octobre 1837.

Vous devez avoir eu des nouvelles de Louise par votre mère, cher ami ; je lui ai écrit après que les premiers jours après ses couches étaient passés, et bien passés. J'espère qu'elle a reçu ma lettre. En vérité, je ne suis pas beaucoup plus paresseuse, c'est que j'écris plus à votre mère, et qu'il me semble que c'est comme si je vous écrivais. Si je suis paresseuse, d'ailleurs, c'est, au contraire parce que je le suis moins ; bien que cela ait l'air d'un paradoxe ; c'est vrai, je me suis mise à lire un peu davantage, parce que j'ai trouvé qu'on se faisait beaucoup de mal en négligeant trop les occupations intellectuelles ; on n'éteint pas la pensée, mais elle n'a pas assez d'aliment, et elle devient d'autant plus active et fatigante.

L'article sur Bacon ¹ m'a mise en train de lire ses œuvres. Je lis aussi les Niebelungen qui ont du charme, bien qu'un peu monotones, et au-dessous de la réputation homérique que M. Schlegel leur faisait dans mon enfance. Enfin, j'ai recommencé à lire de l'allemand que je ne sais plus, et je trouve qu'une langue étrangère repose beaucoup parce que cela fixe l'attention sans faire penser, ce qui est toujours mon mal. Vous trouverez peut-être qu'il n'y paraît guère, car cette pensée ne produit pas grand'chose, mais cela ne l'empêche pas d'aller son train en dedans, et je voudrais tâcher de la détourner un peu au dehors afin d'éviter que, comme dit Pétraque :

La mente mia sempre piu s'interna.

Je n'y parviendrai probablement pas, mais c'est égal. Voilà bien des confidences, mais fort innocentes ; bien que nous n'atteignons pas tout à fait le « siècle exigé », à nous deux, nous en sommes bien près, et je me sens aussi à l'aise dans mes quarante ans que si j'en avais

1. Article de lord Macaulay dans la *Revue d'Edimbourg*.

cinquante et un. Pardon de l'épigramme qui n'est pas bien méchante.

Je regrette bien vivement de n'avoir pu aller cette année voir le Val Richer, ni vous voir à Broglie; il me semble que nos souvenirs communs auraient plané au-dessus de nous, et que nous nous les serions communiqués avec une sorte de douceur. Sans doute, il en sera de même une autre année, ils ne s'effacent pas, mais le temps, qui ne change rien au fond de l'âme, amène des préoccupations extérieures qui voilent ce qu'on éprouve. Je m'afflige de ne pas vous y trouver pour ce mois de novembre. Victor est bien avide de le passer loin des tracas.

Voilà une triste victoire à Constantine, et cruellement achetée; on ne paraît pas s'en vanter beaucoup. La seule nouvelle, c'est l'intime tendresse de M. Molé et de M. Thiers; ils étaient l'autre jour sous l'aile l'un de l'autre à Trianon, à un grand dîner où nous assistions, mais plutôt M. Thiers sous l'aile de M. Molé que vice versa¹. Il professe (M. Thiers)

1. M. Molé était premier ministre, s'étant séparé de M. Guizot dès le mois d'avril précédent.

n'avoir d'autres ennemis que ceux du ministère, et lui être tout dévoué. Entrera-t-il ou n'entrera-t-il pas avec eux? C'est au nombre de ces questions qu'on se repose tous les soirs, et dont je serai bien aise de me reposer tout à fait hors de Paris. Adieu, cher ami, votre maison sera-t-elle bien prête, bien chauffée, et ne pourrions-nous pas vous nourrir ou loger quelques jours? Cela nous ferait bien plaisir. Mille tendresses à tous ceux des vôtres et à vous. Louise est à merveille et son enfant aussi.

CXIV

A M. Guizot.

Brogie, 1^{er} décembre 1837.

Vous êtes bien bon, cher ami, de penser à nous dans notre solitude; nous nous y trouvons fort bien, et si j'avais ici mes enfants, et que mes amis y pussent venir de temps à

autre, je n'aurais point d'objection à y rester toujours.

Il y a longtemps que ce mouvement du monde dont vous me parlez ne me plaît plus. Le monde est mauvais quand on est jeune, et insipide quand on ne l'est plus. J'en suis à la seconde période. Je ne profiterai plus longtemps au reste de notre solitude, car dans quinze jours nous serons de retour. Victor trouve de loin qu'après avoir eu trop bonne espérance, on s'effraye un peu trop. A en croire les journaux et les commérages, il semblerait que tout va à la gauche. Il pense qu'après la réunion de la Chambre, il y aura une réaction dans l'autre sens, et que l'on se rassurera trop. C'est assez agréable de laisser passer de loin toutes ces oscillations.

Vous ne voulez pas de mon reproche sur l'impartialité¹ ; je dois convenir que depuis le xvi^e siècle vous le méritez moins, car vous avez bien pris votre parti, et vous le demander plus tôt n'était peut-être pas trop raisonnable. Il me semble seulement que l'âme est un peu

1. Appréciation du cours de M. Guizot sur l'histoire de France.

fatiguée quand on lui présente toujours les deux points de vue à la fois, le bien et le mal de chaque opinion. On a besoin de se reposer quelque temps dans une admiration ou dans un blâme complet. Plus tard, si nous étions allés trop loin, nous reviendrions en arrière ; si nous nous sommes laissés entraîner à mal juger nos adversaires, nous leur ferons réparation, mais ne nous obligez pas à l'instant même à étouffer le sentiment qui nous émeut. Soyez plutôt comme l'Évangile, qui donne un principe tout entier, sans limites, qui laisse le cœur s'en pénétrer, s'en nourrir, ne voir et n'écouter que lui, et qui, dans un autre moment, donnera le principe opposé avec tout autant de force et d'étendue ; sous cette apparence de contradiction, il y a une sagesse profonde ; laissez un peu d'élan à mon âme dans la joie ou dans la douleur, dans l'enthousiasme et dans l'indignation, et ne l'arrêtez pas toujours par des *mais* et *cependant*. Laissez-moi épuiser mon impression, vous la rectifierez plus tard.

Je ne vous demande pas l'injustice, je la déteste ; je vous demande de ne pas me donner

toujours à la fois la conviction et la restriction. Je crois que cette habitude est une des choses qui énerve et affaiblit les éducations modernes ; elle ne donne pas la vraie modération, celle qui va au bout d'un sentiment et ne revient sur ses pas que par respect pour un autre. Mais cette froide modération-là n'est point la vôtre sans doute, et il n'y a pas non plus de froideur en vous, mais comme votre esprit embrasse tous les points de vue à la fois, vous êtes séduit par la grandeur du coup d'œil : mais peut-être vos auditeurs qui ne s'élèvent pas à votre hauteur perdent en énergie morale sans gagner en sagacité.

Du reste, ce qui est bien frappant, c'est votre identité : il est impossible d'être plus conforme à vous-même, et c'est un bien rare mérite de notre temps : je pourrais encore par méchanceté dire que vos idées sont si fécondes qu'il peut naître beaucoup d'enfants bien divers de la même famille, mais j'aime mieux être bonne, et vous admirer purement et simplement.

Adieu, cher ami, voilà un long oisif bavardage, bien loin de vos conversations quotidiennes :

Mais que faire en un style à moins que l'on n'y songe !...

Pour sortir de la justice impartiale, nous lisons les *Provinciales*; je ne puis faire à Pascal les mêmes reproches qu'à vous, mais je lui en fais de plus graves.

Mille tendresses à vous et autour de vous.

N'accusez pas M. Molé.

Je rouvre ma lettre parce que mademoiselle Pomaret et M. Doudan veulent que je vous parle d'eux.

CXV

A Mademoiselle Pomaret.

2 janvier 1838.

Chère amie, j'ai voulu vous écrire hier et puis le jour s'est passé, si pressé, si mal en train. La vie de Paris me dessèche comme vous, elle me remplit la bouche de sable, comme dit Jérémie. Il y a des jours où on ne se sent plus la force de rien; on ne sait lequel on voudrait battre le plus de son corps ou de son âme. N'y a-t-il pas d'autre moyen de sortir

de cet état que par la fin de toutes choses ! Je suis donc bien mauvaise, bien grognon, bien enchiffrenée, pour la nouvelle année ? Je n'ai rien de bon à vous dire, si ce n'est que je vous aime. Dimanche dernier, vous m'avez bien manquée, et je ne suis pas faite encore à l'idée que vous n'êtes plus à Paris : je vous y vois toujours, et puis, par moments, je crois que je ne me soucie de rien ni de personne ; ce sont de vraies vapeurs et je vais finir par dire des bêtises. Dieu est bien bon, tout le monde est bien portant : Albert très gai et Paul aussi ; je suis bien heureuse, mais très indigne de l'être, car notre conversation de l'autre soir m'a laissé bien des soucis : je souffre de mon bien-être, et cependant je ne saurais me passer de rien. Vous m'écrirez à loisir sans vous fatiguer, et moi aussi quand j'aurai quelque chose à dire, mais il semble que la vie d'ici vous ôte le cœur pour mettre à la place une éponge comme dans un conte de fées. Adieu, je vous embrasse bien fort ; je vous écrirai mieux que cela. Dieu est dans l'année 1838, c'est ce qui fait qu'elle sera bonne pour tous.

CXVI

A Mademoiselle Pomaret.

28 janvier 1838.

Chère amie, voilà un froid terrible, en souffrez-vous? Je viens de voir madame de B..., qui m'a parlé de la difficulté de vivre avec cinq mille francs, étant logée, cela m'a tourmenté pour vous. Chère amie, je dépense en un mois plus de deux fois votre revenu. Cela est singulier et m'attriste. J'ai bien envie de vous voir, mais j'ai bien peur de vous sentir si mal dans votre petit trou à Paris. J'ai entendu hier M. Thiers : on est entraîné par la beauté de son talent, quel don de Dieu, mais quel usage! La fable du feu du ciel dérobé est bien vraie : l'homme a pris quelque chose au ciel pour en faire du mal, mais Dieu le lui rendra pour son bien. On ne parle que de la faiblesse, des tergiversations du

ministère. M. Thiers occupe le public des salons par ses injures, ses saillies, ses colères, ses boutades. La politique est devenue le passe-temps d'un certain nombre de personnes. C'est comme le parfilage à une certaine époque. C'est le seul argument pour la frivolité, c'est que c'est une chose funeste que de prendre les affaires comme passe-temps. Ah ! le vilain monde que ce monde politique ! J'aime encore mieux celui où l'on danse et joue la comédie.

CXVII

A Mademoiselle Pomaret.

Janvier 1838.

Chère amie, avez-vous bien froid ? c'est parler d'une affaire de cœur actuellement que de parler du temps : ce que les pauvres doivent souffrir est affreux. Je n'ai pas lu votre lettre

en comité ¹, parce que le froid nous ferme la bouche. Madame S... vient de me dire que les défiances du comité sont excitées par l'idée que je voudrais faire élever des enfants dans la religion protestante. Je viens de lire le compte rendu fait par madame de M..., qui est très spirituel; mais il y a des phrases qui ne peuvent être acceptées; elles nous représentent comme des personnes d'opinion et de sentiments très opposés, qui se sont réunies par la charité; elle dit que chacune a mis sa position, son goût et sa religion de côté; enfin, on dirait que c'est un comité composé de juifs, d'adorateurs du soleil, de chrétiens, de serfs sous un autocrate, de républicains furieux qui ne se réunissent que pour donner du pain aux pauvres. Moi, je n'ai d'autre division d'opinion avec madame B..., si ce n'est qu'elle croit que son mari a du talent et que je ne le crois pas, et je pense que la différence d'opinion de madame de M... avec d'autres dames, c'est qu'elle aurait envie de leur place

1. Un comité de charité formé dans le X^e arrondissement de Paris, par des dames appartenant à des communions différentes.

et qu'elles aiment mieux la garder. Je lui ai fait mes observations en toute franchise; elle a consenti au retranchement. Le négatif s'obtient toujours. L'n est une bien grande lettre en ce monde, mais c'est une triste lettre pourtant. — Vous êtes bien insolente de ne pas tout admirer dans mon livre ¹, cela prouve que vous avez bien moins d'esprit et de sens que je ne croyais. Ce n'est pas pour moi, je vous assure, que cela me touche, mais cela m'attriste pour vous : j'espérais mieux de votre jugement. Bêtise à part (et j'en dis trop), je crois, autant qu'il m'en souvient, que vous avez bien raison. Le chapitre sur les arts et l'étude doit être bien incomplet; l'autre doit être dans un point de vue trop exclusif et faux. Cependant je crois que vous êtes dans l'autre extrême; je crois plus que vous que les affections naturelles ont besoin pour être vivantes d'être chrétiennes. Cela ne m'empêche pas d'admettre et d'admirer les exemples de dévouement que présente l'histoire; je ne suis pas les fils par

1. Madame de Broglie avait projeté d'écrire un traité sur l'emploi de la vie des femmes. Le travail commencé n'a pas été poursuivi.

lesquels Dieu communique sa vie à ses créatures; mais je sais que hors de lui, il n'y a que la vie passionnée et égoïste : il n'y a pas cette troisième manière d'être dont vous parlez. Si la violation du premier commandement laissait la possibilité d'accomplir les autres, d'être aimant, généreux, dévoué, ce serait un commandement arbitraire et l'homme saurait se développer sans Dieu : — Voici la mort de M. Richard Acton : riche, aimé, heureux, c'est terrible. Comme on est aristocrate pour la mort ! celui qui est frappé à côté de nous nous fait tant d'effet. C'est comme à la guerre, on ne nomme que les officiers parmi les morts. Heureusement que tous sont officiers pour Dieu.

CXVIII

A Madame Anisson du Perron.

Broglie, ce 20 mai 1838.

Chère amie, tu me feras toujours grand plaisir en venant à Broglie à l'époque que tu

voudras, nous n'avons rien à faire du tout qu'à recevoir nos amis. Le seul inconvénient qu'il y aurait à redouter si, par hasard, madame d'Haussonville et madame Guizot se trouvaient ici en même temps, c'est que tu serais moins bien logée, mais tu en prendrais ton parti, n'est-ce pas? D'ailleurs je ne pense pas qu'elles viennent en même temps.

Je suis toute préoccupée de la mort de M. de Talleyrand; qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Dieu le sait. Dieu le fasse. Qu'en dit Prosper? J'espère que tout a été sincère. Comment supposer qu'une âme mente au moment d'aborder le grand jour de la vérité? Espérons qu'il a dit vrai. Mais pourquoi tant de formes? tant de pompe? tant de courage? J'aimerais mieux le cri du brigand sur la croix: « Mon Dieu, ayez pitié de moi! » Je voudrais être sûre qu'il a dit et senti cela du fond du cœur. Il faut l'espérer de la pitié de Dieu lui-même.

Sais-tu si Prosper doit bientôt venir? Je le désire beaucoup. Nous avons ici monsieur et madame Eynard.

Madame Eynard est si heureuse que cela fait plaisir à voir; elle est heureuse dans le ciel,

heureuse sur la terre, heureuse de tous les bonheurs réunis, cela fait du bien à l'âme. Je suis, du reste, moi-même assez peu en train depuis mon arrivée, j'aurais eu besoin d'un peu de repos, et j'ai eu tout de suite beaucoup de monde, ce qui a troublé le recueillement dont j'aurais voulu jouir en retrouvant un lieu si plein de souvenirs pour moi. Je comprends bien ton découragement, chère amie, mais il n'y a pas d'autre remède que de se jeter entre les bras de Dieu et de lui remettre son temps, ses facultés et toutes choses.

Est-il vrai que Suzanne écrive un livre sur la religion? Je pense que c'est très profond. Adieu, chère amie, réalise le projet de venir nous voir le plus tôt possible, et crois à toute ma tendre amitié.

CXIX

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 15 juin 1838.

... Nous avons continué laborieusement le cours de M. Villemain depuis toi, quoique tout le monde en soit peu en train. Nous avons eu hier la visite d'un inspecteur d'écoles ; il se nomme Corneille, et est le descendant direct du grand Corneille. Où étais-tu donc ? Il nous dit que Corneille était son arrière, arrière-grand-père, que l'empereur Napoléon avait formé le projet de faire sa fortune, mais que tous ses projets avaient été gelés en Russie. Du reste, nous dit-il, après avoir parlé de Voltaire, je suis soldat de Voltaire tout comme enfant de Corneille. Cela ne l'a pas empêché de louer beaucoup les écoles de frères.

Tu devrais bien me dire si tu as causé avec M. Dupont de l'Eure dans la diligence et de quoi. Étiez-vous tête-à-tête dans le coupé ?

Raconte-moi un peu la vie de ton père. Où va-t-il donc le matin avant le déjeuner ? Il ne me dit pas un mot de politique dans ses dernières lettres ; si tu lui en entends parler, dis-le moi. Vient-il du monde que tu vois chez lui ? Je lis un ouvrage de métaphysique du docteur Chalmers qui m'intéresse beaucoup. Je me réjouis de l'année prochaine où tu seras dans la philosophie parce qu'alors nous pourrons faire de la métaphysique abondamment. Il nous faut renoncer à avoir aucun été, et cela nous afflige beaucoup ; je trouve aussi que l'irrégularité dans les saisons répand une sorte d'effroi et de tristesse ; je ne comprends pas comment la régularité des lois de la nature a pu faire douter de l'existence de Dieu. Il me semble que cela donne, au contraire, un sentiment habituel de sa présence. Comme on pense peu au malheur qu'on éprouverait si toutes les choses n'étaient pas admirablement bien réglées comme elles le sont !

As-tu quelque notion pour ton voyage ? Je comprends à merveille que tu ne veuilles pas le faire tout seul, et que cela ne puisse pas être un plaisir sans compagnon. Mais je crois que,

dans l'habitude de la vie, non pas quand il s'agit d'un voyage, mais d'une petite course, d'une petite promenade, il faut vaincre cet ennui de la solitude qui est un assujétissement et qui t'empêcherait de tirer parti d'une infinité de choses. J'en fus frappée, l'autre jour, quand tu me dis : si tu veux, j'irai chez le garde tout seul, quoique cela m'ennuie à mourir. L'idée que c'était un sacrifice pour toi de faire une demi-heure de promenade dans une charmante forêt, me fait penser à te dire de travailler ton imagination là-dessus, comme tu sais le faire quand tu veux. Il faut savoir parfois se suffire à soi-même, même sans livres ; c'est un état qui n'est pas sain aussi que d'avoir absolument besoin de livres, bien que cela soit moins frivole que d'avoir besoin de société. Cela nuit aussi à l'homme complet qui est mon idéal, qui est indépendant de toutes choses, et, comme dit saint Paul, n'est redevable à personne, si ce n'est de nous aimer les uns les autres. C'est faire peu de cas des trésors infinis que Dieu a répandus dans la nature, dans les objets extérieurs, dans la pensée, et enfin dans le sentiment seul de sa présence qui doit nous tenir

compagnie. Je crois que si tu t'accoutumais à regarder davantage autour de toi, si tu appliquais ton intelligence à l'observation des objets extérieurs, cela corrigerait cette disposition. Quand tu auras le temps, il y a des études qui pourront te donner ce goût. Songe que l'on peut lire dans le vol des oiseaux, la forme et la couleur des plantes, aussi bien que dans un livre broché. M. Schlegel a remarqué chez toi cette absence d'observation des objets extérieurs, et tu peux même, en marchant dans Paris, commencer de t'en corriger. Je te dis cela avec la confiance que tu veux tendre à la perfection de tous les sens.

CXX

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 2 juin 1838.

J'ai été bien contente de voir arriver ton père mardi, cher enfant, mais j'ai tout de suite

pensé à ton chagrin ; il t'a fait mener une si agréable vie que le contraste doit être pénible ; cependant tu t'en tireras avec ta raison, c'est-à-dire avec le secours de Dieu dans ta raison. Du reste, tu le reverras dans dix ou douze jours, à l'occasion du procès.

Il accompagnera probablement ta tante qui s'arrêtera quelques jours à Paris. Ce que tu me dis sur l'idée de venir avant le concours me trotte par la tête, sans que je sois sûre si cela est raisonnable.

Dis-moi exactement le jour où l'on est libre après la dernière composition. Réponds tout de suite à cette question. Il y a ici bien du monde : M. et madame d'Haussonville, M. et madame du Parquet. On cause et on crie à tue-tête. Hier, nous avons fait force métaphysique à travers des ornières en phaéton ; car, hier, on pouvait sortir. Aujourd'hui, dehors, c'est le déluge. Ce sont, dedans, des conversations pour toi l'année prochaine. Vraiment, je crois que tu feras une bonne partie de ta philosophie à la maison. Le soir (tu vas te pendre), on lit tout haut le *Don Juan* de Molière, et on l'admire beaucoup, de façon à satisfaire tes

entrailles filiales pour Molière. Ce matin, on s'est égosillé pour savoir s'il y avait ou non des génies inconnus. M. Doudan et mademoiselle Pomaret soutenaient que non avec abondance de sophismes et d'arguments. (Mademoiselle Pomaret est arrivée ici avec un érysypèle ou érysipèle ou irésipèle sur les yeux et les joues, mais bien portante pourtant.) On criait donc à toutes forces pour savoir s'il y avait ou non des génies inconnus, et M. d'Haussonville, le père, nous a calmés en nous racontant une charmante histoire d'une petite fille de quatorze ans, qui avait les pieds tortus, dans une commune d'Allemagne. (J'ai beau tourner ma phrase, elle est toujours de travers.) Les soldats français sont arrivés dans cette commune. Tous les magistrats, les gros bonnets de l'endroit se sont enfuis ; la pauvre petite fille qui ne pouvait s'enfuir et n'avait pas peur, a tout à coup déployé tant de fermeté, de décision et d'intelligence, que tout le monde s'est mis à lui obéir, et que, finalement, chacun venait prendre ses ordres, et des paysans de soixante ans se conformaient au moindre signe de cette enfant.

Chacun a tiré une conclusion favorable à

son avis de cette histoire. J'ai dit que si la guerre n'était pas arrivée, la petite fille serait restée inconnue ; les autres ont dit que les circonstances ne manquaient jamais au génie, etc...

CXXI

A M. Guizot.

Brogie, ce 2 juillet 1838.

J'ai attendu pour vous répondre que vous fussiez au Val Richer, cher ami ; il me semble que vous devez avoir plus de temps pour lire les lettres qu'à Paris ; mais, du reste, vous trouvez toujours du temps pour tout, c'est une chose connue ; le temps n'est pas du tout semblable dans ses procédés vis-à-vis des êtres, bien qu'il ait la réputation de les traiter tous de même. Il y en a pour lesquels il est d'une grande complaisance, et d'autres pour lesquels il ne veut rien faire du tout, et je suis de ce

nombre, mais comme j'ai l'éternité devant moi, je me résigne. Nous avons, dans ce moment-ci, le château de Broglie rempli de monde; il y a cependant toujours de la place pour vous, au moins; ainsi faites nous bien vite votre visite promise. J'ai une très grande envie d'aller voir le Val Richer, de pouvoir y suivre par la pensée vos enfants et votre mère après que je les y aurai vus. Paul jouira beaucoup de Guillaume; il commence à devenir moins sauvage, et à aimer la société de ses semblables. Il en a fait l'apprentissage avec le petit du Parquet; il a été tout étonné la première fois qu'il a rencontré une volonté capricieuse comme la sienne, et qui n'était pas de l'éducation. Il s'y est soumis avec une sorte de respect. C'est singulier que l'égoïsme fasse l'effet d'être plus impossible à vaincre que la volonté qui résiste par devoir: c'est pour cela que Dieu a remis souvent la garde de la morale à l'intérêt personnel. C'est une chose admirable de voir comment la Providence emploie les défauts pour l'ordre général, bien que l'ordre fût plus complet sans défaut. Il y a un livre que personne n'a fait, et qu'il n'est guère possible de

faire, ce sont les causes finales de la vie intime. Il faudrait pouvoir raconter sa vie sous le point de vue de l'éducation, montrer quel effet moral a été amené par tel événement, comment la confiance a été bénie, comment ce que nous avons redouté a été pour nous peut-être le moyen du plus grand bien.

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée du docteur Chalmers ¹. Je désirais beaucoup le voir, et je le trouve très semblable à ses livres; il a ce même mélange de logique et d'imagination. Il a une activité prodigieuse d'intelligence portée sur tous les sujets; il observe tout ce qu'il voit, et cependant son regard n'est point en communication avec les autres; il regarde toujours sa pensée, et elle ne lui vient jamais au moment même; on voit qu'il l'a suivie depuis longtemps; les objections le prennent au dépourvu et l'arrêtent sans provoquer de nouveaux développements; cela tient à l'habitude de vivre et de penser seul. Il a une bienveillance et une simplicité charmantes; il semble le plus heureux des

1. Célèbre théologien anglais.

hommes, ayant l'esprit toujours occupé et le cœur toujours affectueux. Je regrette que vous n'ayez pas été ici en même temps que lui, car il a de la peine à communiquer avec Victor qui ne peut parler anglais. Il s'en va demain, M. et madame du Parquet après-demain ; mademoiselle Pomaret nous reste ainsi que M. et madame d'Haussonville. Victor ira passer à Paris le 9 juillet, jour du procès, et sera de retour ici le 10. Mille tendresses à vous et à tous les vôtres. J'écrirai sous peu de jours à votre mère.

CXXII

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 6 juillet 1838.

Mon cher enfant, je suis toute triste de ton ennui, tu vas avoir une petite diversion dans l'arrivée de ta tante et dans une journée de ton père ; mais les diversions ne font pas grand bien dans une vie ennuyeuse parce qu'on retombe davantage après. Je crois bien que

cette vie est un peu plus triste que n'était celle de la pension, quoique dans le moment même, l'autre te fût plus insupportable; enfin, il n'y a qu'à patienter un peu, et je suis convaincue que l'année prochaine, la philosophie te paraîtra beaucoup plus intéressante. François Guizot avait éprouvé le même ennui que toi à la fin des études classiques, et avait ensuite repris bien vivement à autre chose. Je trouve que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de porter l'ennui comme un chagrin en esprit de soumission à la volonté divine. Tu te rappelleras qu'une des trois vertus que M. Dubucque (l'homme d'esprit le seul pieux du xvi^e siècle), voulait acquérir, c'était celle de savoir s'ennuyer. C'est particulièrement une de celles dans notre famille dont on a le plus besoin. Notre intérieur y dispose beaucoup parce qu'il y a beaucoup d'esprit d'inattendu, de mouvements saccadés et pas beaucoup de cet intérêt uniforme qui apprend à se suffire à soi-même. Enfin, mon enfant, il n'y a contre ce mal-là d'autres remèdes que le remède à tous les maux, c'est d'aller chercher la force auprès de Dieu et de nous rappeler tout ce qu'il a sup-

porté pour nous. Un mois d'ennui paraîtra bien peu de chose à côté. Sois sûr, mon enfant, que ce n'est qu'à la source du christianisme vivant et pratique qu'on puise toute consolation. Je voudrais que tu prisses un peu garde à ne pas te livrer exclusivement à l'admiration de la forme; il en est de cette admiration comme de toutes celles qui ne s'adressent pas à la vérité même : elles sont bonnes dans leurs limites, mais si on dépasse cette limite, elles nous éloignent de notre vrai centre. C'est ainsi que M. de Lamartine est tombé dans le laid à force d'admirer la beauté matérielle. Si on en venait à être plus touché d'Athalie que de la Bible, ce serait un mal, bien que l'admiration d'Athalie soit un bien, et que la beauté d'Athalie dérive de la Bible. Je serais bien fâchée que cette admiration t'empêchât de profiter des vérités revêtues d'une écorce plus grossière. Tu conçois que c'est l'exclusion que je crains, et non pas l'amour du beau qui est une excellente chose. Du reste, je m'inquiète hors de propos, car je suis sûre qu'une fois en philosophie, le fond te préoccupera aussi. Ce qui m'inquiète davantage,

c'est que tu n'aies aucun autre passe-temps que la lecture. Je crois que tu ferais bien, malgré que tu annonces peu de disposition, d'apprendre un peu à dessiner. Il faut absolument pouvoir reposer sa tête sans s'ennuyer. L'étude des sciences naturelles y sert un peu, bien que cela soit de l'étude, parce qu'on est appelé à faire des collections, à couper, à ranger. Je te prie de réfléchir à cela, et de songer que la prédominance d'une seule faculté quelque belle qu'elle soit, est un inconvénient. L'équilibre est indispensable à la beauté; la plus jolie tête du monde choque si elle est trop grosse pour le corps. Réfléchis, je t'en prie, avec ta tête, à te créer des moyens d'occuper tes mains. Le docteur Chalmers, qui nous a fait une très intéressante visite de deux jours que ta tante te racontera, nous disait qu'un Anglais avait laissé un legs en mourant, pour qu'on fit un ouvrage dans le but de démontrer l'intelligence divine dans la formation de la main. Cela m'a fait penser au peu d'usage que tu faisais de cette merveille de l'intelligence divine.

CXXIII

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 7 juillet 1838.

Me revoici à l'écrire, cher enfant; j'espère que rien ne dérangera jamais mon jour pour cela, car cette régularité est très agréable. Tes lettres me font un extrême plaisir, mais je te conjure de les écrire plus lisiblement, et de ne pas sauter des mots; la confusion de l'écriture et celle de la prononciation sont mes deux grands chagrins; je t'en prie, portes-y remède, et pour cela, relis ta lettre, et rectifie les mots sautés, non finis et confus. Tu ne sais pas assez le chagrin qu'on éprouve de loin à ne pas pouvoir lire une phrase ou comprendre un mot.

Nous avons fait notre expédition à Honfleur, précisément après ma lettre; nous sommes partis jeudi à deux heures et demie, dans le phaéton, par une étouffante chaleur,

ces messieurs sur le siège, et nous trois dans le fond. Mes chevaux m'ont conduit jusqu'à Lisieux, et j'ai pris la poste jusqu'à Honfleur. Nous avons mis six heures juste. Nous sommes arrivés à six heures et demie. La route était charmante, le temps superbe. Tu sais que la vallée de l'Orbiquet que nous avons vue, il y a quatre ans, est ravissante ; vraiment, si c'était dans les Pyrénées, cela aurait une grande réputation. La terre est si fertile, le pays très bien boisé et la rivière charmante au milieu. Le bord de la route est garni de superbes pommiers et de blé. Comme les blés sont très hauts en ce moment, et les branches de pommiers très basses, la tête des épis vient toucher les arbres, et c'est très joli. Il n'y a rien de plus beau que la réunion de végétations diverses, et l'aspect de cette force de la nature sous toutes ses formes.

Ce que c'est que la vie ! Joseph a fait arrêter ses chevaux à l'ombre d'un charmant endroit bien frais, sur le chemin de Lisieux ; nous étions très gais, et, au moment où nous repartions, nous vîmes à une fenêtre, dans une maison, sur le bord même de la route, une femme en

larmes, soulevant un enfant malade et qui semblait mourant, pour lui faire voir la voiture. Nous ne pouvions nous arrêter, mais nous nous sommes promis de repasser le lendemain, et nous l'avons fait. En arrivant à Honfleur, le temps était brumeux, mais avec de très beaux éclaircis, et la mer très calme.

Mais nous avons en vain espéré M. Niedermeyer¹; il n'était pas arrivé. Le lendemain, vendredi, nous avons déjeuné sur l'herbe à la chapelle de Grâce, dont tu connais la vue. C'est vraiment bien beau. Le temps était rafraîchi; nous sommes partis à deux heures; le pays est d'une grande prospérité, il y a des maisons d'une propreté charmante aux environs d'Honfleur, et où l'ardoise est toute couverte de verdure: c'est gai et brillant. Nous nous sommes arrêtés chez la pauvre femme, qui n'était pas pauvre et n'a rien voulu accepter de nous, par merveille dans ce pays-ci, que de savoir mon nom pour me remercier. L'enfant a huit ans, il est bien malade, non sans

1. Célèbre compositeur qui mit en musique le *Lac* de M. de Lamartine.

espoir pourtant : le père est maréchal-ferrant ; ils ont l'air bien braves gens : je leur ai promis de prier pour eux...

CXXIV

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 20 juillet 1838.

J'ai vu qu'il y avait trente degrés de chaleur à Paris, mon pauvre enfant, et j'ai pensé que tu avais terriblement chaud : pour nous, nous passons du chaud au froid avec une rapidité sans pareille. Louise partira justement au moment où tu partiras : cela est tristement arrangé ; c'est vers le 20 août qu'elle quittera Broglie pour aller faire ses emplettes à Paris, et ils partiront vers le 28 août. Ce long voyage est fort triste ; ce qui est triste, surtout, c'est de la voir aller si loin, de penser qu'on sera si longtemps sans nouvelles, et des nouvelles de si ancienne date. Nous avons laissé là M. Ville-

main (ne le dis jamais). Ce n'est pas du tout que nous nous soyons ennuyés de lui, mais nous avons si mal commencé que notre mauvaise conscience nous empêchait d'en profiter. Ton père a déclaré qu'il fallait le finir, chacun à part soi, et commencer quoi? Le cours de M. Guizot sur l'histoire de France. Voilà qui est sérieux, j'espère. Eh bien! précisément parce que c'est sérieux, et qu'on s'y met de bon cœur avec l'intention réelle d'apprendre quelque chose, cela amuse davantage. D'ailleurs, M. Guizot est si clair, le fil est toujours si aisé à retrouver qu'on l'écoute plus facilement. La leçon sur les municipes nous avait paru un peu sévère, mais celle d'hier sur l'Église nous a parfaitement amusés. Il y a une lettre de Sidoine Apollinaire qui est la plus originale du monde. Ensuite, dans l'organisation de l'Église il y en a pour tous les goûts; personne ne peut se plaindre; chaque Église y trouve un précédent en sa faveur. C'est une chose bien frappante, en effet, que l'histoire, ainsi que le texte, puisse donner lieu à tant de discussions, que chacun y puisse incrément trouver son point

de vue. Il y a là une vue mystérieuse de Dieu qui, bien comprise, doit conduire à la charité et à l'unité dans l'intime de la foi.

CXXV

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 27 juillet 1838.

Tu aimes donc non seulement le siècle de Louis XIV, mais Louis XIV lui-même !... Ici, je t'abandonne entièrement, car j'ai une grande aversion pour la personne de Louis XIV. C'est l'égoïsme le plus complet, le plus pompeux, l'égoïsme d'instinct et ensuite de réflexion. Son devoir, comme son goût, c'est lui-même. Sa religion est aussi factice que tout le reste ; il n'y a rien de vraiment héroïque ni d'élevé dans sa nature, ce n'est que de l'orgueil et de la pompe. Il n'y a de grandeur chez lui qu'à la fin.

... Nous attendons après-demain M. et madame Lebrun. Nous avons le plus lamentable

été du monde. Je pense que tu n'auras pas pu continuer à nager. Es-tu monté à cheval ? Que veux-tu faire pendant les congés de juillet ? Tu ne m'en dis rien du tout. Il me semble que tout le monde quitte Paris dans ce moment-là. Dis-moi donc ce que t'a fait cette pauvre madame ***, pour que tu sois bien aise qu'on en pense du mal. Ce n'est pas bien charitable. La bienveillance est pourtant une vertu que nous avons tous besoin de cultiver. Il est arrivé une brochure de M. d'Esterno sur les banques. Nous avons commencé à nous en moquer, et certainement on ne se moquerait pas d'Othenin chez madame de Sainte-Aulaire. Paul est toujours assez difficile. Il a une disposition de taquinerie volontaire que je n'ai vue à aucun de mes enfants. Il a du sang-froid dans ses accès de colère, mais il est très tendre et très affectueux pour moi. J'espère que cela me donnera un peu d'empire sur sa nature. Le sérieux sera indispensable avec lui, car il est porté à ne rien respecter du tout. Les lectures sont abandonnées pour le moment ; une comédie, qu'on veut jouer, a tout mis sens dessus dessous. Je

te dirai comment elle a réussi demain avant de fermer ma lettre. Crois-tu vraiment qu'on ne dira rien du concours? Le cœur me bat parfois d'un mouvement tout humain, mais je serai satisfaite en tout cas.

Il faut que je répare mes torts et rende justice à la comédie. Elle a été à merveille; ils ont tous bien mieux joué qu'à la répétition. M. Raulin a vraiment beaucoup de talent. Il a joué le perruquier avec une profondeur de sentiments déchirante. Mademoiselle Pomaret avait mis de la poudre qui la rendait très drôle. Louise et son mari étaient charmants dans leurs petites scènes ensemble. Enfin M. d'Haussonville a improvisé les *Pleureuses* d'Homère de la façon la plus comique. Nous avons tous bien ri et nous t'avons bien regretté. Adieu, mon cher petit, tu as une mère bien frivole et bien peu digne d'un fils qui fait des discours latins.

CXXVI

A M. Albert de Broglie.

Broglie, 3 août 1838.

Ta petite lettre m'a fait grand plaisir, mon cher enfant, en me donnant de tes nouvelles. Je ne voudrais pas te surcharger de lettres à écrire au milieu des travaux du concours. N'as-tu aucun indice du résultat? M. Lebrun nous dit qu'on sait le prix d'honneur de mathématiques, qu'il appartient au collège de Versailles. As-tu entendu dire cela? Je ne sais pas le nom; on dit que c'est un jeune homme intéressant et malheureux. M. Lebrun t'avait rencontré au théâtre avec des camarades à la représentation de *Madame de Lignerolles*. La pièce est-elle jolie? Tu ne me parles pas de cette soirée. Étais-tu avec M. Régnier ou seulement avec des camarades? Tu ne me dis pas non plus où tu as été dimanche et les jours de juillet. J'ai

su par madame de Sainte-Aulaire que tu lui avais dit adieu lundi. Tu me le dis aussi dans ta lettre. Elle a été contente de toi. Cela m'attriste de ne pas les revoir avant que tous ces étrangers se soient emparés d'elle et de leur maison. M. et madame d'Haussonville sont partis ce matin.

M. et madame Lebrun sont ici encore, je ne sais pas jusqu'à quand. Toute la bande Guizot arrive après-demain. M. Lebrun trouve Paul très bien élevé, ce qui me fait grand plaisir. Il est beaucoup plus sage depuis quelques jours. Il a retrouvé sa meilleure faculté qui est de s'amuser tout seul.

Ce pauvre M. Raulin avec sa grosse figure est parti ce matin. Il est vraiment très bon enfant et très aimable à la campagne.

Hier soir, il y a eu une discussion presque trop vive entre lui et M. Lebrun, sur les chansons de Béranger. M. Raulin et ton père les attaquaient beaucoup. M. Lebrun nous avait lu deux jours avant l'*OEdipe-Roi* (pas en grec); cela nous a tous ravis. Mais après, nous nous sommes pris de querellê pour la famille des Labdacides; mademoiselle Pomaret blâmait OEdipe

et Jocaste, et voulait justifier l'oracle et Apollon : apparemment de peur que la critique ne tirât à conséquence pour quelque évêque de ses amis, bien qu'ils ne rendent pas d'oracles et soient de beaucoup plus honnêtes gens qu'Apollon. Moi, j'attaquais beaucoup les dieux, et j'appelais à grands cris la morale de l'Eutyphron. Ton père est venu mettre le holà ! en disant que les dieux n'y pouvaient rien, puisque c'était le destin, et que l'oracle n'avait rien amené. Je persiste à en vouloir à Apollon.

Je persiste aussi dans mon projet d'aller le 18 à Paris. Ainsi M. de Salvandy n'aura retardé notre réunion que de trois jours. De samedi en quinze, s'il plait à Dieu, je t'embrasserai.

Malheureusement, ce sera bien près du départ de Louise.

CXXVII

A M. le vicomte d'Haussonville.

Brogie, 6 août 1838.

Votre lettre m'a fait grand plaisir, mon cher Othenin ; je jouis bien de votre succès au Conseil général. Ne le dédaignez pas, je vous en prie. Je suis fatiguée d'entendre dédaigner toutes choses. Mais vous avez l'esprit trop droit pour tomber dans ce vice des doctrinaires, tout en adoptant ce qu'ils ont de bon. Envoyez-moi votre rapport : vous, et le sujet qui m'intéresse tout spécialement me le feront lire avec un vif plaisir. Dieu veuille, cher Othenin, vous ouvrir bientôt une carrière d'activité et d'utilité pour le pays !

J'ai le cœur bien gros de l'absence de Louise ; mais je ne vous en veux point, je vois de bonnes raisons pour ce voyage, et je me les répète.

Regardez-le aussi sous ce point de vue. Croyez-moi, il peut y avoir des moments d'anxiété où l'on a bien besoin de pouvoir se dire qu'on n'a pas pris une résolution importante pour son plaisir uniquement; et puisqu'il y a d'autres motifs pour ce voyage, pensons tous au bien qui peut en résulter. Je suis persuadée qu'il en résultera beaucoup pour tous. Je suis convaincue que vous soignerez Louise de tout point. Il n'est pas possible de sentir plus de confiance en une créature que je n'en ressens pour vous à son égard.

Cela m'a fort contrariée de la laisser seule, sans vous, ces quelques jours; il me semble que vous êtes une garantie contre tous les maux, et pourtant, que peut la créature pour une autre créature! Mais la tendresse rassure comme si elle était puissante. Vous me manquez aussi beaucoup, mon cher Othenin, vous rendez la vie douce et animée; puis je sens une sympathie intime entre nous, lors même que la surface est quelquefois un peu en désaccord. La grande différence entre nous est que vous êtes jeune, et que je ne le suis plus. Or, il y a tout profit pour moi à attendre

sous ce rapport. L'accord ne peut manquer, vu que le temps est dans mes intérêts. Adieu, cher Othenin, cher fils.

CXXVIII

*A Madame la vicomtesse d'Haussonville*¹.

Broglie, 26 août 1838.

... C'est probablement ma [dernière lettre à Paris, chère enfant, cela me semble bien triste. Je vais commencer les inquiétudes inévitables. Tu ne m'as pas encore donné l'itinéraire exact. Je le demande aussi à ton mari. Je suis enchantée de son succès au Conseil général. J'espère bien que tu t'en réjouis, que tu liras son rapport, et tu entreras vivement dans ses occupations. Je ne voudrais pas que la plus petite nuance d'indifférence, non pas pour la personne, cela va sans dire, mais pour le sujet

¹. Ma sœur partait pour l'Italie, où elle était encore au moment de la mort de ma mère.

vint le refroidir. Je serais fâchée que tu lui disses même la phrase que tu me dis : qu'il a l'ardeur d'un débutant ; quoiqu'en disent ces messieurs, je crois que mettre de l'intérêt et du sérieux à tout ce qu'on fait est le vrai chemin de la distinction, et je désire bien qu'il y marche et que tu l'y encourages. Le sujet qu'il a traité est un des plus importants et des plus compliqués qui se puisse ; je suis très impatiente de lire son rapport.

Nous sommes dans la pluie jusqu'au cou ; je crois que Broglie te pleure, ma pauvre enfant, et je lui en sais bon gré. Votre départ a amené l'hiver ; plus de soleil, plus de bruit, tout est triste sombre. Albert ne me paraît pas bien gai non plus. Il semble difficile qu'il voyage par un tel temps. Nous lisons *Guillaume Tell*, et je me suis arrêtée au milieu de la description du père aveugle, pensant à ce pauvre jeune Bourgoing dont le père l'est. Il me semble qu'il doit s'attrister en voyant l'intérieur d'Albert. Ton père reviendra probablement lundi ; ils partiront mardi, si le temps le permet. Paul parle beaucoup de toi, il raconte ton voyage, que tu viendras en France,

mais dans une autre France. Jusqu'à présent, le raisonnement et le bon sens sont peu développés chez lui. Mademoiselle Pomaret le trouve toujours très enfant.

J'ai eu aujourd'hui un accès d'indignation contre l'article de M. J. Janin sur les bayadères. L'imprudence du mal est bien grande maintenant. Autrefois, on faisait de mauvais livres comme tels, maintenant on met le mal partout. C'est une bien singulière œuvre qu'un journal qui peut contenir l'article sur madame Necker et celui sur les bayadères. L'impression que tu me décrivais l'autre jour sur la rapidité du char de la vie, doit être très augmentée par la quantité de sujets, de pensées, de bien, de mal qui parait devant les yeux. On dit que la vie monotone fait passer le temps plus vite, et c'est vrai; mais la succession des événements qui se précipitent sans laisser de traces, comme cela est de notre temps, produit le même effet. Il n'y a qui allonge la vie que les impressions vives et profondes en même temps.

Adieu, ma pauvre enfant, encore une fois adieu, cela me déchire bien le cœur. Tâche de me raconter un peu ta vie détaillée, les

lieux, les personnes, de me rapprocher de toi en me faisant vivre avec toi.

CXXIX

A Madame la vicomtesse d'Haussonville.

Broglie, 31 août 1838.

Albert vient de partir, chère enfant, voilà la maison toute dépouillée; je pense avec serrement de cœur à cette pauvre madame d'Haussonville qui n'a qu'un fils et qui le voit partir. N'oublie pas de lui écrire bien souvent; je lui ai écrit ce matin. Ton père est arrivé à midi d'Évreux; Albert est parti à quatre heures pour Lisieux. La vie va bien vite. Nous avons ici trois hommes d'affaires pour régler l'administration de la forêt : M. Dulphy, le régisseur d'Alsace et un arpenteur. M. Doudan a été parfaitement aimable pour eux toute la soirée. C'est une douce qualité pour soi et pour les autres que cette parfaite bienveil-

lance. J'ai lu le rapport de ton mari qui m'a bien intéressée; j'y ai trouvé des idées très justes, des vues spirituelles et de très bons sentiments. Je vais le donner à ton père, et je te dirai son avis. Cette question des prisons commence à occuper beaucoup les esprits. Je compte aller visiter celle de Bernay samedi avec M. Dumont qui en est le médecin. Ton père dit que nous allons reprendre M. Guizot, à présent que nous sommes tous vieilles gens. Nous avons fini *Guillaume Tell* avec admiration, et cependant les *Adieux de Max à Thécia* m'ont encore plus touchée. Mais la nature des sentiments de Guillaume Tell est plus ferme et plus simple. Il y a toujours trop d'esprit comme dans tout ce que fait Schiller. Mais j'aime beaucoup la part de rêverie qui se trouve dans toutes ses œuvres. C'est bien le pendant du chœur des anciens, le sentiment universel qui vient harmoniser l'impression individuelle. Tu seras, quand tu recevras cette lettre, avec madame de Sainte-Aulaire; je te sens encore en famille, cela me tranquillise; dis-lui que je ne lui écris pas parce que je t'écris, et que tu lui dis de mes nouvelles.

Comment est Paule, heureuse, occupée de son avenir? Tu as immensément de choses à me dire, si tu as le temps d'écrire et de penser. Tu ne dois pas t'attendre à ce que mes lettres soient si amusantes que les tiennes, mais on n'est pas tenu d'amuser ses enfants, c'est bien assez de les aimer quand ils courent le monde.

Adieu, chère enfant, je te serre contre mon cœur. Ton père est très content du rapport d'Othenin; il est tout à fait de son avis dans les idées qu'il exprime. Mais il croit le projet du gouvernement beaucoup trop dispendieux et systématique. Il trouve que les questions du ministre n'ont pas été bien posées. Aussi le Conseil général d'Évreux a-t-il répondu qu'il ne se trouvait pas assez éclairé sur la question. Je reçois ta lettre d'adieu, ma pauvre chérie; je sais bien que tu ne prolongeras pas ton absence pour ton plaisir, mais tu auras bien raison de faire ce que voudra ton mari.

CXXX

A Madame Anisson du Perron.

31 août 1838 ¹.

Chère Sophie, je reçois une lettre de Prosper de Constantinople, du 6 août. Ne sachant pas si tu en as une en même temps, je te l'écris tout de suite. Son voyage se passe à merveille, sans souffrances pour personne, et il me paraît jouir par l'esprit et l'imagination de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il comprend.

Louise est partie, chère amie, je l'ai conduite à Paris où je l'ai laissée pour ramener Albert après ses cours. Lui-même est parti pour un voyage en Bretagne. On n'a pas un instant de repos avec les enfants; il faut les élever, puis les marier, les faire voyager. La vie nous répète bien la même leçon sous toutes les formes, c'est qu'il faut renoncer à nous-mêmes, nous oublier, ne tenir aucun compte

1. La duchesse de Broglie tomba malade dans les premiers jours de septembre et mourut à Broglie le 22.

de nos sensations. Mais cette leçon, nous avons beau l'apprendre, il faut encore la grâce de Dieu pour la mettre en pratique. Cela m'a fait un extrême plaisir d'apprendre que tu avais établi un culte domestique et que c'était ton mari qui le faisait. Ce témoignage qu'il rend à la vérité la fera pénétrer toujours plus avant dans son cœur. Les succès d'Albert m'ont rendu très heureuse, je me suis trouvée même beaucoup d'ambition pour lui. Louise m'a témoigné bien de la tendresse en me quittant; elle est charmante pour moi, et le chagrin de me quitter était très vif. Mais elle jouira beaucoup de son voyage; elle aime son mari tous les jours plus tendrement.

Adieu, chère Sophie, dis-moi à quelle époque tu viendras, je me réjouis bien de ce temps paisible, et je t'embrasse du fond de mon cœur.

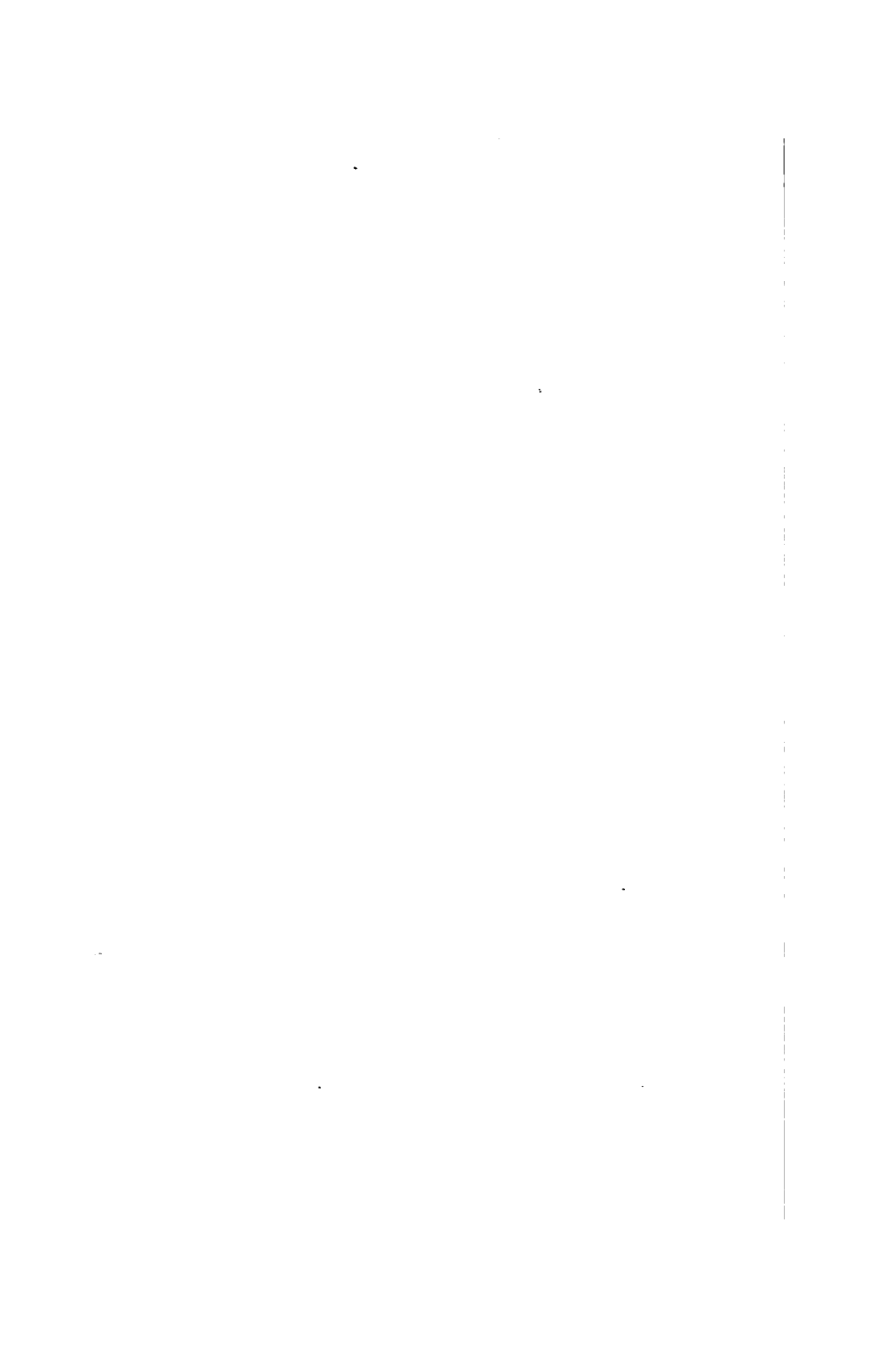


TABLE DÉTAILLÉE

DES

LETTRES DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

1814

	Pages.
I. — Mademoiselle de Staël à mademoiselle de Barante 13 juillet . . .	1

1815

II. — A mademoiselle de Barante	3
III. — A madame Anisson du Perron . . 22 mai . . .	6

1818

IV. — A madame Anisson du Perron . . 20 juin . . .	8
V. — A la même 18 juillet . . .	11
VI. — A la même 17 juillet . . .	14
VII. — A la même 3 août . . .	15

1819

VIII. — A madame Anisson du Perron . . 8 juin . . .	19
IX. — A la même 5 juillet . . .	21
X. — A la même 12 novembre . . .	24
XI. — A la même 10 décembre . . .	27

1820

XII. — A madame Anisson du Perron . . 12 janvier . . .	31
XIII. — A la même 22 février . . .	35
XIV. — A madame la comtesse de Castellane. Février . . .	38

XV.	— A madame Anisson du Perron . . .	11 avril . . .	39
XVI.	— A madame la comtesse de Rémusat.	13 juin . . .	42
XXVII.	— A M. de Lascours	16 juin . . .	47
	Au même	18 juin . . .	48
XXVIII.	— A madame Anisson du Perron . . .	21 juillet . . .	52
XIX.	— A madame la comtesse de Castellane.	21 juillet . . .	55
XX.	— A madame Anisson du Perron . . .	10 août . . .	59
XXI.	— A madame la comtesse de Castellane.	26 août . . .	63
	A la même	29 août . . .	65
XXII.	— A madame Anisson du Perron . . .	1 ^{er} octobre . . .	69
XXIII.	— A madame la comtesse de Castellane.	25 novembre . . .	73
XXIV.	— A la même	30 décembre . . .	75

1821

XXV.	— A madame la comtesse de Castellane.	18 janvier . . .	79
XXVI.	— A madame la comtesse de Rémusat.	11 janvier . . .	84
XXVII.	— A madame la comtesse de Castellane.	15 février . . .	87
XXVIII.	— A M. Wilberforce	3 octobre . . .	91

1822

XXIX.	— A madame Anisson du Perron . . .	6 août . . .	95
XXX.	— A la même	22 août . . .	98
XXXI.	— A la même	16 septembre . . .	100

1823

XXXII.	— A madame Anisson du Perron . . .	1 ^{er} juin . . .	102
XXXIII.	— A la même	13 août . . .	104
XXXIV.	— A la même	12 septembre . . .	107

1824

XXXV.	— A madame Anisson du Perron		109
XXXVI.	— A la même	7 août . . .	112
XXXVII.	— A la même	10 septembre . . .	115
XXXVIII.	— A la même	14 septembre . . .	117
XXXIX.	— A la même	29 octobre . . .	120
XL.	— A la même	3 novembre . . .	124
XLI.	— A la même	13 novembre . . .	126

1826

XLII. — A madame Anisson du Perron . . .	18 juillet . . .	129
XLIII. — A la même	Septembre . . .	131
XLIV. — A madame Guizot	1 ^{er} octobre . . .	134
XLV. — A M. Guizot.	8 novembre. . .	139
XLVI. — A madame Guizot	15 décembre. . .	142

1827

XLVII. — A madame Guizot	Juin.	144
XLVIII. — A la même	Juillet.	146
XLIX. — A M. Guizot.	2 juillet	148
L. — A madame Guizot	17 juillet	150
LI. — A madame la marquise de Catellan.	13 octobre	152
LII. — A M. Guizot.	22 octobre	155
LIII. — A madame Anisson du Perron	5 décembre.	158
LIV. — A M. Guizot.	19 décembre.	160

1828

LV. — A M. Guizot	4 août	163
LVI. — Au même	8 août	165

1829

LVII. — A M. Guizot.	20 juillet	168
------------------------------	----------------------	-----

1830

LVIII. — A madame la marquise de Catellan.	16 septembre.	170
--	-----------------------	-----

1832

LIX. — A M. le baron de Barante	20 janvier	172
LX. — Au même	8 mars	176
LXI. — A mademoiselle Pomaret.	13 mars	179
LXII. — A madame Anisson du Perron	6 juin	181
LXIII. — A M. le baron de Barante	11 septembre.	183
LXIV. — A madame Anisson du Perron	12 septembre.	185
LXV. — A madame la comtesse de Sainte- Aulaire	5 octobre	187
LXVI. — A la même	20 octobre	189

LXVII.	— A madame Anisson du Perron . .	7 novembre.	191
LXVIII.	— A madame la marquise de Catellan.	21 novembre.	193
LXIX.	— A la même	Novembre . .	195

1833

LXX.	— A madame la marquise de Catellan.	10 janvier . .	197
LXXI.	— A mademoiselle Pomaret.	Mars	199
LXXII.	— A madame la marquise de Catellan.	Juin.	200
LXXIII.	— A M. Guizot.	Juin.	202
LXXIV.	— A madame Anisson du Perron . .	13 septembre.	203

1834

LXXV.	— A madame la comtesse de Sainte- Aulaire	31 janvier . .	206
LXXVI.	— A la même	5 avril	207
LXXVII.	— A M. Guizot.	Avril	209
LXXVIII.	— Au même.	13 juillet . .	211
LXXIX.	— A M. le baron de Barante	23 juillet . .	212
LXXX.	— A madame Anisson du Perron . .	29 octobre . .	214

1835

LXXXI.	— A M. Guizot.	Janvier	217
LXXXII.	— A madame Anisson du Perron		219
LXXXIII.	— A la même	1 ^{er} août	220
LXXXIV.	— A mademoiselle Pomaret.	Octobre	221
LXXXV.	— A madame Anisson du Perron . .	12 octobre . .	224
LXXXVI.	— A madame la comtesse de Sainte- Aulaire	26 octobre . .	226

1836

LXXXVII.	— A M. Albert de Broglie	20 mai	228
LXXXVIII.	— A M. Guizot.	6 juin	232
LXXXIX.	— A M. Albert de Broglie	18 juin	234
XC.	— A M. le comte Duchatel.	Septembre . .	236
XCI.	— A M. Guizot	7 septembre.	238
XCII.	— A mademoiselle Pomaret.	20 septembre.	241
XCIII.	— A M. Guizot.	5 octobre . .	243

TABLE.

337

XCIV. — A mademoiselle Pomaret	25 octobre . .	245
XCv. — A madame la vicomtesse d'Haus- sonville	11 novembre.	247
XCVI. — A la même	Novembre . .	250
XCvII. — A la même	15 novembre.	252
XCvIII. — A la même	20 décembre.	253
XCIX. — A la même	23 décembre.	254

1837

C. — A M. Guizot	12 janvier . .	256
CI. — Au même	Février . . .	257
CIH. — A mademoiselle Pomaret	Mai	258
CIH. — A madame la vicomtesse d'Haus- sonville	1 ^{er} juillet . .	260
CIV. — A mademoiselle Pomaret	3 juillet . .	262
CV. — A madame la vicomtesse d'Haus- sonville	11 juillet . .	264
CVI. — A la même	15 juillet . .	265
CVII. — A M. Guizot	17 juillet . .	268
CVIII. — A madame la vicomtesse d'Haus- sonville	20 juillet . .	271
CIX. — A la même	28 juillet . .	273
CX. — A mademoiselle Pomaret	29 juillet . .	275
CXI. — A madame la vicomtesse d'Haus- sonville	1 ^{er} août . . .	277
CXII. — A la même	3 août . . .	280
CXIII. — A M. Guizot	24 octobre . .	282
CXIV. — Au même	1 ^{er} décembre.	285

1838

CXV. — A mademoiselle Pomaret	2 janvier . .	289
CXVI. — A la même	28 janvier . .	291
CXVII. — A la même	Janvier . . .	292
CXVIII. — A madame Anisson du Perron	20 mai . . .	295
CXIX. — A M. Albert de Broglie	15 juin . . .	298
CXX. — Au même	2 juin . . .	301
CXXI. — A M. Guizot	2 juillet . .	304
CXXII. — A M. Albert de Broglie	6 juillet . .	307

CXXIII. — A M. Albert de Broglie	7 juillet . . .	311
CXXIV. — Au même	20 juillet . . .	314
CXXV. — Au même	27 juillet . . .	316
CXXVI. — Au même	3 août	319
CXXVII. — A M. le vicomte d'Haussonville . . .	6 août	322
CXXVIII. — A madame la vicomtesse d'Haus- sonville	26 août	324
CXXIX. — A la même	31 août	327
CXXX. — A madame Anisson du Perron	31 août	330

